UN FANAL DANS LA NUIT

PAR TEMPLE BAILEY

1 fr. 50

COLLECTION STELLA

Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIVe)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIVe).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

parait tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode. :: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. :: Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : **18** fr. **50** ; six mois : **10** fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

parait tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine, Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : **20** fr. ; six mois : **12** fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : **27** fr. ; six mois : **14** fr.

MON OUVRAGE

Journal d. Ouvrages de Dames paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : **14** fr. ; six mois : **8** fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : **12** fr. ; six mois : **7** fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : **12** fr. ; six mois : **7** fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : **45** francs ; six mois : **23** francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : **0 fr. 50.**

Abonnement d'un an : **12** francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

C92772

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION "STELLA"

Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
José BOZZI : 317. *Lendemains de bal.*
BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
Mme Paul CERVIÈRES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*
Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtrie par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection *(suite)*.

L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUËNS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÈRE : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petiote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire Davril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C92772

TEMPLE BAILEY

Le Fanal dans la Nuit

Traduit de l'anglais
par
JEANNE FOURNIER-PARGOIRE et FRANÇOISE COLAS

CLERMONT-FERRAND BCIU

COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIVe)

Le Fanal dans la Nuit[1]

I

LA CHANSON DE PHILOMÈLE

Sherwood Park est à vingt kilomètres de Washington. Située sur une grande ligne de chemin de fer, la petite ville avait le bonheur d'être aisément accessible ; mais, un jour, les tramways électriques emportèrent loin d'elle le flot des colons.

La valeur des propriétés diminua. La petite ville de banlieue devint moins élégante. Les gens qui auraient pu ajouter un éclat mondain à ses réunions la quittèrent. Les maisons se décrépirent. La plupart d'entre elles, construites avant la renaissance du bon goût en architecture, parurent lourdes et tristes avec leurs imitations de tours, leurs balcons ornés d'entrelacs, leur teinte grise ou marron.

La maisonnette des Barnes était sauvée de cette laideur universelle par ses lignes simples, sa peinture blanche et ses persiennes vertes. Cependant, la peinture s'écaillait par endroits, et les marches de ciment, qui suivaient la ligne des deux terrasses, étaient fendues et usées.

Le vieux Baldwin Barnes avait acheté sa maison à crédit, et ses enfants la payaient encore. Après trente années de fidèle service au Ministère des Pensions il avait quitté ce monde où il ne laissait que des dettes.

Il avait un tempérament d'artiste dont son fils avait hérité. Mme Barnes était morte deux ans avant le vieux Baldwin. Elle était capable et manquait d'imagination. Ce fut grâce à elle que Julia épousa un architecte et habita un confortable

(1) Le titre anglais de ce roman est : *Dim Lantern*.

appartement à Chicago, que le jeune Baldwin alla au collège et passa quelques mois dans une école d'art, avant la guerre, et que Jane, la plus jeune, eut l'instinct de l'épargne et une grande expérience en économie domestique.

Jane avait vingt ans ; elle était élancée comme un page florentin et suffisamment jolie. La vie lui inspirait un amour ardent dont elle aimait à parler. Le jeune Baldwin disait, avec la franchise d'un frère, que Jane babillait comme un ruisseau jaseur.

Ce matin de novembre, elle babillait tout en déjeunant avec Baldwin. Il n'écoutait pas toujours, mais cela ne faisait rien.

Jane avait appelé le filtre « Philomèle », à cause de son murmure harmonieux.

— Tu ne l'aimes pas, Baldy?

Son frère mangeait une pamplemousse, les yeux fixés sur le journal.

— Quoi?

— Philomèle.

— Tu dis des bêtises!

— Non. J'aime à l'entendre chanter.

— Dans mon humeur présente, j'aimerais mieux un hymne de haine!

Elle lui beurra une rôtie.

Il prit la tartine et se plongea dans le journal ; Jane beurra donc une autre rôtie pour elle et la mangea dans un silence plein de protestation.

Baldwin continua sa lecture.

— J'adore le petit déjeuner, reprit-elle.

— Qu'est-ce que tu n'adores pas, Jane? demanda-t-il avec une ombre d'irritation.

— Toi!

Il la fixa par-dessus la feuille dépliée :

— Ça, par exemple!

— Eh bien! Ce n'est pas ma faute si tu détestes le monde!

Il posa le journal :

— Je peux te le dire. Jane, j'en ai assez!

Elle retint son souffle, puis cria :

— Oh! non. Du cran, Baldy! Tout s'arrangera si tu sais attendre.

Il se leva avec un rire bref :

— Je voudrais avoir ton optimisme!

— Je voudrais aussi que tu l'aies!

Ils se regardèrent un moment face à face, comme deux petits coqs.

Jane détourna les yeux la première. Elle regarda la pendule :

— Tu seras en retard.

Il prit son chapeau et son pardessus et revint à elle :

— Je suis un vieux ronchon. Embrasse-moi, Jane.

Elle obéit et resta un moment suspendue à son cou :

— N'oublie pas de rapporter un bifteck pour dîner.

Ce furent ses seules paroles, mais il sentit la caresse des doigts qui l'étreignaient.

Il se plaignait souvent d'avoir à faire le marché. On ne pouvait compter sur l'unique boutique de Sherwood ; aussi Baldy, la tête pleine de rêves, allait deux fois par semaine chez le boucher.

Il n'avait cependant pas le temps le matin. Dans sa petite *Ford*, il débarquait au Bureau des Brevets à neuf heures et quart. Il travaillait là jusqu'à cinq heures, avec une demi-heure pour déjeuner. C'était une vie de chien, et il avait d'autres aspirations.

Jane, restée seule, lut le journal. Un en-tête sensationnel attira ses yeux. Dans un grand mariage mondain, la fiancée avait été abandonnée à l'autel. Le marié n'avait pas paru dans l'église.

Des journalistes se mirent en quête et apprirent que le marié, ayant laissé un mot pour son garçon d'honneur, s'était enfui vers les eaux méditerranéennes. La fiancée était invisible. Son oncle, qui était aussi son tuteur et chez qui elle habitait, déclarait qu'il n'y avait rien à dire. C'était tout. Mais tout le monde attendait des nouvelles avec avidité. Delafield Simms était le fils d'un riche habitant de New-York. La fortune d'Edith Towne égalait la sienne. Tous deux appartenaient à de vieilles familles de l'aristocratie. La curiosité des gens s'expliquait.

Le journal donnait un portrait de Mlle Towne : c'était une jeune fille élancée et blonde, parée de vraie dentelle, de fleurs d'oranger, de perles...

L'orgueil se lisait sur tous ses traits. Emportée par sa tendre imagination, Jane frissonna en pensant à la catastrophe.

La vieille domestique nègre, Sophie, arriva à cet instant, et Jane lui raconta l'histoire :

— Elle n'osera plus avoir confiance en personne, n'est-ce pas ?

Sophie était sage, et elle pesa cette question avec son immense expérience de la nature humaine.

— On peut jamais dire c'qu'une femme fera, Mam'selle Janette. Si c'est dans sa nature, elle sera toujours confiante, et, si c'est pas dans sa nature, elle sera jamais confiante.

— Mais, à votre idée, pourquoi a-t-il agi ainsi ?

— Personne ne sait ce qu'un homme peut faire quand on en vient au mariage.

— Mais l'abandonner ainsi, Sophie ! Je ne serais pas étonnée qu'elle en meure !

— Si Notre Seigneur laissait mourir toutes les femmes trompées par les hommes, il ne resterait pas un cotillon sur terre ! proclama Sophie avec un petit rire. Faut vous faire un gâteau de riz pour dîner, Mam'selle Janette ?

Et la conversation changea. Mais, tout en vaquant à sa besogne, Janette pensa beaucoup à ce drame mondain.

Elle en parla à sa sœur Julia quand, à la fin de l'après-midi, elle lui écrivit sa lettre hebdomadaire.

Le pire de tout, c'est qu'elle a dû perdre sa foi dans la vie. J'aime mieux être Jane Barnes sans histoire d'amour que Edith Towne avec une histoire de ce genre.

Baldy a failli avoir une crise de nerfs quand j'ai coupé mes cheveux. Il dit qu'il est dégoûté des jeunes filles modernes, qu'elles se ressemblent toutes, qu'il a par-dessus la tête des déclarations et des cigarettes, et que si jamais il se décide à se marier, il se mettra en quête d'une Elaine ou d'une Griselidis. Mais le pire, c'est qu'il se venge sur moi ! Je voudrais que tu le voies critiquer mes robes ou mes manières ! Et je reste assise ici comme une prisonnière dans une tour, sans un homme en vue, sauf Evans Follette, et il me fend le cœur, Judy.

Baldy est découragé et désespérément abattu. Il a tant de talent, Judy, et il travaille comme un nègre dans cet horrible bureau. Il dit que depuis son retour de France il a l'impression d'être en cage. Est-ce tout ce que la vie doit offrir à Baldy : huit heures par jour derrière des barreaux ?

Cependant, je m'efforce de lui faire prendre pa-

tience jusqu'à ce que la maison soit payée. Je ne sais pas si je fais bien, mais, cette maison, c'est toute notre fortune et nous l'aimons tous les deux. Il y a un concours pour une couverture de magazine et je veux qu'il y prenne part. Il dit qu'il ne peut essayer de faire quelque chose s'il n'a pas tout son temps à y consacrer.

Naturellement, tu as déjà entendu toutes ses doléances, mais ne te tourmente pas, Baldy travaillera comme un fou, le jour où il s'y mettra.

T'ai-je dit qu'Evans Follette et sa mère doivent dîner chez nous le jour d'action de grâce? Pour bien faire, il nous faudrait six invités. Mais personne ne cadre avec les Follette. Tu sais pourquoi, je n'ai donc pas besoin d'expliquer.

Embrasse les petits pour moi. A défaut de bébés, je vais faire un arbre de Noël pour le petit chat. La vie est belle, chérie.

Ta sœur qui t'aime,

JANE.

La nuit était tombée quand elle eut fini cette lettre. Elle s'enveloppa dans une vieille cape de drap orange et alla enfermer ses poulets.

Elle traversa la cuisine tranquille où la vieille Sophie était assise près du fourneau étincelant.

Le vent soufflait et le ciel était clair. Quelques flaques d'eau s'étaient recouvertes d'une couche de glace, et Jane fit une glissade sur chacune d'elles. Un sentiment de jeunesse et d'enthousiasme la faisait vibrer. Derrière le garage s'élevait un bosquet de pins élancés qui chantaient lorsque le vent passait au milieu d'eux. Une jeune lune montait au-dessus des pins. Jane eut la sensation que son âme bondissait vers le ciel.

La vieille chatte de Perse, *Merrymaid*, vint vers Jane, accompagnée d'un chaton tout ébouriffé. La jeune fille ferma la porte de l'appentis qui servait de poulailler.

— Nous ne rentrons pas encore, nous ne rentrons pas encore, dit-elle dans une sorte de mélopée, tandis que les chats descendaient derrière elle un sentier qui traversait les pins.

Elle se promenait souvent à cette heure-là, et elle aimait, par-dessus tout, les soirs comme celui-ci.

Baldy n'était pas le seul poète de la famille, mais Jane ne savait pas exprimer l'amour que lui inspirait la beauté.

Elle descendait le sentier, les deux chats derrière elle, lorsque brusquement une voix sortit des ténèbres :

— Je crois que c'est la petite Jane Barnes.

Elle s'arrêta :

— Oh ! c'est vous, Evans ? Quelle soirée délicieuse ! Vous ne trouvez pas ?

— Je n'en suis pas sûr.

— Ne parlez pas comme cela !

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'un soir comme celui-ci est comme le vin : il me monte à la tête.

— Jane, comment pouvez-vous arriver à garder cette pose de jeunesse, de joie et de bonheur ?

— Vous savez que ce n'est pas une pose. C'est simplement ce que je sens, Evans.

— Ma chère petite, je le crois.

Il boitait un peu en marchant près d'elle. Il était décharné et si grand que c'était presque grotesque. Cependant, lorsqu'il était parti pour la guerre, il ne paraissait pas le moins du monde grotesque. Il était parti dans toute la gloire de sa splendide jeunesse.

Toute cette gloire avait disparu, sa jeunesse était morte, excepté lorsqu'il était avec Jane.

— Je venais..., commença-t-il.

Et il s'arrêta, car un sifflement de colère l'interrompait.

— Oh ! vos chats sont avec vous ? Eh bien ! *Rusty* passera par la route, dit-il en riant, tandis que le vieux petit chien trottait vers un terrain neutre.

Jane prit le petit chat dans ses bras :

— Ils ont voulu venir.

— Tous les animaux vous suivent. Vous êtes une sorte de Circé familière, avec vos chiens, vos poulets et vos chats à la place de tigres, de lions et de léopards.

— J'aurais aimé vivre au Paradis terrestre, dit brusquement Jane, avant le péché d'Adam et d'Eve. Comme cela devait être bon d'avoir toutes ces grosses bêtes douces et ronronnantes sous la main comme ce petit chat. Quelle terrible chose est arrivée, Evans, quand la peur est entrée dans le monde !

— Pourquoi demandez-vous cela maintenant, Jane ?

La voix d'Evans était amère.

— N'aurais-je pas dû le dire ? Oh ! Evans, vous ne pouvez croire que je pensais à vous ?

— Non, répondit-il avec une ombre de lassitude, mais vous êtes vraiment la seule personne au monde qui sache combien je suis lâche.

— Evans, ce n'est pas vrai !

— Vous êtes gentille de protester, mais c'est pour cela que je suis venu. Je me heurte de nouveau aux mêmes obstacles, Jane. Nos cousins sont arrivés de New-York — ils sont à New-Willard, — et, hier soir, je suis allé les voir avec mère. Ils nous ont invités à repartir avec eux. Ils ont une grande maison à l'est de la Cinquième Avenue, et ils nous demandent d'habiter chez eux toujours. Ils croient que cela me ferait beaucoup de bien. Mais je ne suis pas de cet avis. Depuis ma démobilisation, chaque fois que je m'imagine en face d'une foule de gens, je suis étreint par quelque chose que je ne peux décrire.

Un moment, ils marchèrent en silence, puis il reprit :

— Cette offre tente beaucoup ma mère. Elle croit que cela me remettra d'aplomb. Mais je veux rester ici, et je crois que, si vous lui parliez, elle vous écouterait, Jane ; elle vous écoute toujours.

— Sait-elle vos sentiments à ce sujet ?

— Non, je ne crois pas. Mère aurait tant de peine si elle savait combien j'ai changé !

Jane posa la main sur le bras du jeune homme :

— Vous n'avez pas changé. Courage, cher vieux, vous n'êtes pas encore mort ! Mais je parlerai à votre mère si vous le voulez.

Ils étaient arrivés à la porte de la cuisine.

— Entrez, dit Jane.

— Non, il faut que je rentre. Je regrette, mais mère serait seule.

— Quand voulez-vous que je lui parle ?

— Cela ne presse pas. Jane, chère Jane, ne me méprisez pas... Vous êtes ce que j'ai de meilleur dans la vie, dit-il d'une voix rauque.

Et il partit presque aussitôt.

A son retour, Jane apprit que Baldy avait téléphoné.

— Il ne rentrera pas avant sept heures, dit Sophie.

— Il vaut mieux que vous vous sauviez chez vous, répondit Jane. Je ferai cuire le bifteck.

Sophie partit donc, et Jane attendit. Sept heures sonnèrent, et le dîner menaça de devenir immangeable. Jane perdit patience et se leva pour scruter la nuit. Brusquement deux lunes rondes se levèrent au-dessus de l'horizon, disparurent à l'endroit où la route s'abaissait, se montrèrent de nouveau sur le flanc de la colline et éclairèrent la pelouse, tandis que l'auto de Baldy décrivait un demi-cercle et pénétrait dans le garage.

Jane courut à la porte et attendit sur le seuil. Bientôt la haute silhouette de son frère se détacha contre le gris argenté de la nuit.

— Je croyais que tu ne reviendrais jamais, lui dit-elle.

— Je le croyais aussi.

Il se pencha pour l'embrasser et posa sur sa joue des lèvres glacées.

— Tu meurs de froid ?

— Non. Désolé d'être en retard, chérie. Sers le dîner ; je serai prêt dans une minute.

— J'ai bien peur que notre repas ne soit guère appétissant, dit-elle, il a attendu si longtemps. Mais je vais faire cuire le bifteck.

Il était entré et n'entendait plus ce qu'elle disait. Elle ouvrit le gros paquet qu'il avait posé sur la table de la cuisine. Elle fut surprise de sa taille. Mais Baldy avait l'habitude de rapporter des emplettes inattendues.

La boîte qui se révéla portait le nom d'un fleuriste à la mode. Elle était pleine de violettes simples, mises en valeur par une rose parfaite et attachées avec un ruban d'argent.

Jane resta bouche bée, puis elle alla à la porte et cria :

— Baldy, où est le bifteck ?

Il s'avança sur le palier.

— Zut ! dit-il, je l'ai oublié !

Puis il vit les violettes dans les mains de Jane, se mit à rire, descendit une marche ou deux.

Elle leva les yeux vers lui :

— Offrande de paix ?

De gaies étincelles jaillirent des yeux de Baldy :

— Nous lui donnerons ce nom.

Elle lui envoya un baiser du bout des doigts.

Il remonta l'escalier en riant.

Jane cassa des œufs dans un bol et médita sur la nonchalance des hommes. Elle médita aussi sur le mystère de l'humeur de Baldy. Les fleurs étaient le témoignage d'une haute exaltation. Il ne se livrait pas souvent à pareille prodigalité.

Il descendit bientôt et aida à servir le dîner retardé. Seules l'omelette de Jane et une salade avaient échappé au désastre causé par le retard.

Et il y avait aussi Philomèle qui chantait. Jane servit une tasse de café fort et la plaça devant son frère. Les violettes décoraient la table, les chats ronronnaient près de l'âtre.

Jane aimait son modeste foyer d'un amour presque passionné. Elle aimait voir Baldy gai comme ce soir, réconcilié de nouveau avec le monde et la vie. Elle le devinait au timbre de sa voix, à la position de sa tête; elle n'éprouva donc aucune surprise lorsqu'il se pencha sous le vieux lustre qui déversait sur lui toute sa lumière et dit :

— J'ai un tas de choses à te raconter, Jane; il m'est arrivé une aventure extraordinaire.

II

OU PASSE UNE PRINCESSE

Lorsque le jeune Baldwin Barnes avait quitté Sherwood le matin pour se rendre à Washington, son auto avait longé les champs tout craquants de gelée, et les ruisseaux recouverts de glace avaient un éclat d'argent sous les premiers rayons du soleil.

Il avait un œil d'artiste et il aimait cette promenade. Même l'hiver, la campagne était attrayante.

Sur un pont, non loin de Washington, son auto s'arrêta soudain.

En descendant, il blâma furieusement le sort. Cependant, plus tard, pendant bien des années, il n'osa envisager combien sa vie aurait été différente sans la défaillance de sa petite bagnole.

Il leva le capot en grommelant entre ses dents. Il serait en retard au bureau, la vie était ainsi : un tissu d'ennuis et de contrariétés.

Tandis qu'il était arrêté, une femme passa devant lui. Elle était grande et svelte. Son petit chapeau était bleu, sa main balançait un sac de daim gris, ses pieds étaient chaussés de souliers gris à boucles d'acier.

Les yeux vifs de Baldy embrassèrent tous les détails de son costume. Il pensa en se remettant au travail que les femmes étaient folles de courtiser la mort de cette façon et de courir par ce froid piquant avec des souliers minces et des bas de soie.

Il trouva la cause de la panne, répara le dommage, sauta dans l'auto et mit le moteur en marche. Ce fut au moment où la voiture démarrait que l'œil de Baldy fut attiré par un point bleu qui dévalait la colline au delà du pont. La femme, qui avait passé devant lui, descendait lentement le sentier glissant.

Il n'était pas fréquent à pareille époque de voir des piétons à cet endroit. Suivre ces rudes sentiers l'hiver était une aventure lugubre et difficile.

Il resta un moment à la contempler, puis brusquement sauta d'auto et se mit à courir. La jeune fille au chapeau bleu s'était pris le pied dans une racine, avait trébuché et était tombée.

Quand il la rejoignit, elle s'efforçait de se relever. Il l'aida et ramassa le sac qu'elle avait laissé tomber.

— Merci beaucoup.

Sa voix était basse et agréable. Il vit qu'elle était jeune, que sa peau était très blanche et que les cheveux qui couvraient ses oreilles étaient d'or pâle; mais surtout il vit que ses yeux étaient d'un bleu ardent. Les vieux poètes les auraient comparés à des saphirs.

— C'était stupide d'essayer de passer par là, protestait-elle, mais je croyais que ce serait plus court...

Il se demandait quelle pouvait être sa destination si ce sentier écarté y conduisait. Mais il se borna à dire :

— Les talons hauts ne sont pas faits pour les ascensions.

— Ils ne sont faits pour rien d'utile, dit-elle en regardant ses escarpins à boucles d'acier.

Il eut une brusque inspiration :

— Puis-je vous conduire quelque part? Ma petite 5 C. V. est sur le pont.

— Hésiterais-je si une bouée m'était jetée au milieu de l'océan? Je veux arriver jusqu'au tramway qui va à Alexandrie, dit-elle.

— Mais vous êtes à des kilomètres de là.

— Vraiment? J'espérais y arriver en traversant le Parc.

— C'était possible. Mais vous auriez pu aussi mourir de froid comme un bébé dans un bois. Pourquoi donc avez-vous pensé à une chose pareille?

Il comprit immédiatement qu'il avait fait fausse route. Ce fut d'une voix glacée qu'elle répondit :

— Je ne puis vous le dire.

— Excusez-moi, reprit-il brusquement.

Elle s'adoucit :

— Non, c'est moi qui vous demande pardon. Cela doit vous paraître étrange, mais j'aimerais mieux ne pas expliquer.

Sur la dernière côte abrupte de la colline, il la souleva pour lui faire franchir une flaque glacée et glissante, et il comprit le luxe de la douce fourrure où sa main s'enfonça. Il eut l'impression que son pardessus moutarde était d'une incongruité criante. Son imagination évoqua sir Walter Raleigh et le manteau de velours qu'il avait jeté sous les pieds de la reine. Il sourit de cette pensée.

Ce fut à cause de ce sourire sincère et juvénile qu'elle eut confiance en Baldy.

— Savez-vous, dit-elle, je n'ai pas mangé une bouchée ce matin, et je meurs de faim. N'y a-t-il pas un endroit où je pourrais prendre une tasse du café? Vous me l'apporteriez dans l'auto.

Elle hésita, puis dit la vérité :

— Je m'évade...

— Puis-je vous aider? demanda Baldy avec empressement.

— Peut-être ne le voudriez-vous pas si vous saviez.

— Mettez-moi à l'épreuve.

Il l'aida à monter dans l'auto, l'enveloppa de la couverture et baissa les rideaux.

— Personne ne peut vous voir, dit-il.

Et il s'élança vers Georgetown, sur les ailes du vent.

Il lui commanda du café dans une coquette boutique où l'on vendait du lait, des brioches et des boissons chaudes.

— Je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon, dit la fugitive à Baldy. Et maintenant je vais vous demander de me conduire du côté de la Virginie, je prendrai le tramway.

Quand il s'arrêta devant la petite gare et défit le rideau, il vit qu'elle avait ouvert le sac de daim et tenait dans sa main une liasse de billets. Il sentit le cœur lui manquer. Allait-elle lui offrir de l'argent?

Mais, les joues brûlantes, elle dit :

— Je n'ai que des billets de dix dollars. Croyez-vous qu'on me changera?

— J'en doute. J'ai un tas de monnaie.

Il lui tendit une poignée de pièces d'argent.

— Merci mille fois, et... il faut que vous me donniez votre carte...

— Oh! je vous en prie...

Elle reprit d'une voix sévère :

— Bien entendu, je ne l'accepte qu'à titre d'emprunt.

Il lui tendit sa carte en silence. Elle lut le nom :

— Monsieur Barnes, vous avez été très aimable. Je vous suis extrêmement reconnaissante.

— Ce n'était pas de la bonté, mais de temps en temps une princesse passe.

Il y eut un silence profond, et le regard surpris de l'inconnue rencontra celui de Baldy, puis le tramway s'arrêta et elle monta :

— Au revoir et merci beaucoup.

Elle lui fit un signe d'adieu pendant qu'il la regardait s'éloigner.

Son travail au bureau pendant la matinée s'accompagna de rêves. Il sortit à l'heure du déjeuner, mais ne mangea rien. Ce fut à ce moment-là qu'il acheta les violettes ; il les paya un prix exorbitant sans sourciller.

En effet, il n'avait pas acheté les fleurs pour Jane. Une association d'idées l'avait attiré dans le magasin ; quand il entra, tous ces parfums, toute cette douceur semblaient appartenir à un

jardin où se promenait la dame de ses pensées.

Il rapporta le carton plein de violettes au bureau, si bien enveloppé pour protéger les fleurs du froid qu'il était d'une taille prodigieuse. Posé sur la fenêtre, il devint l'objet de la curiosité de tous les employés. Et une des jeunes filles abhorrées qui, parfois, écrivaient sous la dictée de Baldy, essaya de jeter un coup d'œil sous les papiers.

Il sentit que ce regard serait une profanation.

Il arriva cependant à dissimuler son ennui sous un ton léger.

Il dit à la jeune fille :

— Si vous laissez cette boîte tranquille, je vous apporterai des chocolats pour la communauté.

Elle prit Baldy au mot et exigea qu'il tînt sa promesse.

En quittant le bureau, Baldy porta les fleurs dans son auto. Il plaça la boîte sur le siège du fond et fit une trouvaille inattendue : c'était le sac de daim gris entr'ouvert. Sous les billets, le jeune homme aperçut un mouchoir diaphane, un poudrier et une bague.

A l'intérieur de la bague était une inscription : *Del à Edith, pour toujours.*

Del à Edith? Où avait-il lu ces noms? Avec une inspiration aussi soudaine qu'un éclair, il se dirigea vers le marchand de journaux, au coin de la rue.

Il lut en lettres énormes :

EDITH TOWNE DISPARAIT
ON DIT QU'ON A APERÇU LE YACHT
DE DELAFIELD SIMMS PRÈS DE NORFOLK.

Ainsi, la voyageuse était Edith Towne dont tout le monde parlait en ce moment!

Simms était un ignoble individu! Il aurait voulu se mettre à genoux aux pieds de la pauvre enfant.

Une seule chose restait à faire : rendre le sac. Il devait mettre immédiatement une annonce. Ayant pris cette décision, il descendit l'avenue comme une trombe. Les lignes qu'après mûre réflexion il poussa à travers le guichet du bureau d'annonces seraient ambiguës pour les autres, mais claires pour elle :

Voyageuse qui a laissé son sac avec contenu précieux dans *Ford* doit téléphoner Sherwood Parc 49.

III

JANE TRICOTE

— Elle est vraiment aussi belle que cela? demanda Jane.

— Que quoi?

— Son portrait dans le journal?

— N'en ai-je pas assez dit pour que tu le saches?

Jane fit un signe affirmatif :

— Si. Mais cela ne semble pas réel. Es-tu sûr de ne pas l'avoir rêvé?

— En voici la preuve.

Le sac gris était sur la table devant eux, la bague était au doigt de Jane.

— Baldy, dit-elle d'une voix caressante, ne vas-tu pas avertir son oncle?

Il la regarda fixement :

— Son oncle? Tu veux que je la trahisse?

— Grand Dieu! Baldy, cela n'est pas un mélodrame, c'est le simple bon sens. Tu ne peux garder le sac!

— Je peux le garder jusqu'à ce qu'elle réponde à mon annonce.

Jane haussa les épaules et se mit à débarrasser la table. Baldy l'aida. La vieille *Merrymaid* miaula pour sortir, et Jane ouvrit la porte.

— Comme il neige! dit-elle.

Le jeune Baldy, accablé de tristesse, pensait à Edith. Avait-elle trouvé un abri?

Il alla dans le petit salon où Jane le suivit bientôt. Jane se tricotait un sweater, et Baldy lui lisait le récit de la fuite d'Edith. Elle était partie de bonne heure le matin. Elle avait laissé un mot pour son oncle. Il était, disait-on, fou d'inquiétude.

— Je parie que c'est un vieux tyran, commenta Baldwin.

Le portrait de Frédéric Towne était dans le journal.

— Sa figure me plaît, dit Jane, et il n'a pas l'air tellement vieux.

— Pourquoi se serait-elle sauvée loin de lui, s'il n'était pas un tyran? demanda-t-il furieusement.

— Ne me gronde pas, dit Jane, ce n'est pas ma faute.

— Je ne te gronde pas, mais je suis dévoré d'inquiétude. Et tu ne m'aides pas.

Elle leva vers lui des yeux stupéfaits :

— J'ai essayé de t'aider. Je t'ai dit de téléphoner.

Le jeune Baldwin se dirigea vers la porte :

— Elle s'est fiée à moi.

— Cette considération ne te mènera nulle part, dit Jane avec décision. Tu n'as qu'une chose à faire : dire à M. Towne que tu as des nouvelles d'elle et que tu les lui donneras s'il promet de ne rien faire avant d'avoir causé avec toi.

— Cela paraît mieux, dit le jeune Baldwin ; comment y as-tu pensé?

— De temps en temps, j'ai des idées, répondit Jane.

Baldy alla au téléphone. Quand il revint, ses yeux brillaient comme des lunes grises :

— Il a promis tout ce que j'ai voulu, et il va venir...

— Ici?

— Oui, il n'a pas voulu attendre à demain. Il est fou d'anxiété.

— Ça ne m'étonne pas.

Jane, mentalement, examina la situation :

— Baldy, je vais faire du café et j'offrirai aussi du fromage et des biscuits.

Baldy aida à disposer la cafetière ventrue, les tasses et le plateau. Les jeunes gens éprouvaient un sentiment de satisfaction en maniant la vieille argenterie. Rien de ce que possédait Frédéric Towne n'avait sans doute une histoire aussi distinguée. Ce service avait appartenu à leur arrière-grand'mère Dabney qui était en réalité une Daubigné, et il avait honoré la table d'un empereur. Chaque pièce était ornée d'un monogramme placé au milieu d'une guirlande gravée. Il n'y avait plus de richesse maintenant dans la famille Barnes, mais la vieille argenterie évoquait une époque où une jeune maîtresse de maison, aussi brune que Jane, dispensait une large hospitalité.

Frédéric Towne ne s'attendait pas à ce qu'il trouva.

— Je reviens tout de suite, Briggs, dit-il à son chauffeur.

Baldy fit entrer Towne dans le salon, et Frédéric, debout sur le seuil, contempla l'intimité de la pièce qui lui rappelait une illustration en couleur de quelque vieux magazine anglais. Il y avait le feu de charbon dans la grille, la table devant l'âtre, l'argenterie scintillante sur le plateau massif, des violettes dans un vase bas, et, se levant pour aller au-devant de lui, une enfant mince et rayonnante, avec une bannière de laine orange derrière elle.

— Jane, dit le jeune Barnes, je te présente M. Towne.

Et Jane tendit la main en disant :

— Comme c'est aimable à vous d'être venu.

Il fut plus gracieux qu'il ne croyait pouvoir l'être. Un homme qui a de l'argent et occupe une haute situation doit parfois s'enfermer dans une coquille de réserve de peur qu'on ne le dupe.

Mais, dans une intimité chaude et parfumée, il s'épanouit.

— Quelle pièce charmante, dit-il en souriant à Jane.

Le premier coup d'œil qu'elle lui jeta confirma l'opinion qu'elle s'était formée d'après le portrait. Apparemment, il n'avait pas dépassé la quarantaine ; c'était un homme trapu, bien bâti, rouge, aux cheveux blonds et bouclés et aux yeux bleus. Il avait cette perfection indéfinissable qui révèle un fonds de générations de sang pur et d'éducation parfaite.

Cependant, Jane se sentit absolument à l'aise avec lui. Ce n'était, après tout, qu'un homme bien né et bien élevé, et Baldy était pareil à lui en cela. La seule différence était dans leurs revenus. Tandis que les deux hommes parlaient, elle continua donc à tricoter avec une apparence de placidité.

— Désirez-vous que je m'en aille? avait-elle demandé.

Et Towne s'était hâté de répondre :

— Certainement non. Nous n'avons rien à dire que vous ne puissiez entendre.

Jane écouta donc de toutes ses oreilles. C'était

charmant de causer avec lui, mais peut-être rendait-il la vie dure à son entourage. Il était obstiné et égoïste.

— Pourquoi Edith a-t-elle agi ainsi? J'en suis stupéfait.

— Elle était blessée, dit-elle, et elle voulait se cacher.

— Mais les gens ont l'air de croire que c'est ma faute. Cela m'ennuie. Ce n'est pas juste. Nous avons toujours été d'excellents amis, plutôt frère et sœur que nièce et oncle.

« Mais pas comme Baldy et moi, se dit Jane, pas du tout comme Baldy et moi. »

— Bien entendu, Simms devrait être fusillé, dit Town avec chaleur.

— Il devrait être pendu, corrigea Baldy.

Jane fit cliqueter ses aiguilles. Elle mourait d'envie de dire à ces hommes assoiffés de sang ce qu'elle pensait d'eux. Ce n'est pas avec un cadavre qu'on guérit l'orgueil blessé d'une femme.

Le jeune Baldwin apporta le sac.

— Je ne peux imaginer pourquoi elle a emporté la bague, observa Frédéric.

— Elle a probablement oublié de l'enlever ; sa pensée était si loin des bagues! Son cœur était brisé, peu lui importait le reste.

Il hésita un moment avant de répondre :

— Je ne crois pas qu'elle avait le cœur brisé. Je ne crois pas qu'elle l'aimait.

Baldy laissa éclater sa colère :

— Alors, pourquoi l'aurait-elle épousé?

— Eh bien! c'était un très bon mariage. Et Edith n'est pas du tout sentimentale.

Baldy garda le silence. Frédéric Towne était-il aveugle et ignorait-il les merveilles qui se cachaient dans ces yeux d'un bleu ardent?

Jane les ramena à la question du sac :

— Nous avons pensé que nous devions vous le remettre, Monsieur, mais Baldy se faisait scrupule de révéler ce qu'il sait sur le refuge de Mlle Towne. Il a l'impression qu'elle a eu confiance en lui.

— Vous dites que vous avez mis une annonce dans un journal, monsieur Barnes?

— Oui.

— Eh bien! l'essentiel est de la faire rentrer. Dites-le-lui si elle vous téléphone.

Frédéric parut brusquement fatigué et vieux. Jane s'empara de la situation :

— Monsieur Towne, je vais vous faire une tasse de café.

— Je vous en serai très reconnaissant, répondit-il avec un sourire. Quelle charmante enfant !

Il était apaisé et reposé par l'atmosphère que créaient le jeune homme et la jeune fille, et l'aisance de Baldy lui plaisait.

— Ecoutez, dit-il, obéissant à une impulsion, puis-je vous raconter toute l'histoire ? Cela soulagerait immensément mon esprit.

Towne n'était pas un homme impressionnable. Ses années de célibat l'avaient endurci contre les artifices des femmes. Mais Jane n'avait aucune pose. En lui parlant, il sentit naître en lui une émotion. Il lui dit les choses comme il les voyait. Mais ce qu'il lui dit n'était pas la vérité, ni même la moitié de la vérité.

IV

L'HISTOIRE DE TOWNE

Edith Towne habitait depuis quatre ans chez son oncle Frédéric lorsqu'elle se fiança avec Delafield Simms. Sa mère et son père étaient morts. Frédéric lui offrit donc de demeurer avec lui, tout en proposant à une cousine, Annabel Towne, de venir diriger son intérieur et de servir de chaperon à Edith.

Annabel avait plus de soixante ans, mais elle était là pour les convenances, et on ne lui demandait rien de plus dans cette maison où six serviteurs s'agitaient. C'était une personne desséchée et momifiée, qui avait des idées très établies sur ce qu'on devait à la société.

Edith, quand elle arriva, était toute différente. Si différente que Frédéric était content qu'elle dût étudier encore trois ans au collège.

Puis vinrent le premier hiver qu'Edith passa à la maison et ses fiançailles avec Delafield Simms. Ce fut à cause de son oncle Fred qu'elle se fiança. Elle ne pouvait plus supporter d'habiter avec lui.

Elle sentait qu'oncle Fred serait content de la voir partir, et ce sentiment était réciproque. Il était gentil, mais exigeant comme un Turc. Cousine Annabel, les domestiques et tous les employés du bureau buvaient ses moindres paroles ; Edith s'y refusait; cela plaisait peu à Towne. Telle était, en deux mots, la situation.

Ce fut, en réalité, oncle Fred qui désirait la marier à Delafield Simms. Il l'invitait tout le temps. Il était toujours près d'elle, et, quand il n'y était pas, il lui manquait.

Elle décida qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre le sentiment qu'on appelle l'amour.

Delafield était un bon parti. Il jouissait d'une excellente santé, il avait une intelligence suffisante et des principes acceptables, et il était tout disposé à la laisser agir à son gré.

Et, vraiment, parfois oncle Fred était impossible.

L'indépendance d'Edith se heurtait aux lois qu'il lui présentait. Sa liberté de paroles était déclanchée par la réserve polie de Frédéric, et tous deux échangeaient des mots désagréables.

Il soutenait que tout le monde approuvait sa façon d'agir. Edith ripostait que jamais personne peut-être n'avait osé le défier.

Elle avait apporté dans sa maison une atmosphère de modernisme qui le consternait.

— Oh! oncle Fred, disait-elle quand il protestait, la guerre a tout changé. Les femmes d'aujourd'hui ne sont pas des moutons.

— Les femmes de notre famille..., commençait son oncle.

Mais il était aussitôt arrêté par cette riposte dédaigneuse :

— Pourquoi voulez-vous que les femmes de votre famille soient différentes de celles qui vous plaisent au dehors?

Il était cloué au mur.

Cependant, tandis que le temps s'écoulait, il s'aperçut que les défauts d'Edith étaient atténués par une extrême délicatesse. Elle ne confondait pas la liberté avec la licence. Elle ne fumait ni ne buvait. Elle dansait avec une belle dignité qui l'éloignait de la sensualité.

Il sentait croître l'orgueil qu'elle lui inspirait,

Cependant il soupira de soulagement quand elle lui apprit ses fiançailles avec Delafield Simms.

Et Edith aussi accueillait avec joie son émancipation.

Ses fiançailles étaient sous le régime de la liberté mutuelle. Edith faisait ce qu'elle voulait, Delafield faisait ce qu'il voulait. Ils se heurtaient rarement. Et ils voyaient approcher le jour du mariage avec une agréable satisfaction.

Delafield, dictant un jour une lettre à la sténographe de Frédéric Towne, parlait de son contentement à son ami Bob Sterling.

Lucie Logan écrivait sous sa dictée. Elle était chez Towne depuis plusieurs années. Agée de vingt-trois ans, elle était soignée et calme. Elle avait des doigts minces et flexibles, et Delafield aimait à les regarder. Ses cheveux étaient châtains, et elle penchait sur son bloc un profil net et tranquille.

Edith et moi, nous sommes de bons copains, dictait-il. Je crois que nous nous entendrons épatamment. Je détesterais d'avoir une femme pendue à mon cou. Et j'ai besoin que tu sois mon garçon d'honneur. Je sais que c'est beaucoup demander, mais cela n'arrive qu'une fois dans la vie, mon vieux.

Lucie écrivit et attendit, le crayon en l'air.

Pendant que j'y pense, dicta-t-il, je voudrais que tu commandes les fleurs chez Tolley. Des orchidées blanches pour Edith, bien entendu. Il saura ce qu'il faut pour les demoiselles d'honneur.

Lucie barra un *t*, mit un point sur un *i*. Elle leva les yeux et hésita :

— M^lle^ Towne n'aime pas les orchidées.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il.

Elle feuilleta son carnet et trouva une commande de Towne à un fleuriste du pays :

— N'importe quoi, sauf des orchidées, elle ne les aime pas.

— Mais je lui en envoie chaque semaine.

— Peut-être n'a-t-elle pas voulu vous le dire.

— Que me conseillez-vous ?

— Je ne sais pas ce qui plairait à M^lle^ Towne.

— Qu'est-ce qui vous plairait, à vous ? demanda-t-il avec ardeur

Elle réfléchit sérieusement, ses doigts fins étreignant son carnet.

— Je crois, dit-elle enfin, que si je me mariais j'aurais les mêmes goûts que mon fiancé.

Il se mit à rire et se pencha vers elle :

— Grand Dieu ! y a-t-il encore des femmes comme cela sur la terre ?

La rougeur de la jeune fille s'accentua ; elle se leva :

— Peut-être aurais-je mieux fait de ne rien dire.

La voix de Delafield changea :

— Vraiment, je suis content que vous ayez parlé. Les hommes sont stupides. Je ne l'aurais jamais découvert tout seul.

Elle s'en alla, et il resta là, à penser à elle.

Ce fut donc à cause de Lucie Logan qu'Edith eut des violettes blanches dans son bouquet de mariage au lieu d'orchidées. Et ce fut aussi à cause de Lucie Logan que d'autres choses arrivèrent.

Lorsque le bouquet de noces lui parvint, Edith alla rejoindre son oncle dans le bureau du second étage.

— Regardez, lui dit-elle, comment se fai[illegible]u'il envoie des violettes blanches ? C'est vous le lui avez dit, oncle Fred ?

— Non.

— Vrai ?

— Je le jure !

Les orchidées de Del avaient été le sujet de leurs plaisanteries.

— S'il savait comme je les déteste ! disait Edith.

Et oncle Fred répondait :

— Pourquoi ne le lui dis-tu pas ?

Mais elle ne l'avait jamais dit, parce qu'après tout cela n'avait pas d'importance.

— En tout cas, dit-elle, je suis contente que mon bouquet de mariage soit différent. Oncle Fred, demanda-t-elle à brûle-pourpoint, m'aimez-vous ?

— Bien sûr...

Sa voix trembla :

— Vous avez été si bon pour moi, dit-elle.

Et, laissant tomber le bouquet sur une chaise, elle se cramponna à lui en sanglotant.

Il la prit dans ses bras et la calma.

— C'est une journée un peu énervante, dit-il.

Elle fit un signe affirmatif :

— Et il ne faut pas que j'aie les yeux rouges.

Elle l'embrassa timidement sur la joue. Ils n'avaient pas l'habitude de s'embrasser. Il sentit que si elle avait toujours été aussi doucement féminine il aurait regretté de la voir se marier.

Quand il la revit, elle avait revêtu sa robe de noces et elle était calme et souriante.

— Del t'a téléphoné? demanda-t-il.

— Non, pourquoi l'aurait-il fait?

Il se mit à rire :

— Très bien, vous aurez beaucoup de choses à vous dire après.

Mais il ne put s'empêcher de penser qu'un tel jour, avec une si belle fiancée, Delafield aurait dû se montrer ardent et empressé.

Washington brillait sous le soleil d'hiver, tandis qu'ils roulaient dans les rues pour se rendre à la vieille église.

— Heureuse l'épousée sur qui le soleil brille, dit Frédéric se sentant un peu stupide. C'était vraiment difficile de parler d'un ton naturel à cette souriante beauté dans sa toilette blanche. Elle ressemblait si peu à l'agressive jeune fille avec qui il se disputait, se réconciliait et se disputait de nouveau!

Les invités étaient rassemblés dans la sacristie. Dans la petite pièce, l'atmosphère était surchargée de parfums. Sous la lumière atténuée, les demoiselles d'honneur faisaient une tache rose, bleue et blanche. La voix de l'orgue, qui traversait les murs épais, se mêlait au bruit des rires.

— Où est Del?

Le marié, semblait-il, avait été retardé. On attendit.

— Faut-il téléphoner, monsieur Towne? demanda quelqu'un.

Frédéric acquiesça d'un signe.

Les rires avaient cessé ; l'écho frémissant de l'orgue dominait les chuchotements.

Le garçon d'honneur qui était allé téléphoner revint et prit Towne à part :

— Cela paraît bizarre. Je ne peux avoir ni Del ni Bob.

— Je vais téléphoner moi-même, dit Frédéric.

Mais cette peine lui fut épargnée, car quelqu'un, qui guettait devant la porte, s'écria :

— Les voici !

Et tous poussèrent un soupir de soulagement en voyant entrer Bob Sterling.

— Puis-je vous parler, monsieur Towne? demanda-t-il.

Edith, debout près de la fenêtre, regardait le vieux cimetière. L'inquiétude qui avait gagné les autres ne l'avait pas touchée. Mince et blanche, elle attendait. Dans quelques minutes, Del marcherait avec elle vers l'autel et ils seraient unis. Dans son esprit, ce programme était aussi immuable que les étoiles.

Et maintenant son oncle s'approchait et disait quelque chose :

— Edith, Del ne vient pas.

— Il est malade?

— Je voudrais qu'il fût mort.

— Que voulez-vous dire, oncle Fred?

— Je te l'expliquerai tout à l'heure. Mais il faut d'abord partir d'ici.

D'un regard, il embrassa la scène toute changée. Un mauvais vent était passé sur ces jeunes têtes altières. Deux demoiselles d'honneur pleuraient.

Quelqu'un ordonna à Briggs de faire avancer l'auto.

Lorsqu'ils y furent montés, Towne dit à Edith :

— Il s'est enfui. Il a laissé cela.

Il tenait une lettre à la main. Elle était adressée à Bob Sterling.

Elle lut, ses yeux bleus pleins de flammes :

Je ne peux pas aller plus loin, Bob. Je sais que c'est une façon d'agir dégoûtante, mais l'avenir montrera que j'ai raison. Et Edith me remerciera.

DEL.

Elle froissa le papier dans sa main :

— N'a-t-il rien laissé pour moi?

— Non.

— Y a-t-il... une autre femme?

— C'est probable. Bob est abasourdi. Comme nous tous, d'ailleurs.

Edith paraissait pétrifiée ; seuls ses yeux vivaient. Ses poings étaient serrés.

Towne posa la main sur son bras :

— Tu peux considérer que tu l'as échappé belle, Edith !

— A quoi ai-je échappé ?

— Au malheur !

— Croyez-vous que je pourrai jamais échapper à ce souvenir ?

D'un geste, elle montrait sa parure de noces.

Il garda un silence douloureux, et, brusquement, elle se mit à rire :

— J'aurais dû le comprendre quand il m'envoyait des orchidées. Un homme qui aime une femme devine ses goûts.

Ce fut alors que Towne commit sa méprise :

— Tu devrais remercier ta bonne étoile...

Elle s'emporta contre lui :

— Oncle Fred, je ne remercie rien du tout. Je suis simplement furieuse !

Un sanglot nerveux résonnait dans sa voix, mais il ne s'aperçut pas de cette tension. Elle n'accueillait pas son malheur comme il l'aurait souhaité. Si elle avait été en larmes, il aurait pu la consoler. Mais il n'y avait pas de pleurs dans ses yeux bleus.

Elle marcha sur les fleurs en descendant d'auto. Regardant droit devant elle, elle gravit l'escalier. Tout était prêt pour la fête nuptiale. Et l'on apercevait la salle à manger où le maître d'hôtel et les garçons étaient déjà à leur poste.

Edith demanda :

— Qu'a-t-on dit à l'église ?

— Que le mariage était remis. Mais les journalistes viendront. Il faudra raconter une histoire.

— Pas du tout. Dites-leur la vérité, oncle Fred : que je reste pour compte. Je ne veux voir personne. Peu m'importe de perdre Del. Mais pouvez-vous imaginer qu'un homme, quel qu'il soit, oncle Fred, m'ait fait ainsi attendre, moi ?

V

LE CANARD BOITEUX

De la fuite de sa nièce, Frédéric Towne ne déduisait que ceci :

— Elle n'a pas voulu que quelqu'un lui témoigne

de la sympathie et la console. Elle est partie. Ce départ n'a fait qu'accroître les commérages.

Ses auditeurs, cependant, ne l'avaient pas trouvé sans défaut. A cause de leur jeunesse, ils se rangeaient à côté d'Edith. Mais rien de cela ne parut dans la conversation. Ils furent jusqu'à la fin polis et hospitaliers.

— Tu vois, dit Baldy à sa sœur en revenant d'accompagner Frédéric, il a tout gâché, il n'a aucune sensibilité.

Baldy semblait prendre les dieux à témoin :

— On n'a qu'à voir ses yeux.

Le lendemain matin, la violence de la tempête s'était apaisée. Mais le froid était piquant. La neige était bleue sous le ciel de plomb. Sophie fit dire que ses rhumatismes la faisaient souffrir plus que de coutume et qu'elle ne pouvait venir. Jane, contemplant les piles d'assiettes, sentit un découragement inaccoutumé. La veille, tandis que Frédéric Towne parlait, elle avait entrevu le monde où il vivait : la grande maison ; six domestiques ; de l'argent pour faire face à tous les besoins ; un monde où personne ne devait laver les assiettes ou faire un potage avec le rôti du dimanche.

Elle fut un peu consolée cependant en apprenant que Baldy avait décidé de ne pas aller au bureau :

— Je vais faire une esquisse pour cette couverture de magazine.

Jane recouvra son entrain :

— Ce serait épatant si tu gagnais le prix !

— Je n'ai pas de grandes chances. Il me faudrait un bon modèle. Si Edith Towne était ici, je la représenterais sur un banc de marbre, près de la mer bleue comme un saphir.

Jane haussa les épaules et changea de conversation. La sonnerie du téléphone retentit, et elle alla répondre. Evans était à l'autre bout du fil :

— Mère veut vous parler.

Mme Follette demanda si elle pouvait changer ses projets pour le lendemain :

— Voulez-vous venir dîner chez nous avec votre frère au lieu que nous allions chez vous ? Nos cousins de New-York se trouvent inopinément libres.

— Ce sera en cérémonie. Je n'ai rien à mettre.

— Ne soyez pas stupide, Jane. Vous avez l'air d'une femme du grand monde. Et j'ai pensé, continua-t-elle, que, si vous n'étiez pas trop occupée, vous pourriez aller dans le bois avec Evans et prendre de la verdure. J'aime que la maison soit attrayante.

— A quelle heure viendra-t-il ?

— Arrangez-vous avec lui. Je vous le passe.

La voix d'Evans était la seule chose qui n'avait pas changé en lui. Lorsqu'elle l'entendait ainsi de loin, Jane se croyait toujours transportée dans les anciens jours.

— Trois heures ? demanda-t-il.

— Oui.

Après le déjeuner, Jane monta changer de robe. C'était une jolie petite robe, bien qu'elle la portât depuis un siècle. Elle avait été blanche dans sa première incarnation. Elle était maintenant verte. On ne pouvait prédire sa couleur future.

Elle entendit des pas sur le perron et se retourna pour ouvrir la porte à Evans.

Mais ce n'était pas Evans. Briggs, le chauffeur de Frédéric Towne, se tenait devant la porte, un carton dans les bras.

— Avec les compliments de M. Towne, dit-il. Puis-je mettre cela dans le vestibule ?

— Oh ! oui, merci !

La surprise fit monter le rouge à ses joues. Elle regarda le chauffeur qui descendait les marches et montait en auto. Puis elle ouvrit le carton.

Sous des nuages de papier de soie, elle trouva une corbeille longue et basse, pleine de raisins, de mandarines, de pêches et de grenades. Entre les fruits se blottissaient des noix dans du papier tuyauté, des bonbons étincelants dans de petites jarres de verre, des cerises et des ananas confits, des grappes de gros raisins secs, des dattes et des pruneaux farcis.

— Comme il est gentil ! dit Jane à haute voix.

Une lettre était attachée à l'anse :

CHÈRE MADEMOISELLE,

Je ne puis dire combien j'ai été heureux de votre hospitalité hier soir. Vous avez été si bonne de m'écouter avec tant de sympathie ! J'espère que vous voudrez bien que je retourne vous voir pour vous

parler d'Edith. Me le permettez-vous? Et voici un peu de couleur pour embellir ces jours de fête.

Croyez à ma vive reconnaissance.

FRÉDÉRIC TOWNE.

Jane restait bouche bée devant ces paroles amicales. Il paraissait déraisonnable que Frédéric Towne eût vraiment envie de venir la voir. Mais c'était délicieux de recevoir un cadeau pareil, un jour pareil.

Comme elle se relevait, la corbeille dans les mains, elle se vit dans le long miroir : svelte silhouette en vert, courts cheveux noirs, fruits pourpres et dorés. Retenant son souffle, elle regarda de nouveau. Le tableau de Baldy était là, sous sa main : *Novembre!*

Elle alla le chercher dans son atelier :

— J'ai quelque chose à te montrer, chou chéri.

Il était maussade :

— Ne m'interromps pas, Jane.

Elle ébouriffa ses cheveux, ce qu'il détestait :

— M. Towne nous a envoyé des fruits, Baldy, et cette lettre.

Il la lut :

— Il ne dit pas un mot pour moi.

— Non, pas un mot.

Ses yeux dansaient :

— Baldy, tout est pour ta petite sœur Jane.

— Mais tu n'as fait que tricoter!

— C'est peut-être ce spectacle qui lui a plu.

Baldy réfléchit un moment :

— Où sont les fruits?

— Dans le vestibule.

Il se leva :

— Je t'accompagne!

Il se sentait morose et découragé. Il avait passé sa matinée à esquisser de vagues contours : de blondes ondulations sous un chapeau bleu, des petits pieds chaussés d'escarpins, un sac de daim gris. Il avait espéré qu'elle téléphonerait. Il était resté pour cela.

Son atelier était dans le garage, un petit poêle rond le chauffait. Jane disait que ce garage était un compromis entre l'art et l'utilité. Le tapis de Baldy, son divan, ses couleurs et ses pinceaux semblaient jeter un défi à la petite *Ford*, à la fau-

cheuse, au tuyau d'arrosage et aux bidons d'essence.

— J'ai passé trois heures à ne rien faire, dit le jeune homme. Ce n'est pas très encourageant.

— J'ai un modèle pour toi.

Il la suivit, en proie à une vive curiosité. Elle lui montra les fruits, puis souleva la corbeille :

— Ne me regarde pas, moi : regarde dans la glace, ordonna-t-elle.

Elle se reflétait dans le miroir limpide ; son immobilité était telle qu'on eût dit un portrait fixé sur une toile. Baldy, pour la première fois, considéra sa petite sœur avec un œil d'artiste, au milieu de ces couleurs éclatantes.

— Mes aïeux ! s'écria-t-il, mais tu es jolie !

Sa stupéfaction était si sincère que Jane ne put garder son sérieux. Elle posa sa corbeille sur les marches et rit aux larmes.

— Je ne vois pas ce que cela a de drôle, dit-il.

Elle essuya ses yeux avec son petit mouchoir et se redressa.

— Je verse une larme sur le canard boiteux, dit-elle.

— Tu te croyais laide ?

— Quelquefois.

Leurs yeux se rencontrèrent.

— Tu es un type épatant, Janette, dit-il.

Et, venant de Baldy, c'était un grand compliment.

VI

« O GUERRIER, N'ABANDONNE PAS LA BATAILLE ! »

Mme Follette était née à Maryland, d'une famille qui avait des prétentions aristocratiques. Un examen attentif de l'arbre généalogique aurait révélé des ancêtres qui travaillaient de leurs mains. Mais Mme Follette fermait les yeux pour ne pas les voir et consacrait toute son attention à un grand-père qui avait occupé un poste dans les colonies et qui était devenu un personnage.

La grandeur de Mme Follette n'avait pas d'autres bases. Femme d'un fonctionnaire, elle jouissait de moyens limités, mais elle habitait une ferme

qu'elle avait héritée de son père. Cette ferme portait le nom pompeux de manoir, ce qui lui conférait une grande dignité aux yeux du voisinage. Mme Follette n'avait aucune relation avec les habitants de Sherwood. Elle jugeait qu'une banlieue, quelle qu'elle soit, ne contient aucun élément mondain digne de ce nom. Elle ne faisait une exception que pour les Barnes. Ceux-ci sortaient d'une bonne famille de Maryland et comptaient parmi leurs parents un gouverneur de Virginie. Ils s'en souciaient d'ailleurs fort peu.

A la mort de son mari, Mme Follette se trouva sans ressources.

Toutes ses ambitions s'étaient reportées sur son fils. Mme Follette et son mari s'étaient privés du nécessaire pour qu'il pût aller dans une Université et étudier le droit. Mais la guerre avait éclaté, il était parti. Il était revenu, accablé, brisé. Lui, qui autrefois se faisait une joie de l'étude, ne pouvait plus faire aucun travail soutenu. Il avait besoin de repos. Il lui faudrait peut-être des années pour se remettre.

Cependant, si Mme Follette avait quelquefois perdu courage, elle ne le montrait jamais. Elle faisait valoir sa ferme. Mais elle vendait du lait comme on fait une faveur. Et c'est ainsi qu'elle gagnait de quoi vivre.

Evans, démocrate comme son père, riait des prétentions de sa mère. Mais il protestait rarement pour ne pas soulever de discussion. C'est pourquoi il avait demandé à Jane de prendre son parti et de désapprouver le voyage à New-York.

Après le déjeuner, Evans devait se promener avec Jane.

En descendant l'escalier, il passa devant Mary, la bonne de Mme Follette, qui préparait la maison pour les invités du lendemain. Elle chantait une vieille chanson que bien des générations de nègres avaient chantée avant elle :

N'abandonne pas la bataille,
O guerrier!
Tant que les ennemis sont debout!

Evans éprouva une irritation inexplicable.

Bientôt Jane et lui se promenèrent côte à côte. La jeune fille dit :

— J'ai un tas de choses à vous raconter.

Et, à sa façon fantasque, elle lui narra les événements de la veille :

— Baldy est amoureux fou d'Edith Towne. Il ne peut parler d'autre chose. Bien sûr, il sera obligé de l'oublier, il n'est qu'un petit fonctionnaire, et elle est riche comme Crésus ; tous les hommes doivent être à ses pieds. Evans, j'aimerais avoir de jolies robes et voir les hommes à mes pieds.

Elle était toute joyeuse. Sa vieille cape orange l'enveloppait, et le soleil, qui perçait à l'ouest les nuages moroses, brillait sur elle et lui donnait la couleur de la flamme.

— Que la vie est belle, Evans !

Elle se mit à courir de toutes ses forces. Evans la suivit, haletant. Arrivés au sommet de la colline, ils s'assirent un instant sur un tronc d'arbre.

Rusty, le petit chien d'Evans, courait autour d'eux. Mais il s'égara à la poursuite d'un lapin, et ses aboiements lointains troublaient seuls le silence.

— Jane, dit Evans, vous souvenez-vous de notre dernière promenade ici ?

— Oui, répondit-elle, et son regard s'assombrit.

— C'était le paradis, Jane. Je donnerais tout au monde pour être ce que j'étais alors.

La jeune fille pâlit.

— Evans, dit-elle d'un ton passionné, vous ne voudriez pas que ces trois années de France n'aient pas été.

Il resta immobile. Puis il reprit d'une voix vibrante d'émotion :

— Non, je ne le voudrais pas, même si à cause d'elles je vous avais perdue.

— Ne dites pas des choses pareilles.

— Il le faut. Vous étiez une enfant alors. Mais j'aurais pu gagner votre cœur. Je ne le peux plus maintenant. C'est la tragédie de ma vie.

— Oh ! Evans...

— Eh bien ! c'est vrai. Pourquoi ne pas le dire ? Je ne suis plus qu'un épouvantail, l'ombre de moi-même. Et vous êtes telle que je vous ai laissée, plus exquise, plus digne d'être adorée..., Jane.

Il saisit sa main ; Jane revit en un éclair l'Evans d'autrefois au corps vigoureux, aux cheveux dorés par le soleil, à l'expression de calme assurance.

— Je ne savais pas que vous m'aimiez.

— Je ne l'ai su clairement qu'en lisant les lettres admirables que vous m'envoyiez là-bas. Je suis revenu..., mais si changé! Je n'ai pas le droit de vous parler ainsi, Jane, c'est la dernière fois. Je ne veux pas gâter notre amitié.

— Rien ne peut la gâter, Evans.

— Alors, vous êtes encore l'ange de mes rêves, jusqu'à ce que quelqu'un vienne et vous enlève.

— Ce quelqu'un n'existe pas, répondit-elle en lui serrant la main. J'ai pensé quelquefois que, si cela devait vous rendre heureux, je pourrais...

— M'aimer?

— Oui.

Il secoua la tête :

— Je ne veux pas de pitié, Jane. Si jamais je redeviens moi-même, vous m'aimerez.

Sa voix avait recouvré un peu de l'assurance de jadis, et la jeune fille en fut émue :

— Je prierai Dieu pour que vous redeveniez vous-même.

— Est-ce vrai, Janette?

— Oui, Evans.

— Priez, chérie, et vous verrez que vos prières ne seront pas vaines.

Ils échangèrent un sourire, mais c'était un moment solennel. Un homme ne peut dire à une femme qu'il l'aime, une femme ne peut écouter un pareil aveu sans ressentir, le cœur palpitant, qu'ils viennent de vivre des minutes sacrées.

Au fond d'un vallon où le vent avait balayé la neige, ils trouvèrent des branches de houx ornées de baies rouges qui brillaient comme des gouttes de sang. Jane et Evans cueillirent des brassées de feuillage et se disposèrent à rentrer.

Evans siffla *Rusty*, mais le petit chien ne revint pas.

— Il nous trouvera, dit-il, il connaît le chemin.

Quand ils arrivèrent au sommet de la colline, un gémissement frappa leurs oreilles.

Jane saisit le bras d'Evans :

— Qu'est-ce que c'est? Oh! qu'est-ce que c'est?

Le jeune homme pouvait à peine parler :

— C'est *Rusty*..., un piège... Les nègres en tendent pour les lapins...

Il haletait et des gouttes de sueur perlaient à son front.

Il était terrible à voir. Jane eut l'impression de vivre dans un cauchemar.

Jane se mit à courir dans la direction d'où venait le cri.

— Restez, dit-elle, et ne vous tourmentez pas, je le sortirai de là.

Ce fut une minute cruelle. Le petit corps pantelant était couvert de sang. Jane ouvrit le piège, puis elle déchira sa blouse et en fit un bandage. Elle retourna ensuite auprès d'Evans, le chien enveloppé dans sa cape.

— Il faut le porter chez le vétérinaire, dit-elle. Courez sur la route ; si une auto passe, arrêtez-la.

Evans obéit, et, quelques minutes plus tard, deux hommes sautaient de voiture. Jane tendit *Rusty* à l'un d'eux.

— Accompagnez-les, Evans, dit-elle, il y a plusieurs vétérinaires à Rokville. Demandez quel est le meilleur.

Elle frissonna et pressa ses mains contre ses yeux. Puis elle traversa la route ; le soir tombait. Bientôt elle se glissa sans bruit dans la maison. Sa cape était tachée de sang, ses vêtements étaient déchirés ; Baldy aurait posé des questions et traité Evans de lâche.

. . . . . .

Il était tard lorsque Evans rentra au manoir, le chien dans ses bras. *Rusty* était soulagé et remuait la queue. Le vétérinaire avait promis que la blessure serait cicatrisée dans quelques jours.

Mme Follette n'était pas rentrée, et la vieille Mary chantait dans la cuisine.

Il monta le chien, s'agenouilla près de lui et, lorsque *Rusty* lui lécha la main, poussa un profond soupir.

— Quel homme suis-je devenu ? dit-il brusquement dans le silence. Mon Dieu, quel homme suis-je devenu ?

Dans la vieille maison monta la voix cassée de Mary :

N'abandonne pas la bataille,
O guerrier!
Tant que les ennemis sont debout!

Evans se leva et ferma la porte.

VII

UN DINER CHEZ Mme FOLLETTE

Jane était éveillée habituellement par le chant d'un coq qui lançait son défi au soleil levant.

Mais, le lendemain de ce jour, elle se trouva assise sur son lit dans les ténèbres, mince, blanche et frissonnante, comme si la nuit envoyait un de ses fantômes pour l'épouvanter. Le souvenir lui revint lentement. Les étranges événements de la veille : Evans ; le rôle qu'elle jouerait dans sa vie.

Avait-elle vraiment lié sa vie à la sienne? Elle avait promis de prier pour qu'il redevînt comme jadis..., elle avait engagé sa jeunesse, son espoir et sa fidélité. Et elle avait promis avant de voir Evans, livide, chanceler dans la neige.

Jane avait toujours eu sur l'amour des idées romanesques. Elle rêvait d'un amoureux vaillant, héroïque, qui unirait à la témérité d'un Robin Hood l'idéal sublime d'un Galahad.

Et voilà qu'Evans, grisonnant et décharné, frissonnant de crainte, se dressait au seuil de son avenir. Non, ce n'était point là sa place.

Cependant elle éprouvait pour lui une pitié qui déchirait son cœur. Elle se refusait à lui faire mal. Comment sortir de cette impasse? Elle cacha son visage dans ses mains. Sa foi était simple et enfantine.

— O mon Dieu! pria-t-elle, rendez-nous tous heureux.

Lorsque le coq chanta, Jane courut tirer les rideaux. L'aube paraissait. Chaque jour ne renouvelle-t-il pas le monde? N'a-t-on pas toujours mille raisons de remercier Dieu? C'est ce qu'elle dit à son frère en déjeunant. Baldy se mit à rire :

— Cette année a été diablement mauvaise, remarqua-t-il.

— L'argent ne fait pas le bonheur; ne sommes-nous pas heureux tous les deux?

— L'argent contribue beaucoup au bonheur. Et nous n'avons pas de raisons spéciales pour remercier le Seigneur.

— Tu ne penses pas ce que tu dis. Et, d'ailleurs, tout ton esprit est absorbé par Edith Towne.

Il rougit :

— C'est tout naturel. Il me tarde d'avoir de ses nouvelles.

Il était si anxieux qu'il ne voulut pas aller à l'église de peur de manquer l'appel de la jeune fille. Mais Jane assista à l'office et remercia Dieu de tout ce qu'Il lui avait donné.

Evans, assis à côté de sa mère, fixait ses yeux dans le vide. Il paraissait las et triste.

Après l'office, il attendit Jane.

— Je vais vous accompagner, dit-il. Le Dr Hallam a offert une place à ma mère dans sa voiture.

Ils marchèrent un moment en silence, puis le jeune homme remarqua :

— Jane, je n'ai pas dormi la nuit dernière. C'est une chose que je ne peux comprendre. Une chose terrible.

— Moi, je comprends : vous aimez beaucoup *Rusty* ; c'est parce que vous l'aimez tant...

— Mais laisser une femme agir à ma place! Jane, vous rappelez-vous..., il y a des années, ce chien enragé?

Elle n'avait pas oublié. Evans avait tué la bête horrible sur la route pour sauver un enfant.

— Je n'avais pas eu peur alors, Janette.

— Ce n'était pas la même chose. Vous n'avez pu supporter de voir souffrir *Rusty*.

— Ne dorez pas la pilule. Vos vrais sentiments, je les ai vus dans vos yeux.

— Qu'était-ce donc?

— Du mépris.

Elle refoula ses larmes :

— Ce n'était pas du mépris, Evans.

— C'était le seul sentiment que je méritais. Aucun homme, digne de ce nom, ne vous aurait laissée accomplir seule une pareille besogne.

Ils suivaient le chemin sous les pins. Jane saisit le bras d'Evans :

— Promettez-moi que vous essayerez d'oublier.

Vous savez, Evans, que vous ne combattez pas seul.

— Je ne vous laisserai pas vous sacrifier, Jane. Je n'en suis pas digne.

— Evans, dit-elle en posant sa joue sur l'étoffe rude du veston, ne me faites pas de peine. Laissez-moi vous aider.

Ils étaient arrivés à la porte de la petite maison.

— Je ne puis pas entrer, dit Evans. Nous vous attendrons à sept heures.

Elle le suivit des yeux. Il se retourna pour lui faire un signe. Elle agita la main, les yeux noyés de larmes.

Le lendemain, Jane écrivit à Judy pour lui raconter le dîner.

Baldy a voulu que je mette ma vieille robe blanche. Il est très 1830 en ce moment et il voudrait me voir toujours habillée d'organdi. Comme je n'étais pas assez riche pour acheter des souliers, Baldy a passé une couche de peinture argent sur des escarpins de suède gris et j'ai mis dans mes cheveux un diadème de feuilles d'argent que j'ai fait moi-même.

Cela faisait assez d'effet; Baldy l'a reconnu et Evans a cité Shelley.

Le dîner était délicieux.

Mme Follette évite les mets compliqués et tout était simple et parfait. La table était ornée de quatre flambeaux à bougies blanches et d'une coupe d'argent remplie des fruits de M. Towne.

Les cousins sont des gens du monde. Muriel Follette connaît intimement Edith Towne. Elle nous a raconté le mariage manqué ; tout le monde blâme la fuite d'Edith et plaint M. Towne. Bien entendu, elle ignorait le rôle de Baldy dans cette histoire. Mais j'aurais voulu que tu voies les yeux de Baldy pendant que Muriel disait du mal d'Edith. J'étais dans mes petits souliers. Tu sais comme il s'emporte facilement.

Judy, il vit dans un rêve. Je me demande comment cela finira. Il adorera de loin comme Dante ou Abélard, je m'embrouille dans ces grandes passions.

Après le dîner, on a fait marcher le phono et Baldy a été obligé de danser avec Muriel. Elle danse extrêmement bien et je suis sûre qu'il y a pris plaisir, bien qu'il n'ait pas voulu l'avouer. Muriel était enchantée. Baldy est si séduisant!

Puis tout le monde a joué au bridge, sauf Evans et moi. Nous détestons tous les deux les cartes. Nous avons causé dans la bibliothèque. Evans est terriblement découragé. Il faudra l'aider. Quand je pense à

ce qu'il était autrefois, je ne puis pas me résigner à le voir ainsi.

Evans avait entraîné Jane dans la bibliothèque. Un portrait imposant surmontait la cheminée : c'était le portrait du grand-père d'Evans ; au-dessous se trouvait une photographie du jeune homme. La ressemblance entre les deux hommes était frappante. Le grand-père portait un uniforme bleu, le petit-fils était vêtu de kaki.

— Jane, cette après-midi j'ai annoncé à ma mère que je n'irais pas à New-York. La question est réglée. Il est donc inutile que vous en parliez.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle pense que j'ai tort. Mais je resterai ici. Je ne veux pas vous quitter, Jane. Et maintenant causons. Hier vous m'avez fait une espèce de... promesse. Vous prieriez pour que je redevienne comme autrefois..., et, si votre prière était exaucée..., eh bien ! vous me donneriez votre affection. Jane, j'ai besoin de vos prières, mais je refuse votre promesse.

— Pourquoi ?

— Je ne suis pas digne d'être aimé.

Silencieuse, elle regardait les flammes.

— Vous savez que j'ai raison, n'est-ce pas, ma petite fille ?

— Oui, Evans. J'ai réfléchi aussi la nuit dernière, et je suis de votre avis. Soyons simplement amis ; vous vous tourmenterez moins.

Ils contemplèrent un moment le feu, puis il dit doucement :

— Cela me suffit, chérie ; vous êtes le sanctuaire où je me repose..., la nourriture de mon cœur. Oui, petite fille. Si je vous avais toujours au coin de mon feu, je pourrais lutter contre le monde entier.

Quand Jane et Baldy furent de retour chez eux, Baldy se mit à critiquer Muriel Follette.

— Pourquoi a-t-elle dit du mal d'Edith ?

— C'est ce qu'elle a entendu dire. Baldy chéri, elle ne savait pas tes sentiments pour Edith.

— Et toi, comment les connais-tu ? Je m'intéresse à elle comme à toute autre créature humaine.

— Comme à moi, par exemple ?

— N'es-tu jamais sérieuse, Janette?
— Mieux vaut rire que pleurer.
Jane bâilla.
— Je vais me coucher, dit-elle.
La sonnerie du téléphone retentit, et Baldy s'élança avec la rapidité d'une flèche.
Il revint triomphant, d'un pas dansant :
— Jane, c'était Edith Towne.
— Où est-elle?
— Aux environs d'Alexandrie. Mais nous ne devons le dire à personne.
— Pas même à M. Towne?
— Non. Elle m'a demandé de lui apporter son sac et quelques petites choses.
Il se jeta sur un fauteuil. Edith, semblait-il, voulait que Towne renvoyât la bague à Delafield ; elle avait besoin de quelques objets de toilette et de vêtements.
— Et tu ne la connais ni d'Eve ni d'Adam. C'est fou, Baldy!
— Pourquoi? Je ne suis plus un étranger pour elle. Elle sent que je suis absolument désintéressé.
— Ce n'est pas vrai, Baldy, tu es amoureux fou.
Les yeux du jeune homme lancèrent des éclairs :
— Et puis? Si j'aime mieux adorer une femme comme elle, toute ma vie, que d'épouser n'importe qui...
— Tu ne sais rien d'elle, si ce n'est qu'elle a de beaux yeux.
Elle s'était levée, et ils se tenaient l'un en face de l'autre, comme deux jeunes coqs prêts à combattre. Le ridicule de cette situation les fit rire.
— Va vite te coucher, dit Baldy, tu es jalouse, Janette.
Elle se dirigea vers l'escalier, mais il l'arrêta :
— Jane, que fais-tu demain?
Penchée sur la rampe, elle récita :
— Vendredi : Donner à manger aux poulets et aux chats ; aider Sophie à nettoyer l'argenterie ; thé à quatre heures avec Mme Allison et trois autres petites jeunesses de quatre-vingts ans.
— Eh bien! écoute. Je ne veux pas voir Towne. Il dira du mal d'Edith et il exigera qu'elle revienne : c'est pour cela qu'elle ne veut pas lui téléphoner, à lui. Tu as plus de diplomatie que moi. Veux-tu y aller, Jane?

— Baldy, tu te dérobes, ou crois-tu vraiment que je suis plus habile que toi? Mais si M. Towne ne veut rien entendre?

— Alors c'est moi qui donnerai! s'écria Baldy avec véhémence. Je suis pauvre, mais j'aimerais mieux mendier ou emprunter que d'obliger Edith à revenir avant qu'elle le veuille!

VIII

L'AMBASSADE DE JANE

Frédéric Towne n'arrivait jamais à son bureau avant dix heures. Jane dut donc l'attendre dans une luxueuse antichambre.

A droite se trouvait une rangée de bureaux séparés par des cloisons de verre. La tapisserie était verte, et les employés, assis devant les bureaux, ressemblaient aux poissons d'un aquarium.

La plupart des dactylographes étaient élégantes. Plus élégantes que Jane qui portait un costume gris de confection et un petit chapeau de feutre de la même couleur. L'une d'elles était blonde et élancée. Elle avait une robe de serge noire et un collier d'ivoire. Jane la trouva plus distinguée que les autres.

Quand Frédéric entra, il vit Jane aussitôt et tendit la main en souriant :

— Vous avez des nouvelles d'Edith?

— Oui. Nous en avons reçu hier soir. C'était trop tard pour vous avertir.

— Bon. Venez dans mon bureau.

Il la précéda pour lui montrer le chemin.

Le cœur de Jane palpitait. Mais rien ne trahit son émoi.

Elle s'assit dans un grand fauteuil de cuir où elle disparaissait presque et exposa l'objet de sa mission :

— Baldy a voulu que je vienne; il est si occupé! Et d'ailleurs il trouve que j'ai plus de tact que lui.

— Le tact était donc nécessaire?

— Oh! oui. Nous nous mêlons de ce qui ne nous regarde pas. Ce n'est pas notre faute : le hasard l'a voulu ainsi.

— Je comprends. Mais pourquoi ne s'est-elle pas adressée directement à moi ?

— Elle ne veut pas encore revenir, et elle craint que vous n'exigiez son retour.

— Que faut-il que je fasse ?

— Envoyez-lui son sac, un chèque et une valise avec quelques objets de toilette; elle a donné une liste à Baldy; elle n'a même pas emporté de poudre de riz !

— Et si je refuse ?

— C'est votre droit. Mais je suis sûre que vous ne le ferez pas.

Il se renversa dans son fauteuil et la regarda. Son cœur battait plus fort. Cette petite fille lui rendait sa jeunesse. Aucun artifice en elle : c'était une enfant intrépide, vivante et délicieuse, malgré le costume bon marché.

Ce fut presque d'un ton de défi romanesque qu'il dit :

— Que me conseillez-vous ?

— Laissez-la tranquille. Elle reviendra plus tôt que vous ne le pensez.

— Je le voudrais bien... C'est toujours une consolation de savoir où elle est. Je dirai qu'elle est allée passer quelques jours chez des amis et qu'elle m'a écrit. Et, maintenant, quels sont les objets de toilette qu'elle demande ? C'est absurde.

— Pas du tout. C'est si important pour une femme ! On peut changer de sentiments en changeant de robe.

— Quels sont vos sentiments quand vous êtes habillée de gris ?

— Délicieux. Il y a tant de choses charmantes qui sont grises : les petits chats, les mouettes, les jours de pluie, que sais-je encore...

Elle se leva.

— Ne partez pas. J'ai encore à vous parler.

— Mais vous êtes occupé, et je le suis aussi. Il faut que j'aille au marché.

— Briggs vous accompagnera. Je vais téléphoner au garage.

— Briggs ! Le voyez-vous me promenant dans les rues de Washington avec une livre de saucisse et trois côtelettes ?

— Vous n'allez pas emporter vous-même vos paquets ?

— Si. On ne livre pas à Sherwood.

Il hésita un moment, puis toucha légèrement l'épaule de Jane.

— Ecoutez, dit-il, Briggs vous conduira au marché, puis vous ramènera ici; nous irons déjeuner au restaurant, et ensuite nous vous accompagnerons, vous, votre saucisse et vos paquets, à Sherwood, devant votre porte.

— Vrai? demanda Jane rayonnante.

— Vrai. Ça va? Asseyez-vous pendant que je téléphone à Briggs.

Il demanda le garage et se tourna vers la jeune fille :

— J'ai quelques lettres importantes à dicter; je serai prêt quand vous reviendrez.

Lorsque l'élégant Frédéric la reconduisit, Jane vit que la jeune fille au collier d'ivoire s'était levée ; Towne lui dit :

— Je vais revenir vous dicter quelques lettres, mademoiselle Logan.

Il l'accompagna jusqu'à la porte. Jane s'éloigna en grande pompe. Elle se demandait si elle était bien Jane Barnes. Les événements rappelaient plutôt l'histoire de Cendrillon : la limousine était tout à l'heure une citrouille et Briggs un rat métamorphosé. Elle s'appuya aux coussins moelleux et se laissa emporter par ses rêves. Au marché, l'enchantement persista ; Briggs se révéla un homme serviable et non un simple automate.

— Si Mademoiselle le permet, j'irai avec elle, dit-il, cela me fera plaisir.

Jane fit ses modestes achats, et Briggs lui porta ses paquets. Il donna même un conseil sur le choix du rôti : son père était boucher.

Ils retournèrent au bureau. On annonça que M. Towne descendrait dans quelques minutes.

Frédéric terminait une lettre adressée à Delafield Simms :

Edith me demande de vous rendre votre bague. Je la garde jusqu'à ce que je puisse vous la faire parvenir en mains propres.

Pour moi, je n'ai qu'une chose à vous dire : mon premier mouvement a été de vous tuer. Mais je suis trop civilisé pour croire que votre mort arrangerait la situation. Vous comprendrez, bien entendu, que vous vous êtes mis au ban de la société.

Le crayon trembla dans les doigts de Lucie ; mais elle continua d'écrire :

Vous serez banni de vos clubs. Quels que soient vos motifs, le monde ne pourra excuser votre conduite.

Il s'arrêta :

— Voulez-vous relire, je vous prie, mademoiselle Logan.

Lucie obéit, et, quand elle eut fini, Frédéric ordonna :

— Enfermez la bague dans le coffre-fort en attendant que je vous donne d'autres instructions.

Un chasseur vint annoncer que l'auto attendait, et Frédéric partit. Lucie resta seule dans la grande pièce.

Elle enferma le bijou dans le coffre-fort et relut la lettre que M. Towne avait signée. Elle timbra et colla l'enveloppe. Puis elle aussi écrivit une lettre. Elle coupa une boucle de ses cheveux, les épingla sur une feuille de papier et écrivit au-dessous :

Lucie à Del..., à jamais.

Elle baisa ces mots et serra le papier contre son cœur.

IX

L'ÉPOUVANTAIL

Mme Allison et les trois vieilles dames avec qui Jane devait goûter étaient voisines. Elles jouaient aux cartes le vendredi après midi, et Jane allait servir le thé.

Mais ce jour-là Jane était en retard. Le thé était toujours servi à quatre heures juste. Et les pâtisseries chaudes ne pouvaient attendre.

— J'ai téléphoné à Sophie, dit Mme Allison. Jane n'est pas rentrée; elle a dû être retenue en ville. Nous allons donc goûter.

Les vieilles dames mangèrent les gâteaux et burent le chocolat, mais l'absence de Jane enlevait toute saveur à ces friandises.

La réunion manquait d'entrain. Elles blâmèrent

Mme Follette dont les prétentions mondaines formaient un sujet inépuisable à leurs conversations.

Les vieilles dames n'ignoraient pas qu'Evans était amoureux de Jane ; on ne pouvait s'y méprendre. Mais elles espéraient que Jane ne se laisserait pas attendrir. Il était bien gentil, mais il avait terriblement changé depuis la guerre, et Mme Follette n'était pas la belle-mère qui convenait à Jane.

— Il est assis sur la terrasse, dit Mme Allison un peu plus tard. Je pourrais peut-être lui dire de venir ; qu'en pensez-vous ?

Elles furent de son avis, mais cette offre ne fut jamais faite, car, au moment où la vieille dame se dirigeait vers la porte, une limousine s'arrêta devant la maison. Jane en descendit, un magnifique bouquet d'orchidées à la main; elle fut suivie d'un homme dont l'élégance était en harmonie avec le luxe de l'auto et des fleurs.

— Madame Allison, dit Jane, permettez-moi de vous présenter M. Towne. Voulez-vous lui donner une tasse de thé ?

— Avec grand plaisir, répondit Mme Allison au comble du bonheur. Mais c'est du chocolat et non du thé.

Frédéric assura qu'il adorait le chocolat, et bientôt une agitation délicieuse régnait dans le petit salon de Mme Allison. Sur la terrasse des Barnes, Evans Follette se livrait à mille conjectures sur l'auto et sur l'élégant cavalier de Jane.

— Vous attraperez le mal de la mort, lui cria la vieille Sophie.

Il secoua la tête en souriant. N'avait-il pas passé un hiver dans les tranchées ? Le froid physique était facile à supporter. Ce qui l'effrayait, c'était le froid qui glaçait son cœur.

Lorsque Frédéric et Jane traversèrent la rue et se dirigèrent vers la petite maison, une silhouette efflanquée vint à leur rencontre.

— Evans, gronda Jane, vous auriez besoin d'une gouvernante. Quelle idée de s'asseoir dehors par un temps pareil !

— Je n'ai pas froid.

Elle le présenta à Frédéric.

— Voulez-vous entrer, monsieur Towne ?

Il n'avait pas le temps. Il téléphonerait plus

tard. Jane, debout sur le perron, le suivit des yeux. Avant de monter en voiture, il lui fit un signe amical.

— Oh! Evans, dit-elle, quelle délicieuse journée!

Il la suivit dans la maison. Jane alluma la lampe.

— Vous dînez avec nous? demanda-t-elle.

— J'attendais votre invitation. Mère est auprès d'une amie malade. Si je rentre, je dînerai de pain et de lait.

— Les côtelettes de Sophie vaudront mieux.

Elle lui tendit ses fleurs :

— N'est-ce pas qu'elles sentent bon?

— C'est Towne qui vous les a données?

Elle fit un signe affirmatif :

— Oh! j'ai passé une journée de millionnaire! Déjeuner au *Chevy Chase Club*, une longue promenade après...

Elle s'interrompit :

— Evans, vous avez l'air mort de froid. Asseyez-vous près du feu pour vous réchauffer.

— Je vous ai attendue toute l'après-midi.

— Evans! Pourquoi donc?

— Je voulais vous voir.

— Mais vous me voyez tout le temps.

— Pas quand vous déjeunez avec des messieurs du grand monde aux poches pleines d'or.

Il tendit ses mains à la flamme :

— Il vous plaît?

— M. Towne? Oui, et il est si gentil pour moi! Je me suis pincée pour être bien sûre que je ne rêvais pas.

— On dirait à vous entendre que Frédéric Towne vous fait une faveur.

Elle avait enlevé son manteau et son chapeau et revenait s'asseoir de l'autre côté de la cheminée.

— Evans, dit-elle, vous êtes jaloux.

— C'est vrai, je suis jaloux, avoua-t-il en essayant de sourire.

Puis il continua avec amertume :

— Savez-vous ce que je pensais en contemplant les fenêtres brillamment éclairées de M^me^ Allison? Eh bien! en venant aujourd'hui, j'ai traversé un champ de neige ; un épouvantail se dressait au milieu, fait de loques, seul et laid. Jane, cet épouvantail et moi, nous sommes pareils.

Le regard de Jane l'arrêta :

— Evans, vous ne savez pas ce que vous dites.

— C'est exact, Jane, reprit-il. C'est le physique et l'argent qui comptent chez un homme. Mon cœur n'a pas changé. Je suis le même.

— Non, dit-elle sans détourner les yeux, vous n'êtes plus le même.

— Pourquoi ?

— L'homme d'autrefois n'avait jamais de sombres pensées.

Toute la lumière qui brillait en elle avait disparu, comme s'il l'avait éteinte.

— Jane, pardonnez-moi, balbutia-t-il.

Le pas de Baldy résonna dans le vestibule. Jane se leva et donna une petite tape à Evans en passant :

— Vous pensez trop à vous, mon vieux, il ne faut pas.

Baldy demanda le récit des aventures de Jane :

— Briggs m'a accompagnée au marché ; il portait mes paquets et me donnait des conseils.

Mais l'amabilité de Briggs n'intéressait pas Baldy :

— Tu as les choses que Mlle Towne désire ?

— Oui. M. Towne a fait faire une valise pendant que j'attendais dans l'auto. Nous l'avons apportée ici.

— Qui, nous ?

— M. Towne et moi.

Et elle acheva son récit.

— Cela ne me plaît pas beaucoup.

— Pourquoi ?

— Un homme pareil ! Il peut te donner des idées fausses.

— Tu crois que je peux imaginer qu'il est amoureux de moi ? Toi et Evans, vous m'enlevez tout mon plaisir.

Ils protestèrent. Mais elle n'accepta pas leurs excuses :

— Dînons. A vous deux, vous avez gâché ma journée.

Mais elle ne savait pas garder rancune, et, quand elle servit le café, elle avait retrouvé son entrain.

. . . . . .

Une heure plus tard, Evans prit congé et des-

cendit le chemin sous les pins. Plus loin s'étendait le champ, domaine de l'épouvantail. Evans aurait pu l'éviter en suivant la route, mais une sorte d'attrait sinistre le poussait vers lui.

Sous la lune, l'épouvantail ressemblait plus que jamais à un homme.

Evans s'accouda à la barrière et contempla ce fantôme de lui-même. La nuit était silencieuse...

Dans ce silence s'éleva la voix de Jane, claire comme une cloche :

« L'homme d'autrefois n'avait jamais de sombres pensées. »

Evans y répondit dans son cœur :

« Comment en aurais-je d'autres ? Mes rêves sont morts. »

Il croyait que la présence de Jane suffirait à le rendre heureux. Mais elle ne suffisait pas. Il l'avait compris en voyant la jeune fille avec Towne. Frédéric Towne pouvait la lui enlever. Il avait tout à offrir. Quelle jeune fille ne serait pas tentée ?

Evans était glacé jusqu'aux os quand il prit enfin congé du fantôme au chapeau de paille.

Quand il fut chez lui, il monta tout droit à la bibliothèque. Puis il prit un livre et s'assit. Sa mère n'était pas de retour.

Mais le livre ne put fixer sa pensée. Il le laissa tomber sur ses genoux et regarda le portrait de son grand-père et sa propre photographie. Au bout d'un moment, il se leva et prit la photographie pour l'examiner de plus près.

Quel vaillant jeune homme il était alors !

D'un geste brusque, Evans jeta le portrait loin de lui ; le verre alla se briser contre le mur.

A son retour, Mme Follette fut accueillie par son fils. Elle remarqua peut-être sa pâleur, mais n'en parla pas.

— Je meurs de froid, Evans, dit-elle, nous sommes venus dans une auto découverte.

— Assieds-toi près du feu. Je vais te chercher du lait chaud.

— Je veux bien. Je ne puis me payer le luxe d'un rhume.

C'était vrai. Debout à l'aube, elle dirigeait les hommes qui travaillaient pour elle. Evans lui offrait souvent de la remplacer, mais ce rôle lui

plaisait. Elle était capable et avait organisé ce petit commerce pendant que son fils était en France. Elle préférait le continuer seule. Evans n'était pas né pour être fermier. Les femmes savent garder leur rang. Il s'agit d'avoir l'allure grande dame. Pour distinguer son lait, elle l'appelait le « lait du cachet d'or », et chaque bouteille était fermée par un cachet doré portant l'écusson familial. Evans s'était moqué, mais la perspicacité de sa mère s'était trouvée justifiée. Ses vaches étaient bien soignées, et elle s'était assuré l'appui de plusieurs docteurs. Bientôt sa réputation fut établie. Des autos s'arrêtaient devant sa porte, et les visiteurs, qui s'attendaient à trouver une fermière ordinaire, étaient introduits dans la vieille bibliothèque tapissée de livres et de portraits. Là, Mme Follette, vêtue d'une robe de soie noire avec un col et des parements de dentelle, les recevait. Ses clients, stupéfaits, parlaient d'elle à leurs amis.

Elle avait très grand air assise près du feu. Elle se mettait toujours en toilette pour le dîner. Sa robe noire, un peu lustrée, montrait son cou blanc. Elle portait un collier de jais, et ses souliers de satin étaient ornés de boucles de jais. Ses pieds étaient jolis, et elle ne l'ignorait pas. Elle les contempla avec satisfaction, puis ses yeux errèrent dans la pièce.

Quelque chose dans un angle attira son attention. Elle se leva : c'était la photographie d'Evans, habituellement posée sur la cheminée. Le verre était cassé. A ce moment, Evans entra.

— Comment est-ce arrivé ?

Il posa soigneusement le plateau sur la table :

— C'est moi qui l'ai lancée là-bas.

— Mais... pourquoi, mon petit ?

— Eh bien ! j'ai eu un accès de folie.

Mme Follette manquait d'imagination. Cependant elle comprit. Ses lèvres tremblèrent. Elle perdit ses grands airs. Ce ne fut plus que la mère d'un enfant malheureux.

— J'espérais tant que les choses s'arrangeraient...

— Elles deviennent de plus en plus difficiles.

Il s'assit sur le tapis, à ses pieds, comme lorsqu'il était enfant. Il prit la main ornée de bagues anciennes.

— Ne te tourmente pas, maman, dit-il, j'ai eu une minute de folie. C'est passé.

Elle savait que non, mais elle feignit de le croire.

X

LA MISSION DE BALDY

Le dimanche matin, Baldy Barnes s'élança à la recherche d'Edith Towne, pareil à un chevalier en quête d'aventures.

Il pénétra dans Alexandrie et suivit des rues étroites qui évoquaient maints souvenirs historiques. Puis il sortit de la ville. Une route côtoyait la rivière, et le jeune homme aperçut enfin une vieille auberge de briques rouges.

Les automobilistes avaient fait revivre sa vieille renommée. Les portes étaient ouvertes à deux battants.

Baldy se demanda comment la présence d'Edith était passée inaperçue et comment nul journaliste n'avait encore découvert le secret de sa retraite.

Il la trouva dans une petite salle, au premier étage.

— Vous êtes vraiment trop aimable de vous donner toute cette peine pour moi, lui dit-elle.

— Cela ne m'a donné aucune peine, répondit-il. C'est pour moi que je l'ai fait et non pour vous.

La jeune fille se mit à rire :

— Vous dites toujours des choses aussi gentilles?

— J'en trouverai toujours pour vous. Mais n'y attachez aucune importance. Je ne suis qu'un page qui pince les cordes de sa lyre!

Ils se mirent à rire. Edith s'amusait beaucoup. Elle n'avait jamais connu personne qui ressemblât à Baldy.

— Vous vous demandez pourquoi je suis venue ici, dit-elle en appuyant sa tête blonde sur les coussins fanés du fauteuil. La femme de l'aubergiste, Martha Burns, a été longtemps cuisinière chez nous. Elle m'est très dévouée. Elle m'a servie dans ma chambre. Personne ne peut se douter que je suis ici.

— Je mourais d'inquiétude en pensant que vous étiez dehors dans la neige.

— Et pendant ce temps j'étais assise au coin du feu, et je lisais tout ce que les journaux racontent de moi. Et ce n'est rien à côté de ce que disent mes amies. Toutes les jeunes filles qui convoitaient les millions de Del triomphent et se réjouissent de mes malheurs. Nous sommes toutes si intéressées et si avides!

— Pas vous. Ce n'était pas son argent qui vous avait séduite.

— Et quoi? Pourriez-vous me le dire? Je l'ignore complètement.

— Je crois que vous imitiez les autres. Les jeunes filles se marient. Naturellement, vous ne saviez pas ce que c'est que l'amour.

— Comment le savez-vous?

— N'est-ce pas vrai?

— Peut-être. Je l'ignore moi-même.

Il lui tendit un paquet de lettres :

— Votre oncle vous envoie cela. La lettre du dessus est de Simms.

— Je ne la lirai pas. Je n'en lirai aucune. C'était si délicieux d'être loin de tout!

— Il faut tout de même lire la lettre de Simms, insista Baldy. Je devine que vous en mourez d'envie, mais je ne le dirai à personne.

Ils rirent. Puis elle déchira l'enveloppe. Elle parcourut la lettre, puis la relut tout haut :

Maintenant que tout est fini, Edith, je veux vous expliquer ce qui s'est passé. Vous jugez que ma conduite a été odieuse. Je vous aurais fait plus de tort encore en vous épousant. J'aime une autre femme et je ne l'ai découvert que le jour du mariage.

Ce n'est pas la faute de celle que j'aime. Elle n'a pas voulu partir avec moi malgré mes supplications. Et, bien entendu, elle a eu raison.

Elle est pauvre, mais elle ne m'épouse pas pour mon argent. Le monde ne le croira pas, mais, dans le monde, on ignore le véritable amour. Mes yeux se sont ouverts, et, si les vôtres s'ouvrent un jour, vous me remercierez. Vous me détestez maintenant et je vous demande pardon. Vous êtes belle et charmante, et je n'ai qu'une excuse : vous épouser dans ces circonstances aurait été un crime.

Croyez, malgré tout, à mon dévouement.

DEL.

Il y eut un moment de silence. Puis Edith déchira la lettre en mille morceaux. Ses yeux bleus avaient un reflet d'acier.

— Il a raison, dit Baldy.

Elle haussa les épaules :

— Vous pouvez pardonner...

— Je ne pardonne pas. Mais quand vous aimerez vous-même vous comprendrez et vous lui pardonnerez.

— Je n'aimerai jamais, protesta Edith, je suis trop sensée.

— Oh! non, s'écria Baldy. Vous avez eu des tas d'amoureux, mais aucun n'a su se faire aimer. Ils étaient trop faibles et trop craintifs.

— Je déteste la brutalité.

— Moi aussi. Un jour, je ferai un tableau qui représentera un enlèvement. Mais l'homme sera mince et beau comme un jeune dieu, et c'est par son esprit qu'il fera la conquête de la femme.

Elle le regarda, surprise :

— Vous faites de la peinture?

— Oui. Des choses terribles pour les magazines. Mais je rêve à des chefs-d'œuvre.

— Comme je voudrais voir ce que vous faites!

— Vous le verrez. Mon atelier est dans le garage... Mais je suis aussi bavard que Jane. Parlons de vous.

— Jane est votre sœur?

— Oui. Mais revenons aux choses sérieuses. Votre oncle désire que vous rentriez chez vous.

— Je ne veux pas. Je connais oncle Fred. Il me considérera comme l'enfant prodigue et tuera le veau gras. Mais nous ne nous entendons pas. Il est autoritaire et je refuse d'obéir. Alors, il va trouver ses âmes sœurs et leur raconte que je suis une mégère...

— Ses âmes sœurs?

— C'est le nom que je donne à ses conquêtes. Mais ses passions ne durent pas.

— Ecoutez, dit brusquement Baldy, à votre place je rentrerais.

— Non.

— Cela vaudrait mieux. Vous ne pouvez rester ici éternellement.

— Vous êtes l'ambassadeur d'oncle Fred? demanda froidement Edith.

— Non. En arrivant, j'aurais fait tout ce que j'aurais pu pour vous aider à rester dans votre cachette. Mais j'ai changé d'avis. Vous vous rongerez ici,... alors que vous devriez remercier Dieu à genoux.

Il y eut un moment de silence.

— J'espère que vous ne me trouvez pas indiscret, reprit Baldy.

— Non. Oh! non! s'écria la jeune fille.

Et elle cacha dans ses mains sa belle tête blonde : elle pleurait.

— Pardonnez-moi, dit Baldy, je regrette...

De nouveau, le silence régna. Puis Edith chercha son mouchoir, et Baldy lui tendit le sien.

— Ne regrettez rien, dit-elle, c'est si bon d'entendre parler ainsi. Si vous saviez comme les gens sont durs et cyniques dans mon milieu!

Elle s'essuya les yeux et lui rendit son mouchoir. Elle ne sut que bien des années plus tard — en le trouvant dans un coffret avec un rameau d'héliotrope — que ce carré de toile devait devenir pour Baldy un trésor sacré.

— Vous n'avez pas besoin de rentrer tout de suite, dit le jeune homme, mais permettez à votre oncle de dire où vous êtes. Les journaux cesseront de parler de vous.

— C'est vrai. J'ai été stupide, mais j'ai tant souffert!

Elle n'aurait fait cet aveu à nul autre. Mais la franchise de Baldy était contagieuse.

— J'avais commandé qu'on nous serve notre déjeuner ici, dit-elle. Mais la salle à manger en bas est charmante, et peu m'importe maintenant qu'on me voie, puisque je vais rentrer.

L'immense cheminée de la vieille salle à manger avait repris son ancienne dignité. Martha et son mari avaient compris le parti qu'ils pouvaient en tirer, et le rôti — une dinde ce jour-là — était cuit à la broche. Les tables étaient éclairées par de hautes bougies blanches ; de vieilles gravures de chasse ornaient les murs.

Le repas était délicieux, et, toutes ses difficultés étant résolues, Edith se montra joyeuse comme une enfant. Un vase de vieille faïence sur la table contenait un bouquet d'héliotropes.

— Martha cultive des fleurs dans une petite

serre, dit la jeune fille en tendant un rameau fleuri à son compagnon. J'adore les héliotropes.

Et elle lui parla des orchidées de Delafield.

D'autres personnes déjeunaient dans la salle, mais ce ne fut qu'à la fin du repas qu'une des connaissances d'Edith entra dans l'auberge.

— Eloïse Harper..., elle m'a vue, dit la jeune fille. Regardez-moi bien.

Elle se leva et fit un signe aux nouveaux arrivants : deux hommes et deux femmes debout sur le seuil de la porte. Ils la virent aussitôt et se hâtèrent d'accourir.

— Ma chère enfant, dit une jeune fille arrivée la première, est-ce un enlèvement? Voilà donc votre séducteur?

— Je vous présente M. Barnes, répondit Edith. Il vient de la part de mon oncle. Je vais rentrer. Mais je me suis amusée comme une folle.

Seul Baldy connaissait les sentiments qu'elle éprouvait et combien cette rencontre était pénible.

— Je verrai de nouveau mon nom dans les journaux demain matin. Je sais que vous ne pourrez pas vous taire, Eloïse.

Eloïse, une rousse éclatante vêtue de brun, paraissait au comble de la surexcitation :

— Rien au monde ne me ferait renoncer à la conversation que j'aurai ce soir avec les reporters.

Un des cavaliers servants protesta :

— Ne faites pas de bêtises, Eloïse.

— Oh! j'ai un vieux compte à régler avec Edith. N'est-ce pas, chérie?

— C'est vrai. Elle avait jeté son dévolu sur Delafield.

— Chipie! s'écria Eloïse. Son yacht me plaisait, mais celui de Benny est plus grand; n'est-ce pas, Benny?

Elle se tourna vers un jeune homme qui n'avait pas encore prononcé un mot.

— Beaucoup plus grand, approuva gaiement Benny. Mais ce n'est pas seulement mon yacht qu'elle convoite : je lui plais aussi.

La seconde femme était plus âgée qu'Eloïse : grande et blonde, elle portait un costume gris fumée, et une aile bleue garnissait son chapeau. Elle dit :

— Edith, méchante enfant, votre oncle mourait d'inquiétude.

— Je sais que vous êtes parfaitement renseignée, Adélaïde. Mais cela lui fait du bien d'être inquiet : cela annule le mauvais effet de vos flatteries.

Tous se mirent à rire, sauf Baldy.

Martha préparait une table.

— Venez prendre votre café près de nous, proposa Eloïse.

Edith secoua la tête :

— Je n'appartiens pas encore à votre monde. Et je me croyais au Paradis loin de vous.

Ils s'éloignèrent en riant. Baldy et Edith gardèrent un moment le silence. Enfin la jeune fille demanda :

— Nos propos ne vous plaisaient pas?

— Ils étaient odieux.

Elle se leva :

— Montons. Si je reste, je leur lancerai la vaisselle à la tête, et je ne veux pas casser les assiettes de Martha.

Ils montèrent dans le petit salon. Quand ils furent installés près du feu, elle demanda :

— Que pensez-vous de moi? Bon petit caractère, hein?

— Je crois, se hâta-t-il de répondre, que vos amis n'ont que ce qu'ils méritent.

Une seconde, elle posa la main sur son bras.

— Que vous êtes gentil, dit-elle. J'ai honte de moi.

Quand il prit congé, elle se décida :

— Dites à oncle Fred de m'envoyer l'auto demain matin. Autant vaut que je rentre, puisque Eloïse va dire à tout le monde où je suis.

— Pourquoi ne pas venir avec moi, ce soir?

— Surprendre oncle Fred?

— Je crois qu'il vaudrait mieux lui téléphoner pour qu'il ait le temps de tuer le veau gras.

— Oui. Il n'aime pas l'imprévu. C'est un amour malgré tout, et il m'est très cher. Vous disputez-vous avec les gens que vous aimez?

— Avec Jane, oui. C'est très amusant.

— Je crois que j'aurai beaucoup de sympathie pour Jane. Vous viendrez dîner avec moi un de ces jours. Je crois que nous serons de grands amis.

Il saisit sa main :

— Mademoiselle Towne, je ne puis vous dire comme votre amitié nous serait chère.

— Oh ! je serai contente de vous voir, vous et votre petite sœur Jane. Je suis si fatiguée d'Eloïse, d'Adélaïde et de... Del !

La même après-midi, la petite Lucie Logan écrivit la lettre suivante à Delafield Simms :

Je ne puis croire, mon amour, que vous reviendrez au mois de février pour m'épouser. Il me semble que je rêve.

Del, ce n'est pas parce que vous êtes riche. Bien sûr, le luxe dont vous m'entourerez me fera plaisir. Mais si vous étiez pauvre, je travaillerais pour vous, je vivrais pour vous. Oh ! Del, j'espère que vous n'en doutez pas !

L'autre jour, dans une de ses lettres, M. Towne disait que vous étiez volage. J'avais envie de crier : « Ce n'est pas vrai ! » Mais c'était impossible. J'ai cassé la pointe de mon crayon. M. Towne n'a pas le droit de parler ainsi de vous. Je suis au courant, je copie ses lettres depuis trois ans. Il a toujours une intrigue, sa dernière passion était Mme Laramore ; maintenant, il est amoureux d'une jeune fille nommée Jane Barnes dont le frère a trouvé le sac et la bague de miss Towne. J'espère qu'elle ne prendra pas ses déclarations au sérieux.

Et maintenant, bonsoir, mon chéri, mon bien-aimé. Je me demande comment j'ose vous nommer ainsi. Mais ce sont les noms que je vous donne dans le secret de mon cœur. Que Dieu vous garde !

Cinq jours plus tard, Delafield reçut la lettre de Lucie. Il était sur la côte méditerranéenne. Quand il eut fini sa lecture, le jeune homme tomba dans une profonde rêverie. Il s'étonnait d'éprouver un pareil amour pour la petite Lucie. Et il revécut la minute sacrée où le cœur de Lucie avait battu contre le sien dans le bureau de Frédéric Towne, tandis qu'Edith, en robe de mariée, l'attendait à l'autel.

XI

LE FANAL

En l'absence de Baldy, Jane déjeuna le dimanche chez les Follette. L'après-midi, elle alla se promener avec Evans; tous deux rentrèrent à l'heure du thé.

Mme Follette envisageait sérieusement un mariage entre Jane et Evans. Elle était jolie autant que gaie. Son éducation était parfaite. Bien sûr, jadis, Evans aurait sans aucun doute visé plus haut. Les salons se le disputaient, et, de fait, les femmes se jetaient à sa tête. Florence Preston s'était couverte de ridicule, et le père de Florence possédait des millions.

Mais maintenant Mme Follette savait combien son fils avait peu à offrir.

Vers cinq heures, Baldy téléphona d'un ton triomphant :

— Jane, Edith Towne a accepté de rentrer chez elle ce soir. C'est moi qui la ramène. J'ai prévenu M. Towne, il désire que tu sois présente quand nous arriverons. Il t'enverra chercher par Briggs, et nous dînerons tous ensemble.

— Mais, Baldy, je ne connais pas Edith Towne. Pourquoi n'a-t-il pas invité ses amies?

— Elle ne désire pas les voir ; elle les déteste toutes. Qu'importe, d'ailleurs? C'est toi l'invitée.

Jane retourna dans la bibliothèque et répéta à ses hôtes la conversation qu'elle venait d'avoir avec son frère. Mme Follette fut tout ouïe :

— Les Towne sont d'importants personnages. Quelle chance inespérée pour vous, Jane!

Mais Evans ne fut pas de cet avis :

— Jane, j'aimerais que vous n'y alliez pas.

Elle le regarda, le menton en bataille :

— Ne voulez-vous pas que j'aie un peu de distraction? demanda-t-elle.

Il la regarda longuement, puis répondit d'une voix changée :

— Mais si, bien sûr. Je vous demande pardon, Janette.

Mme Follette, qui s'était tenue à l'écart de la

conversation, décida que les choses, entre son fils et la petite Jane Barnes, pouvaient, d'un moment à l'autre, atteindre un moment critique.

Frédéric Towne ne lui inspirait aucune crainte. Ce multimillionnaire avait sans doute toutes les femmes à ses pieds. Son amitié pour Mlle Barnes ne pouvait rien cacher.

Evans reconduisit Jane chez elle. Le temps s'était adouci, et un brouillard épais s'était levé. Evans avait pris le bras de sa compagne afin de ne pas la perdre.

— Jane, dit-il, j'ai été ridicule à propos de Towne. Mais, sincèrement, j'ai eu peur qu'il ne s'éprenne de vous.

— Il ne pense pas à moi, Evans. D'ailleurs, il est trop vieux.

— Est-ce là sincèrement votre pensée, Janette?

— Bien sûr, sot!

Il ne pouvait distinguer ses traits. Mais ces mots prononcés de sa jolie voix rieuse le rassurèrent.

— Janette, reprit-il, si seulement je pouvais vous avoir toujours ainsi, isolée du monde.

— Mais je ne désire nullement être isolée du monde. Je me sentirais... en cage.

— Pas si vous aimiez.

Une émotion profonde enrouait sa voix. Jane en fut touchée :

— Je comprends ce que vous voulez dire. Mais l'amour ne me tiendra pas captive de l'ombre. Je veux la liberté et la lumière. Je suis une mouette en plein vol, une frégate dans le vent, une gitane sur les grands chemins. Mais jamais on ne fera de moi un fantôme dans la brume.

Quand ils arrivèrent à la petite maison, ils trouvèrent la vieille Sophie sommeillant dans la cuisine. Quand Baldy était absent, elle habitait chez Jane. Evans prit congé et retourna chez lui.

Il prit le sentier à travers les pins. Au bout d'un instant, il trébucha. Sans désir de continuer, tant son abattement était grand, il s'assit sur la souche à laquelle il venait de se heurter.

Il avait pour Jane Barnes une adoration sans espoir. Jamais elle ne serait sienne. Comment pourrait-il la garder près de lui..., celle qui serait une mouette en plein vol..., une frégate dans

le vent..., une gitane sur les grands chemins?

Combien de temps resta-t-il prostré ainsi? il n'eût pu le dire. Soudain une lueur pâle se glissa dans l'ombre, et la voix de Jane dit :

— Evans, votre mère vient de téléphoner que vous n'étiez pas rentré. Elle s'inquiète.

Elle tenait une lanterne à bout de bras. Drapée dans sa cape orange, elle brillait, lumineuse à travers la brume.

Elle baissa les rayons de sa lanterne pour voir ses traits. Ce qu'elle y lut l'effraya.

— Suis-je la cause de ces sentiments? questionna-t-elle d'une voix tremblante.

— Tout en est la cause.

— Evans, je n'irai pas chez les Towne si vous désirez que je reste.

Il leva les yeux vers elle.

— Resteriez-vous, Jane, si je le désirais?

— Oui.

Il se leva :

— Je ne le désire pas..., vraiment. Je ne suis pas si farouchement égoïste, répliqua-t-il.

Mais son sourire était navré.

Elle garda un moment le silence, puis reprit :

— Je vais faire le chemin avec vous, Evans. Le temps de dire à Sophie d'envoyer Briggs me chercher, et je reviens.

Il essaya de protester, mais elle fut inébranlable :

— Je reviens dans une minute.

Elle fut bientôt là, la lanterne à la main. Elle avait mis de gros souliers et tenait ses escarpins légers. Ils marchèrent côte à côte à travers bois. La lueur de la lanterne dessinait sur le sol des ronds d'or qui dansaient autour d'eux ; le brouillard épais s'étendait, mais le sentier était clair.

— Evans, dit Jane, je veux que vous me promettiez quelque chose.

— Tout ce que vous voudrez, excepté de ne plus vous aimer.

— Il ne s'agit pas de cela, mais plutôt de l'amour de Dieu.

Il savait combien ces mots lui coûtaient, car elle ne parlait pas à la légère de tels sujets.

Elle poursuivit, hésitante. Sa voix, assourdie par le brouillard, semblait une musique lointaine :

— Evans, il ne faut pas que mes actes aient tant d'effet sur vous et puissent vous briser. Que je vous aime ou non, continuez votre route. Même si j'étais votre femme, vous... seriez incapable de me garder si je vous sentais sans volonté. Croyez et ayez confiance en vous-même, Evans. Mais ne m'imputez aucune responsabilité envers vous. Cette pensée m'est intolérable. Je ne peux supporter l'idée que sans cesse je vous blesse..., vous!

Elle sanglotait, et ses paroles étaient un peu incohérentes :

— Vous êtes le maître de votre âme, vous seul et personne d'autre. Toutefois, je vous aiderai autant que je le pourrai. Vous le savez bien. Seulement... je vous aime comme un frère..., pas autrement. Et je vous aime tant, Evans, que, quand votre mère a téléphoné, j'ai été affolée et je me suis élancée à votre recherche.

— Ma petite fille, dit-il, calmez-vous! Avec l'aide de Dieu, je redeviendrai moi-même. C'est un serment, Janette. »

Pour sceller ce pacte, elle lui tendit sa main qu'il baisa ; en silence, ils reprirent leur route.

L'auto des Towne les avait devancés. Mme Follette les accueillit tout émue :

— Je ne comprends pas pourquoi vous n'êtes pas revenus dans la voiture?

— Elle n'était pas arrivée, et nous avons préféré marcher.

— Qu'avais-tu, Evans?

— Rien de grave. Je regrette que tu te sois alarmée.

Ce fut la seule explication qu'il donna.

Jane mit ses escarpins et partit dans la puissante voiture. Evans reprit :

— Je vais aller voir Hallan.

Il vit le regard anxieux de sa mère.

— Ne t'inquiète pas, maman, je vais très bien, ajouta-t-il en l'embrassant.

Le vieux domaine du Dr Hallan était voisin de la ferme des Follette. Le docteur était un spécialiste des maladies nerveuses. Chaque matin, il se rendait à Washington et, le soir, retrouvait la paix de sa charmante demeure. Le cas d'Evans l'intéressait, et il était devenu son médecin traitant.

Le docteur était installé près du feu, dans sa bibliothèque, lisant un vieux livre et fumant. Il accueillit Evans avec cordialité.

— Je me demandais quand vous alliez revenir me voir.

Il indiqua le titre de l'ouvrage qu'il lisait :

— Boswell, quel homme ! Aussi grand que celui dont il écrit l'histoire, et nous ne le découvrons que maintenant.

— Edition rare ? demanda Follette en s'asseyant.

— Oui. Je l'ai dénichée hier.

— Nous avons à la maison un assortiment de vieux bouquins. Nous devrions bien les vendre, je crois.

— Je ne me séparerais d'aucun des miens ! dit Hallan avec énergie. Je ne désire rien tant que mes volumes.

— Et, moi, la vie telle que je la vivais autrefois. N'y a-t-il aucun moyen de me guérir ? Je désire que vous me le disiez.

Les yeux du praticien brillaient. La forme neurasthénique de la maladie d'Evans l'avait privé d'initiative. Ce réveil de la volonté était bon signe.

— La chose à faire, naturellement, est de vous mettre au travail. Pourquoi n'ouvririez-vous pas un cabinet d'affaires ?

— Sans la moindre chance d'avoir des clients ?

— Je crois que la clientèle viendrait.

Le docteur fuma quelque temps en silence, puis reprit :

— Attelez-vous à une rude besogne, et, même au risque d'y laisser la vie, faites la tâche que vous vous êtes assignée.

Cette idée plut à Evans. Une rude besogne ! Là était le salut. Il relata les événements de ces derniers jours :

— Mon seul désir était d'aller me jeter dans la rivière. Puis est venue la petite Jane Barnes. Vous la connaissez. Elle m'a dit de me reprendre, que j'étais le maître de mon âme.

Il se planta devant Hallan avec un sourire bizarre :

— Les humains sont-ils maîtres de leurs âmes, docteur ?

— Je veux bien être pendu si je le sais, répondit le docteur.

Puis, d'un ton grave, il reprit :

— La volonté a une énorme puissance sur une vie. Le malheur est que, parfois, cette volonté ne veut plus agir.

— La mienne paraît ne plus battre que d'une aile. Mais cette idée d'ouvrir un cabinet d'affaires me séduit, bien qu'il faille pour cela une bonne somme d'argent, et c'est un problème de savoir où la trouver.

— Vendez quelques-uns de vos vieux livres. Je suis acheteur.

Une lueur brilla dans le regard du jeune homme :

— C'est un moyen ! Ma mère poussera les hauts cris. Mais qu'est-ce qu'une bibliothèque en regard d'une vie ?

Il semblait poser cette question à un univers attentif.

Le docteur sourit :

— Elle se rendra à la raison si vous lui expliquez vos motifs.

Le docteur, tout en l'observant, continua :

— Il faut vous tracer un emploi du temps aussi conforme que possible à vos occupations d'avant-guerre. Vous ne teniez pas un journal, par hasard ?

— Si. Ma mère me l'a fait commencer quand j'étais enfant.

— C'est ce qu'il faut. Lisez-le chaque soir et faites, le lendemain, quelques-unes des choses que vous faisiez alors. Vous vous rendrez compte que vous pouvez suivre ce journal de plus près que vous ne vous l'imaginiez. Et vous aurez ainsi un plan de travail.

Evans s'assit et discuta cette idée. L'heure était avancée quand il se leva pour prendre congé.

— Ce sera long, dit Hallan en dernier avertissement. Mais je crois que vous y arriverez. Et, quand les choses iront de travers, venez, et je remettrai la machine en marche.

Son rire bruyant retentit.

— Vilain temps ! dit le docteur en reconduisant son visiteur.

— J'ai un fanal, répliqua Follette en prenant sa lanterne.

* * * * * * * * * * * * * * *

Quand Evans rentra chez lui, sa mère lui cria de sa chambre :

— Je croyais que tu ne reviendrais pas.

Il monta l'escalier en courant et trouva sa mère au lit.

— Mère, dit Evans en la regardant, Hallan désire que je vende quelques-uns de nos vieux livres afin de pouvoir ouvrir un cabinet d'affaires.

— Un cabinet d'affaires ?

— Oui, de droit.

— Mais vas-tu assez bien, Evans ?

— Il le pense. Il me dit de croire que je suis en bonne santé.

— Mais...

— Chère maman, n'ébranle pas ma confiance avec tes doutes. Il y va de ma vie.

Dans les yeux d'Evans brillait une flamme ardente qu'elle n'y avait pas vue depuis qu'il était revenu de la guerre. Les mots lui manquèrent. Elle dit enfin :

— Mon chéri, les livres t'appartiennent. Agis pour le mieux.

. . . . . .

Evans ouvrit son journal. C'était un épais cahier couvert de son écriture fine et ferme.

Il se vit tel qu'il avait été jadis. Parmi les souvenirs de ses années d'Université, quelques-uns retinrent son attention.

La petite Jane grandit ; elle est venue m'attendre à la gare et m'a tendu la main. Habituellement, je l'embrassais, mais, aujourd'hui, je n'ai pas osé. Cependant, un jour viendra où je l'embrasserai.

Et, plus loin, il arriva enfin aux pages consacrées aux premiers jours qui suivirent son admission au Barreau de Washington.

Suis resté assis à mon bureau toute la matinée. Gros bluff. Un client reçu avec une grande affectation de sérieux professionnel. Déjeuné avec un tas de camarades. Saucisses, crêpes. Ai dévoré. Puis thé avec jeunes filles venant de faire leur entrée dans le monde, des amours. Dansé chez les Vahley, à Georgetown. Epatant. Un moment épouvantable quand le valet de chambre a pris mon pardessus. Les gens pauvres ne devraient pas fréquenter les maisons pleines de valetaille.

En se souvenant de cet incident, Evans se mit à rire. Les Vahley étaient cousus d'or, ils avaient d'aristocratiques ancêtres. Son pardessus était brillant et élimé aux coudes. Le valet de chambre, directement importé de Londres, avait gardé son impassibilité professionnelle, mais Evans avait surpris le dédain que lui inspirait un tel vêtement. Toutefois, faisant appel à son bon sens, il était entré et avait dansé d'un cœur aussi léger que les autres.

Plus d'une fois, il trouva des allusions à sa pauvreté :

Je vais être obligé de réduire ma nourriture, ou je ne pourrai plus porter mes vêtements du soir; et je ne puis m'en payer d'autres. Jane m'a déclaré qu'elle détesterait me voir maigrir, que j'étais fort et beau comme le *David* de Michel-Ange. Je ne sais si elle parle sérieusement.

Et plus loin :

Si j'avais assez d'argent, je demanderais à Jane de m'épouser. Nous sommes bien faits l'un pour l'autre et un jour viendra où je le lui ferai comprendre, si elle ne le découvre pas elle-même.

Puis l'automne était venu :

Jane et moi, nous sommes allés faire la cueillette des raisins. Maman et Jane font des confitures. Les vignes sont très enchevêtrées. Parmi elles, nous avons l'illusion d'être à des kilomètres du monde. Jane s'est fait une couronne de feuilles; elle ressemblait ainsi à une nymphe des bois. Je le lui ai dit; elle m'a fixé de ses grands yeux gris et s'est écriée : « Evans, quand les dieux étaient jeunes, ils ont dû vivre ainsi; ils se nourrissaient de raisins; les oiseaux chantaient pour eux, et toutes les petites bêtes sauvages des bois les entouraient. Ne serait-ce pas merveilleux? » Quelle étrange petite fille! La vie avec elle ne serait pas monotone, elle possède une personnalité si intense!

Nous avons parlé un peu de la guerre. Je lui ai dit que j'irais en France s'il le fallait. Je ne vais pas attendre que notre pays prenne part à la lutte. Nous avons une dette à payer à la France.

Là, il ferma le cahier. Il ne voulait pas lire plus avant. Il avait payé cette dette.

XII

LE PALAIS DE GLACE

La cape du soir que portait Jane sur sa vieille robe de mousseline blanche était d'un bleu vif et garnie d'un col de fourrure noire. Jane aimait les couleurs gaies, et, quand elle teignait des choses fanées, elle les rendait agréables aux yeux et pittoresques.

Lorsqu'il aperçut son visage aux cheveux courts émergeant du col de fourrure, Frédéric Towne éprouva une admiration profonde. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'il découvrit l'usure des vêtements. Toutefois, cette impression première lui montra ce que la fortune pourrait faire d'elle.

La demeure de Towne s'enorgueillissait de ses parquets où la lumière se jouait et formait des miroirs d'or. Un escalier monumental menait à des loggia dont le plafond était à une hauteur prodigieuse. Frédéric, grand, blond, s'avançant, souriant, vers elle, à travers ces chauds reflets de lumière, fit penser Jane à une figure héroïque. Il ne lui manquait que l'armure d'argent : « *Nin sei bedankt mein lieber Schwan.* Lohengrin! »

« Un bien gros Lohengrin! » corrigea-t-elle malicieusement.

Ignorant cette opinion peu flatteuse, Towne l'accueillit avec l'air d'un roi Cophetua. Son attitude de condescendance était inconsciente. Il se sentait attiré vers Jane, mais savait combien ses attentions honoraient cette petite fille.

Pourtant, Towne avait éprouvé le coup de foudre pour la petite Jane Barnes et voulait l'épouser. Quelle situation presque incroyable! Il aurait pu choisir entre tant de femmes!

Il avait toujours réalisé ses moindres volontés, et il était plus que jamais décidé à arriver à ses fins. La petite Barnes ne se rendrait pas aux premières avances. Elle semblait aussi froide qu'une jolie fleur baignée de rosée. Pourtant, il s'imaginait qu'elle était capable de prendre feu.

Quand le jeune Baldwin avait téléphoné les pro-

jets d'Edith, Towne avait saisi cette occasion de voir Jane au milieu de ses pénates et de l'y voir seule. Il avait dépêché Briggs assez tôt pour qu'elle arrivât la première. Et maintenant le destin se faisait son complice.

— Je viens de recevoir un autre message d'Edith, dit-il à Jane. Nous allons être obligés de dîner tout seuls. Votre frère et Edith ont été surpris par le brouillard à Alexandrie et se sont retrouvés dans un fossé. Ils iront dîner à l'hôtel le plus proche en attendant qu'on répare leur voiture.

— L'auto de Baldy a toujours des pannes au moment psychologique, repartit Jane. Si elle ne s'était pas arrêtée sur le pont, mon frère n'aurait pas rencontré votre nièce.

— Et je n'aurais pas fait votre connaissance, repartit-il en souriant. Qui aurait pu croire qu'un si petit fait aurait de telles conséquences?

A ce moment, Waldron, le maître d'hôtel, annonça que le dîner était servi. Mlle Barnes, en entrant dans la salle à manger, se sentit toute petite devant cette table digne de Gargantua, ces chaises à haut dossier rigide, ces massifs chandeliers d'argent à bougies orange.

— Votre couleur, remarqua Towne. Je me suis souvenu de votre tricot.

— Je suis folle des laines aux couleurs vives, répondit-elle. Et je finirai par ouvrir un magasin pour en vendre.

Mais il se dit qu'elle n'ouvrirait jamais ce magasin :

— Vous me faites songer à quelque bel oiseau, un loriot, par exemple, parmi cet orange et ce noir.

— Je teins mes robes, reprit-elle sans détour. Je voudrais que vous puissiez les voir sortir de la cuve. Le manteau de Joseph pâlirait devant elles.

Cette franchise plut à Frédéric.

Jamais Jane ne s'était sentie si heureuse. Elle était fascinée par la beauté de tout ce qui l'entourait, et peu à peu Frédéric joua son rôle dans cette fascination.

Dans son cadre, Towne se montrait sous son meilleur jour. Sans un mot de basse flatterie, il faisait sentir à la petite Jane qu'elle était une

invitée de marque. Il parlait extrêmement bien, et, bien qu'elle fût seule avec lui, il la mit absolument à son aise.

« Il est vraiment charmant », se dit Jane.

Après dîner, ils passèrent au salon : pièce sinistre, avec des lustres en cristal, des tapis pâles, des murs pâles. Un seul coin échappait à l'aspect glacial : c'était la cheminée en marbre jaune d'Italie, abritée par un immense paravent fait de plumes de paon serties d'un cadre d'acajou.

— J'appelle cette pièce le Palais de Glace, dit Towne. Ma mère l'a meublée vers 1880 et n'a jamais consenti à la modifier. Maintenant, l'idée qu'on pourrait y toucher m'est insupportable. J'ai égayé ce coin avec la cheminée et le paravent. Edith se tient toujours dans la bibliothèque de l'autre côté du hall, mais, ma mère et moi, nous avions coutume de prendre notre café ici, et je préfère conserver cette habitude.

Jane ouvrit tout grands ses yeux :

— Votre nièce et vous ne buvez donc pas votre café ensemble?

— Si, en général, dit-il en riant. Mais, certains jours, chacun de nous s'installait de son côté, en un splendide isolement.

Jane rit à son tour :

— Baldy et moi, nous faisons des choses semblables.

— Et maintenant, dit-il, parlons d'Edith. Il va falloir tuer le veau gras, je suppose. C'est ce que votre frère m'a suggéré.

— C'est bien une idée de Baldy!

— Je serai heureux de l'avoir près de moi; mais je ne vois pas pourquoi je tuerais le veau gras. Elle n'aura pas du tout l'attitude de l'Enfant Prodigue.

— Que vous importe son attitude? Vous désirez son retour, n'est-ce pas suffisant?

Il apprécia ce bon sens vigoureux et cette franchise de langage. La plupart des femmes de sa connaissance craignaient de le contrarier. C'était le cas d'Adélaïde. Elle s'inclinait devant ses opinions comme un lis sous le vent, charmante, féminine et malléable. Mais Jane ne s'inclinait pas. En esprit, il la compara à un élixir vivifiant et s'enivra de cette jeunesse.

Ils finirent leur café; Towne alluma un cigare. Edith et Baldy téléphonèrent que la panne était plus sérieuse qu'on ne l'avait prévu. Mieux valait qu'il les envoyât chercher par Briggs.

— Je vais donc vous avoir une heure de plus pour moi seul, dit-il à Jane. J'espère que cette perspective vous plaît autant qu'à moi?

— Je passe une délicieuse soirée. J'ai l'impression d'être Cendrillon à son premier bal.

Cette réflexion le fit rire :

— Vous êtes une charmante enfant, Jane.

Jamais encore il ne l'avait appelée par son prénom.

— Vraiment? Mais je ne suis pas une enfant. Je suis vieille comme le monde.

Il rit, mais changea le sujet de la conversation :

— J'ai une merveilleuse collection de boucles d'oreilles. Désirez-vous la voir? Singulière marotte, n'est-ce pas? Je les ai ramassées un peu partout.

Il quitta un moment la pièce et revint avec un plateau rembourré de velours. Sur de minuscules coussins reposaient les boucles d'oreilles. C'était une incomparable collection : camées de la Rome antique, anneaux de gitanes, roses de corail délicatement travaillées, anciens bijoux français, rubis, émeraudes, saphirs, perles minuscules, grosses perles dont aucun ornement n'éclipsait la beauté, et un assortiment étincelant de parures modernes.

Jane les contemplait.

— Lesquelles préférez-vous? questionna-t-il.

— Les perles, peut-être.

Il hésita :

— Pas ces blanches. Voilà...

Il prit une paire de saphirs entourés de perles, pendants barbares, longs d'un pouce :

— Ils vous iront à merveille. Avez-vous jamais porté des boucles d'oreilles?

— Non.

— Essayez-les.

Il l'aida à les ajuster, et sa main effleura la joue lisse de Jane. Il s'émut de la sentir si proche, mais demeura impassible.

Un petit miroir était au-dessus de la cheminée.

— Regardez-vous, dit-il.

Elle inclina la tête, et les bijoux cliquetèrent.

Les éclairs bleus des pierres rendaient sa chair incandescente.

— Ces boucles d'oreilles me changent, n'est-ce pas? Je ne suis pas certaine de les aimer.

— Moi, si. Edith les a toujours désirées. Mais je ne les lui ai jamais données. Je les garde pour... ma femme.

— Il vous faudrait toutes les femmes du roi Salomon pour tous ces bijoux.

— Est-ce un conseil que vous me donnez?

— Non, bien sûr. Mais une seule femme ne pourrait jamais se parer de toutes ces merveilles.

De nouveau, il se réjouit de ce manque absolu de présomption. Quelle fraîcheur en comparaison d'Adélaïde!

Comme pour répondre à cette évocation, une voix s'éleva :

— Je n'ai pas voulu me laisser annoncer par Waldron. Ricky, puis-je entrer?

Elle s'interrompit net en apercevant Jane :

— Ah! vous n'êtes pas seul.

— Je vous présente Mlle Barnes, Adélaïde. Je crois que vous avez rencontré son frère à déjeuner. Edith m'a téléphoné que vous et Eloïse aviez découvert sa retraite.

— C'est d'ailleurs ce qui m'amène. Je viens vous prévenir. Eloïse a tous les journalistes à ses trousses. Toutefois, je crains que le mal ne soit fait.

— Je suis résigné. Edith revient ce soir. Le frère de Mlle Barnes la ramène.

— Vraiment?

Adélaïde Laramore jugeait Jane.

« Une enfant mal vêtue », pensa-t-elle.

En entrant, elle avait eu un moment de jalousie. Mais maintenant cette angoisse était éteinte. Frédéric était snob à l'extrême. Il avait le culte de la beauté, et cette petite Barnes n'était pas belle.

Ce que Mme Laramore ne comprit pas, c'est que la beauté de Jane n'était pas une joliesse catalo-guée. Son charme résidait dans ses yeux lumineux, sa jeunesse et son esprit prime-sautier. Et c'était par tout cela que Frédéric était attiré.

Jane retirait les pendants d'oreilles.

Mme Laramore s'assit sur le divan. Ses cheveux blonds étaient rejetés en arrière. Son visage long,

ses joues roses et ses sourcils peints la faisaient ressembler à une miniature sur porcelaine. Elle le savait et accentuait la similitude.

Elle se remit à parler d'Eloïse :

— Elle est tout simplement impossible. Elle a raconté les histoires les plus fantastiques, et tous les journaux ont envoyé des reporters à l'auberge.

— Eh bien ! les oiseaux sont envolés.

— Eloïse, Benny et le capitaine ont dîné avec moi. Elle téléphonait encore quand je suis partie. Je lui ai dit que je n'approuvais pas sa façon d'agir et que j'allais tout droit vous en informer. Mais elle s'est mise à rire et a déclaré qu'elle s'amusait énormément et que vous étiez beau joueur.

— Je ne la recevrai pas, elle devrait avoir le tact de ne pas lancer les reporters sur les traces d'Edith, comme une bande de loups.

— Si j'étais vous, monsieur Towne, je la verrais, dit une voix jeune et décidée.

Adélaïde se retourna, surprise. Les pieds croisés, Jane paraissait une enfant. Mais cette petite fille ne tremblait pas devant Frédéric.

— Et pourquoi la verrais-je ? questionna Towne.

— Ne serait-ce pas pousser l'histoire au mélodrame que de refuser de la voir ?

— Vous voulez dire, demanda Frédéric, qu'il convient que j'accepte l'aventure avec philosophie ?

Jane acquiesça.

Adélaïde, se glissant hors de sa cape, apparut aussi élégante que distinguée dans une robe argent et noir.

— Puis-je avoir une cigarette, Ricky, pour m'apaiser les nerfs ? Eloïse me bouleverse.

Elle était plaintive. Jane l'étudiait avec une curiosité intense. Elle avait l'apparence fragile et artificielle d'une figurine de cire.

Jane fut tirée de sa méditation par l'arrivée bruyante d'Eloïse et de ses deux compagnons.

Eloïse, toute de vert émeraude habillée, ses cheveux roux coiffés à l'antique, ressemblait à une divinité infernale rayonnant de méchanceté.

— Ne me grondez pas, Frédéric. C'était une volupté que de prévenir les reporters, et j'adore les sensations. On va mettre mon portrait et celui d'Adélaïde dans les journaux. Les reporters se sont

emparés d'une photo qui était sur mon bureau.

— Benny, pourquoi l'avez-vous laissée faire cela? s'écria Mme Laramore.

Ces paroles déchaînèrent un tumulte, au milieu duquel Eloïse criait :

— Puis il y aura la photo de l'auberge et celle de votre frère, s'ils peuvent se la procurer, mademoiselle Barnes.

Jane commença à éprouver un sentiment de malaise. Elle se sentait aussi déplacée dans ce milieu qu'un chat de gouttière dans un jardin zoologique. Ces hommes et ces femmes lui rappelaient les grands félins qui se rassemblent autour d'une proie en grondant. Frédéric demeurait impassible. Mais Jane se dit qu'il pourrait bien rugir, lui aussi, si Eloïse continuait sur ce ton.

Ce fut au milieu de ce tohu-bohu qu'Edith arriva. Elle s'avança, calme et froide.

— Quel beau jazz vous faites! railla-t-elle.

Elle alla droit à Frédéric et l'embrassa :

— Je suppose qu'Eloïse est en train de jeter les nouvelles aux quatre vents du ciel.

Elle glissa sa main sous le bras de son oncle :

— Les reporters sont légion à notre porte. M. Barnes les tient en échec dehors.

Frédéric s'écria :

— Je vais aller les envoyer au diable.

Eloïse bondit :

— Je vous accompagne.

— Restez! rugit Towne.

Mais ils ne sortirent ni l'un ni l'autre, car Baldy entra tête haute, les yeux brillants. Jane connaissait les symptômes.

— Ils sont partis, annonça-t-il. Je vous avais promis de vous en débarrasser, Mademoiselle.

Il salua, absolument à son aise, élevé au-dessus des autres par l'exaltation de ses sentiments.

« Il leur est supérieur, se dit Jane. Sa belle jeunesse se dresse contre leur lassitude de blasés. »

Edith sourit à Jane :

— Je vous ai reconnue tout de suite. Vous ressemblez tellement à votre frère.

— C'est grâce à M. Barnes et à sa sœur que nous avons retrouvé Edith, expliqua Frédéric qui avait repris sa courtoisie habituelle.

— Ah! Vraiment?

Adélaïde savait qu'elle devait se retirer aussitôt avec ses amis.

Edith paraissait lasse, et Eloïse, dans de semblables moments, était impossible. Cependant, elle ne pouvait supporter l'idée de laisser quelqu'un derrière elle.

— Puis-je vous reconduire dans ma voiture? demanda-t-elle à Jane d'un ton suave, vous et votre frère?

Mais Frédéric répondit :

— Mlle Barnes habite Sherwood Park. Briggs la reconduira.

Adélaïde, Eloïse et leurs cavaliers s'en allèrent donc. Edith se tourna vers son oncle et murmura :

— Je suis désolée.

Son visage était pâle et ses yeux brillants. Soudain, elle tendit les bras, les noua au cou de son oncle et éclata en sanglots éperdus.

Alors, seulement, la petite Jane comprit qu'Edith n'était pas, comme les autres, un félin rugissant.

XIII

JANE OFFRE LE THÉ

Dans sa lettre suivante, Jane conta à Judy comment la soirée s'était terminée chez les Towne :

Edith a absolument voulu que je passe la nuit chez eux. Te dirai-je que je suis restée éveillée longtemps, éperdue d'admiration pour me contempler dans une des chemises d'Edith. Je n'ai jamais rien vu de pareil, Judy! C'est une parure de princesse! Sa chambre est rose, argent et ivoire ; celle dans laquelle j'ai dormi est jaune pâle, avec un baldaquin le brocart d'or au-dessus du lit.

J'ai déjeuné avec Edith. Le repas nous a été apporté sur un plateau dans le boudoir d'Edith. Edith est bien belle, une vraie reine viking, avec ses épaisses nattes blondes. Je le lui ai dit, elle a ri : « Quelle paire de poètes vous faites, vous et votre frère! » s'est-elle écriée.

Quel plaisir de l'entendre rire! Elle avait tant pleuré la veille! C'était terrible pour elle de revenir, et M. Towne lui porte sur les nerfs. Tous deux désiraient que je reste, et Baldy est resté. Il était au

septième ciel, je le sais. Et ce matin, en allant au ministère, il a acheté un bouquet d'héliotropes qu'il a fait envoyer à Edith.

Le malheur, c'est que Mlle Towne ignore tout de l'existence réelle, Judy. Elle n'a jamais eu un travail à faire, et il n'est pas un caprice qu'elle ne puisse satisfaire. Le résultat est que la plupart du temps elle s'ennuie à crier. C'est la raison, me dit-elle, qui l'a poussée à se fiancer avec Delafield Simms. Elle m'a confié qu'elle désirait mon amitié; qu'Eloïse Harper et ses semblables lui sont odieuses depuis ces derniers événements.

Demain après midi, elle doit venir prendre le thé avec son oncle, et j'ai également invité les Follette. Mme Follette sera ravie, mais non Evans. Il n'aime pas M. Towne.

Parlons de toi, maintenant, ma chérie. L'allusion que tu faisais dans ta dernière lettre à ton mauvais état de santé m'inquiète beaucoup. Prends bien soin de toi et pense que je n'ai qu'une sœur qui m'est précieuse et que tes enfants n'ont qu'une mère. Que ferions-nous si nous ne t'avions pas pour guider notre jeune vie?

Quand ces dernières lignes furent écrites, Jane demeura immobile à son bureau. Elle pensait à Evans, elle ne l'avait pas vu depuis le soir où elle avait dîné chez les Towne. Cette soirée dans le brouillard lui laissait une étrange impression. Sa faiblesse l'avait attirée vers lui. Si seulement il voulait l'accepter comme sœur, sa petite sœur Jane.

Quand il arriva avant les autres invités, l'après-midi de la petite réception, Jane lui demanda :

— Qu'avez-vous fait? Voici quatre jours que nous ne nous sommes vus.

Il s'assit à côté d'elle. Elle l'étudiait avec une intense curiosité :

— Comme vous êtes beau!

— C'est un costume neuf ; vous plaît-il?

— Oui. Et l'on dirait à vous voir que vous venez d'hériter d'un million de dollars.

— Je le voudrais bien. J'ai acheté tout mon équipement avec une édition originale d'*Alice au Pays des Merveilles*.

Il rit et expliqua :

— J'ai vendu quelques-uns de nos livres rares. Je me sens donc riche comme Crésus. Je vais ouvrir un cabinet d'affaires, Jane.

— A Washington ?

— Dans Connecticut Avenue. Même immeuble, même pièce où j'ai commencé.

— C'est merveilleux, Evans !

— Votre œuvre, Jane.

— Comment cela ?

— Ce fameux soir, dans le brouillard... Eh bien ! je n'avais jamais compris, avant, quel invalide je faisais... m'appuyant sur vous. Depuis, vous êtes devenue ma dame de lumière ; le rôle sera moins fatigant.

Il lui souriait ; elle lui rendit son sourire. Cependant elle eut l'impression étrange et illogique qu'en changeant d'attitude envers elle il la dépouillait d'un privilège.

— Je ne me plaignais pas d'être votre soutien.

— Eh bien ! moi si. Maintenant, je vais m'élancer seul, travailler dur et me distraire un peu. Voulez-vous venir demain prendre le thé avec moi, Jane, pour célébrer mes premiers pas chancelants ?

Elle accepta avec entrain :

— Ce sera comme au bon vieux temps.

— A beaucoup près, chère amie.

C'était ainsi qu'il lui parlait autrefois. Tout ton plaintif avait disparu de sa voix.

— Vous prendrez le train de trois heures et demie. J'irai vous attendre à la gare, et je payerai le taxi avec ce qu'il reste de l'édition d'*Alice*.

— Ne soyez pas si prodigue.

— Rien n'est trop beau pour vous, Jane. Je ne puis l'exprimer comme je le voudrais, mais vous ne saurez jamais ce que vous avez été pour moi quand je vous ai vue à travers le brouillard.

Sa voix trembla un peu, mais il réprima son émotion.

— Voici les Towne, dit-il en se levant.

Edith entra, accompagnée de Baldwin.

Evans aida Baldy à recevoir ses invités et jeta dans la conversation des saillies légères qui, selon l'expression du jeune Barnes, furent « le sel de cette réunion ».

— M. Follette a dû boire du champagne, remarqua Towne à Jane. L'avez-vous jamais vu ainsi ?

— Oui, jadis. Il était extrêmement séduisant.

— Le trouvez-vous séduisant maintenant? demanda-t-il, non sans contrariété.

— Je le trouve admirable, répliqua-t-elle d'un ton de défi. Et je l'ai connu toute ma vie.

— Si vous m'aviez connu toute votre existence, m'appliqueriez-vous le qualificatif d'admirable?

Elle le regarda derrière son rempart d'argenterie :

— Que sais-je? Je ne juge pas sans preuve.

Le docteur Hallan avait amené Mme Follette dans sa voiture. Il allait rarement dans le monde, mais il aimait bien Jane, et le cas d'Evans l'intéressait assez pour qu'il voulût le voir dans son nouveau rôle.

En s'avançant vers la table où le thé était servi, il devina une situation qui pouvait se transformer soit en comédie, soit en tragédie. De toute évidence, Towne était épris de la petite Barnes. Si elle répondait à ce sentiment, que deviendrait Evans?

Hallan connaissait Towne ; il n'éprouvait que mépris pour cet homme dont on ne pouvait prononcer le nom sans évoquer en même temps tout un long cortège de femmes de réputation douteuse. La petite Jane était la reine du jour. L'idée de sa jeunesse et de la quarantaine de Towne lui fut très désagréable.

— J'ai vu Mme Laramore l'autre jour, dit-il à brûle-pourpoint. Toujours aussi jolie.

— Oui, naturellement.

Towne n'éprouvait aucun plaisir à entendre parler d'Adélaïde. Il désirait le départ de tous ces importuns afin de demeurer seul avec Jane.

— Mme Laramore, s'exclama la jeune fille à l'improviste, me fait penser à la dame de Shalott, je ne sais pourquoi. Je n'ai jamais vu une aussi jolie femme, bien qu'elle paraisse irréelle. J'ai l'impression que, si on la heurtait, elle se briserait comme une porcelaine.

Ils se moquèrent d'elle, et Edith s'écria :

— Adélaïde ne se casse pas, elle fond. Elle est aussi molle que la cire!

Puis, délaissant Mme Laramore pour un sujet plus important :

— Oncle Fred, je vais voir l'atelier de Baldy. Jane lui sert de modèle.

Aussitôt l'intérêt de Towne fut éveillé :

— Vous faites son portrait?

— Non, c'est une esquisse pour un concours de magazine, expliqua Baldy.

— Puis-je voir?

Baldy, qui désirait ardemment un tête-à-tête avec Edith, consentit à contre-cœur :

— Que tout le monde vienne.

Tous, y compris Hallan et Mme Follette, se dirigèrent vers le garage.

Edith et Baldwin arrivèrent les premiers.

— C'est ici que vous travaillez? dit doucement la jeune fille.

— Oui. Dites-moi, voulez-vous vous asseoir ici afin de charmer mes yeux? J'ai rêvé de vous assise sur cette chaise, vêtue d'une tunique grecque. Savez-vous que vous êtes née pour être déesse?

— Je sais que vous êtes un enfant romanesque.

Cependant, quand elle s'assit sur cette chaise rustique transformée en trône, elle soupira.

Baldwin passait tous ses moments de loisir dans cette pièce.

Il essayait d'exprimer ses rêves sur la toile, mais l'emploi du gouvernement, qui le tenait esclave, l'en empêchait. S'il était libre, que ne pourrait-il faire? Si quelque magicienne, d'un coup de baguette, lui donnait l'indépendance? Et, si elle l'aimait, l'inspirait, ne serait-il pas en mesure de donner un jour un chef-d'œuvre au monde? A cette pensée, Edith se sentit tressaillir. Etre sa muse! Tenir la torche qui éclairerait son chemin!

— Quel âge avez-vous? demanda-t-elle.

— Vingt-cinq ans.

— Ce n'est pas possible! J'ai vingt-deux ans, et j'ai l'impression d'avoir des siècles de plus que vous.

Les autres arrivèrent, et Edith reprit ses pensées. Il n'était pas trop jeune. Elle s'en réjouit.

Le portrait de Jane était sur un chevalet. Elle se dressait sur la toile, gracieuse figure élevant une corbeille chargée d'or et de pourpre.

Towne s'éloigna pour mieux regarder.

Sapristi! Avec quelle vérité le jeune peintre avait su rendre la grâce de sa sœur!

Il se tourna vers Baldy :

— C'est extraordinaire, et je désire cette toile.

— Je regrette, répliqua le jeune homme d'un ton ferme, mais je l'envoie demain.

— Combien en demandez-vous ?

— Deux mille dollars.

— Je vous fais un chèque si vous me cédez votre œuvre.

— C'est impossible, monsieur Towne.

— Pourquoi ?

— C'est une idée comme ça. Cette esquisse ne vaut pas une pareille somme. Mais, si je suis classé premier au concours, elle représentera bien ce prix pour le magazine.

— Et si vous ne remportez pas le premier prix vous aurez laissé échapper deux mille dollars.

Le fauve montrait les dents. Mais Baldy, comme un jeune aigle, planait dans une région supérieure.

— Je serai heureux de vous en faire hommage si cette esquisse m'est renvoyée, riposta-t-il d'un ton froid. Cependant, je crois qu'elle sera retenue.

C'était pour Towne un moment désagréable. Edith riait sous cape, il en était sûr. Son visage devint aussi rouge que la crête d'un coq.

Jane connaissait les dangers de l'humeur présente de son frère. Et elle n'oubliait pas ses devoirs de maîtresse de maison.

— Baldy sera heureux de se voir imprimé ; ne le privez pas de cette satisfaction, monsieur Towne.

— Mais ce n'est pas cela du tout, Jane ! s'écria Baldwin.

— Baldy, je ne vais pas me disputer avec toi devant témoin. Réservons ce plaisir pour notre intimité.

Elle entraîna Frédéric dans la maison, et Evans, les suivant du regard, dit à Hallan d'un ton vindicatif :

— Ce vieux Mildas a eu son clou rivé, cette fois.

Le docteur sourit :

— Vous le détestez ? Evans, ne le laissez pas prendre Jane ; il n'en est pas digne.

— Moi non plus, repartit Evans. Mais je saurais mieux que lui la rendre heureuse.

De retour dans le petit salon, Towne dit à Jane :

— Puis-je vous demander encore un peu de thé ?

— Il sera froid.

— Peu m'importe. J'aime à voir vos jolies mains le verser.

Elle étendit les mains sur la table brillante :

— Sont-elles vraiment jolies? Personne ne me l'a jamais dit.

Il les prit dans les siennes :

— Les plus belles mains du monde!

Elle demeura un instant immobile, muette, puis se dégagea et sonna :

— Sophie va apporter de l'eau chaude.

La servante entra et repartit; Jane versa le thé, le visage en feu.

Il prit la tasse qu'elle lui tendait :

— Vous n'êtes pas offensée, ma chère enfant?

— Je ne suis pas une enfant, monsieur Towne, répliqua-t-elle, les paupières baissées et les joues écarlates.

Il se pencha vers elle :

— Vous êtes plus qu'une enfant pour moi..., une femme adorée. Jane, n'ayez pas peur de moi. Je veux vous épouser.

Ses yeux surpris rencontrèrent les siens :

— Mais nous ne nous connaissons que depuis une semaine.

— Y aurait-il mille ans, je ne pourrais vous aimer davantage.

— Je vous en prie, monsieur Towne!

Il était tout près d'elle :

— Embrassez-moi, Jane.

Rigide, elle le repoussa et, haletante, elle mit d'un bond la table entre elle et lui.

Il vit son erreur.

— Pardonnez-moi, dit-il.

Jane leva vers lui son regard candide :

— Monsieur Towne, auriez-vous agi de la sorte avec une amie d'Edith?

Les amies d'Edith? Merveilleuse innocence!

— Jane, les femmes que je connais ne sont pas dignes de dénouer vos souliers. Sur l'honneur je veux vous épouser.

— Mais je ne vous aime pas.

— Je me ferai aimer. J'ai tout à vous offrir.

Tout? Et la liberté? Et l'idéal? Et la jeunesse, son audace, ses grandes résolutions et ses rêves passionnés?

Inconsciemment, elle sentit tout cela. Mais

quelle femme aurait pu rester insensible à la flatterie de cette déclaration ?

— Jane, je transformerai votre vie en conte de fées. Nous voyagerons partout ; nous verrons ces pays que vous ne connaissez pas, ces villes dont vous avez lu l'histoire. Puis, quand nous reviendrons dans notre patrie, je vous ferai construire une maison où il vous plaira, entourée d'un immense parc.

Il était éloquent, et tout ce qu'il promettait formait la trame même des rêves de la jeune fille.

— Je ne devrais pas vous écouter, dit-elle toute tremblante.

Cependant, elle l'avait écouté. Il eut assez de bon sens pour ne pas aller plus loin. Il se leva en entendant les autres approcher.

Il prit congé, sûr d'avance de la victoire.

XIV

UN TÉLÉGRAMME

— Janette! C'est un télégramme ; ouvre-moi, chérie.

Jane s'enveloppa dans sa robe de chambre et fut aussitôt près de son frère :

— Baldy, est-ce de Judy?

— Oui, elle est malade, elle demande que tu ailles près d'elle pour t'occuper des enfants.

Elle chancela.

— Ne t'effraye pas, petite sœur.

— Je vais faire mes préparatifs, et tu me conduiras à Washington, en voiture.

Quand Baldy eut descendu la malle, elle le renvoya se coucher. La maison était silencieuse. *Merrymaid*, éveillée par cette agitation insolite, monta près de sa maîtresse et, tout étonnée, la regarda empaqueter son modique trousseau, en ronronnant pour la consoler.

Philomèle, ce jour-là, chanta de bon matin. Baldy fit le café et téléphona à Sophie et aux Follette. Mme Follette insista pour qu'il allât s'installer à Castle Manor pendant l'absence de sa sœur :

— Votre présence fera du bien à mon fils, et nous serons enchantés de vous avoir près de nous.

Ce fut décidé. Evans arriva pendant le déjeuner de ses jeunes amis.

— Ne vous inquiétez de rien, dit-il. Baldy et moi, nous soignerons la basse-cour et nous emmènerons les chats à Castle Manor.

Baldy alla chercher son auto. Evans, appuyé au dossier de sa chaise, regardait Jane :

— Vous m'écrirez, Jane?

— Bien sûr!

Il lui posa la main sur l'épaule :

— Petite fille très chérie, si mes prières maladroites peuvent vous venir en aide, je vous les promets.

Il se retourna, et leurs regards se croisèrent. Elle ne put prononcer une parole, mais Jane sentit palpiter son âme, comme un oiseau sous la caresse du soleil.

Baldy revint. Les bagages étaient prêts. Un dernier serrement de mains :

— Dieu vous bénisse, Jane...

Frédéric Towne était à la gare. La nouvelle du départ de Mlle Barnes l'avait consterné.

Frédéric apportait des fleurs, des livres et une grosse boîte de chocolats.

Edith et Baldy étaient sur le quai. Frédéric, demeuré seul avec Jane, lui dit :

— Je désire que vous réfléchissiez à notre conversation d'hier.

— Pas en ce moment, je vous en prie ; j'ai si peur...

Il lui prit la main et la garda dans les siennes :

— Que puis-je faire pour vous? Tout ce que je possède est... vôtre... si vous le voulez.

Il dut la quitter enfin. Elle le vit à côté de Baldy, sur le quai, point de mire de tous les regards. Qui ne connaissait le grand Frédéric Towne?

La ville disparut au loin. Jane appuya la tête sur les coussins du compartiment et éclata en sanglots.

Elle arriva à Chicago. Son beau-frère, Bob Herning, l'attendait à la gare.

— Judy se défend, dit-il en l'embrassant. Comme vous êtes bonne d'être venue, Janette.

— Avez-vous une infirmière?

— Deux : une de nuit et une de jour. Plus une servante. Judy s'affole en pensant à ces dépenses. Ces soucis lui font mal. C'est d'ailleurs la cause principale de ses peines. J'ai voulu la faire aider, elle a refusé. Comme je me blâme de n'avoir pas insisté davantage!

— Ne vous blâmez pas, Bob : quand elle a décidé une chose, personne ne peut lui faire changer d'avis.

— Les temps sont durs, les affaires mauvaises. Elle le sait. C'est une compagne précieuse.

Quand ils furent dans un taxi, Bob Herning n'essaya plus de refouler ses larmes.

— J'étais désespéré. Vous ne pouvez savoir ce que votre présence est pour moi.

— Et maintenant que je suis ici, répondit Jane avec un courage inspiré par cette détresse, tout marchera mieux.

L'appartement était meublé simplement, mais portait l'empreinte du bon goût de la maîtresse de maison. Une amie promenait les enfants. Le silence régnait partout.

Dans son lit, Judy était amaigrie et pâle. Jane eut envie de pleurer, mais se contint.

— Grande sœur chérie, dit-elle, tu vas te guérir rapidement.

Judy poussa un soupir de soulagement. Quel bien lui faisait la présence de Jane!

Les enfants arrivèrent, follement surexcités par la venue de tante Jane. Ils se montrèrent aimants et délicieux.

— Junior, demanda Jane, es-tu content de me voir?

— Qu'est-ce que tu m'apportes?

— Un cadeau merveilleux.

— Quoi?

Elle ouvrit sa valise, en sortit la boîte de bonbons offerte par Towne :

— Puis-je lui donner un chocolat, Judy?

— Un tout petit. D'où te vient cette boîte splendide?

— Frédéric Towne.

— Vraiment? Ma petite, tes lettres ont été prodigieusement intéressantes. N'est-ce pas, Bob?

Son mari, qui, assis sur le rebord du lit, lui tenait la main, approuva :

— Towne est un personnage.

Prise d'un petit accès de vanité, Jane avait envie de leur dire : « Que pensez-vous de votre vilain oisillon? M. Towne veut en faire sa femme. » Mais elle se tut. Quand Bob ne serait pas là, elle raconterait tout à sa sœur.

L'infirmière arriva. Jane suivit les enfants et son beau-frère dans la salle à manger.

Junior, devant son pain et son lait, laissa paraître son désappointement :

— Je ne croyais pas que tu étais si vieille. Maman me disait que tu jouerais avec moi.

— Je connais des jeux merveilleux, Junior.

— C'est vrai? Qu'est-ce que c'est?

— Il y en a un, c'est celui des minets. Je suis le gros chat et tu es le petit chat. Je m'appelle *Merrymaid*.

— Et... qu'est-ce qu'on fait, tante Janette?

— Nous buvons du lait, dit-elle vivement.

— Et puis?

Son père intervint :

— Tante Jane est fatiguée.

Junior but pensivement son lait.

Après le dîner, il s'endormit dans les bras de sa tante, après s'être délecté de l'histoire du petit Chaperon Rouge et du Petit Poucet.

— Ce sont des amours, Judy! s'exclama Jane en s'asseyant près de sa sœur. Mais ils ne ressemblent pas aux Barnes.

— Non, ils tiennent du côté de Bob, avec leurs cheveux blonds et leur peau blanche. J'aurais aimé que l'un d'eux eût notre teint. Sais-tu que tu es devenue franchement belle, Janette? Et aucun de nous ne l'avait deviné. Ainsi, M. Towne veut t'épouser?

— Comment le sais-tu?

— C'est écrit dans tes yeux, dans le port de ta tête. Toi et Baldy, vous avez toujours cet air-là quand un événement important arrive. Tu ne peux me tromper.

— Bien. Mais je ne l'aime pas. Voilà qui règle la question.

— Pourtant, c'est une grande chance ; il peut tout te donner..., tout, Janette.

Judy éleva un peu la voix :

— Tu ne sais pas ce que c'est de désirer le confort pour ceux que l'on aime sans pouvoir le leur donner. Depuis la naissance des enfants, j'ai tant travaillé, tant travaillé que je me sentais à bout de forces. Je ne changerais rien à ma vie si je devais la recommencer, et je me marierais de nouveau avec Bob. Mais je sais que Frédéric Towne peut te faire une belle vie.

— Allons, chérie, reprit Jane, endors-toi. Ne pense plus qu'il faut joindre les deux bouts. C'est mon affaire, à présent, et je m'en tirerai.

XV

EN PLEINE LUTTE

Après le départ de Jane, la vie d'Evans devint un continuel dédoublement. En lui luttaient deux êtres : l'épouvantail, bourrelé de frayeurs mystérieuses, ombre décharnée aux cheveux gris, celui qui était revenu de la guerre ; puis l'autre, personnage insaisissable et indistinct, le jeune homme qu'il était jadis. Peu à peu, ce fut ce revenant qui prit forme et réalité et combattit pour son existence contre l'usurpateur qui tenait bon.

Le jeune homme avait des armes : la foi et l'espérance. Le journal devint un livre sacré ; dans ses feuillets était emprisonnée une âme qui, battant des ailes, demandait désespérément la délivrance. Evans, qui reculait devant la tâche qu'il s'était imposée, se trouvait en face de phrases de ce genre :

Oh ! que je voudrais que les jours fussent plus longs ! Je voudrais danser pendant quarante-huit heures sans arrêt. Jane a des dispositions remarquables. Je lui ai, ce soir, appris les pas modernes. Elle a la grâce et la souplesse d'un roseau.

Eh bien ! Un homme qui boite est-il capable de danser ? Un autographe de Thomas Jefferson fut sacrifié pour acquitter le prix de vingt leçons de danse. L'ombre du grand démocrate tressaillit-elle

dans sa tombe? Pourtant, qu'étaient-ce que quelques griffonnages tracés par une main maintenant inerte, comparés aux desseins de la vie et de l'amour?

Evans acheta un phonographe et des disques nouveaux.

Il offrit le thé à Edith et à Baldy dans l'un des hôtels les plus renommés et dansa avec son invitée. Il s'excusa :

— J'ai perdu l'habitude.

Mlle Towne sentit pour lui une chaude sympathie. Elle invita les deux jeunes gens chez elle où un salon de musique offrait un plancher idéal. Quelquefois, ils n'étaient que tous les trois. Mais souvent, Towne, Adélaïde Laramore, Eloïse Harper se joignaient à eux. Frédéric dansait à la perfection.

Baldy raconta à Jane leurs frivoles après-midi :

Quel dommage que tu ne puisses nous voir! Eloïse Harper danse avec Evans, le vieux Towne avec son Adélaïde et Edith avec moi. Tu nous manques et nous regrettons ton absence. Mais c'est une cure merveilleuse pour Evans. Chose bizarre, le pauvre vieux prend part à toutes ces distractions comme si sa vie en dépendait.

Nous sommes invités à réveillonner chez les Towne. J'entends, par nous, les Follette et moi. Edith et Mme Follette se voient fréquemment; notre vieille amie est tout épanouie. Tu sais combien elle aime le Monde avec un grand M.

Dîner intime où il n'y aura que notre petit groupe et Mme Laramore. Un grand bal costumé suivra. Je serai un page tout de rouge vêtu. Evans, habillé en moine, chantera des *Noëls*. Edith raffole de sa voix. Pauvre cher ami! Il paraît se reprendre. Edith prétend qu'il lui donne envie de pleurer. Cependant, elle lui vient en aide de toute son âme.

Quel amour et quelle chérie, Janette! Je ne sais ce que je vais faire. Je n'ai rien à lui offrir. Du moins, je puis l'entourer de mon adoration..., je ne peux prétendre au delà.

Et maintenant, petite sœur chérie, prends bien soin de toi. Ne va pas imaginer que nous pouvons t'oublier dans nos plaisirs. *Merrymaid* elle-même et son chaton prennent un air pensif quand on prononce ton nom.

Toute mon affection pour Judy, Bob et les enfants. et un baiser pour toi, ma Janette.

Après la lecture de cette lettre, Jane se sentit envahie d'une désolation profonde. Evans et Eloïse Harper! Towne et son Adélaïde! Un réveillon costumé! Evans chantant pour Edith Towne!

Les lettres d'Evans ne lui apprenaient rien. Elles étaient pleines de tendresse et de sympathie et tout imprégnées d'une certaine force spirituelle qui la soutenait dans les jours sombres. Mais il parlait peu de lui. Peut-être hésitait-il à lui révéler qu'il pouvait être heureux sans elle.

Pourtant, Evans n'était pas heureux. Il accomplissait la tâche qu'il s'était tracée sans pouvoir retrouver l'entrain des jours passés. Comment pouvait-il être gai sans Jane? Souvent sa solitude lui pesait tant qu'elle le submergeait presque. Il trouva avec joie dans son journal les lignes suivantes :

Ai passé la journée avec les boys-scouts. Avons parcouru le comté de Montgomery. Ce sont de bons petits. De temps en temps, ils m'ouvrent leur cœur, et je découvre, sous l'écorce rude, toute leur finesse.

Les jeunes garçons! C'était la planche de salut. Il allait de nouveau s'occuper d'eux sans plus tarder.

Sandy Stoddard et Arthur Lane vinrent s'asseoir devant l'âtre de la bibliothèque avec *Rusty* et les deux chats. Ils posèrent des questions sur la guerre.

D'abord Evans refusa de répondre, mais bientôt il trouva des paroles enflammées pour leur décrire ses sentiments.

— Je connais pas mal de types, affirma Sandy Stoddard, qui disent que l'Amérique n'aurait jamais marché si on avait su un tas de choses. Et que la plupart de ceux qui sont revenus ont l'impression qu'ils ont été trompés.

— En ce cas, ils se trompent eux-mêmes, repartit Evans d'un ton bref. J'ai subi de rudes épreuves, mais je remercie Dieu à genoux d'avoir été un de ces Croisés qui croyaient combattre pour une juste cause. Si c'était à refaire, je repartirais. N'interprétez pas mal mes paroles, poursuivit Evans. La guerre est un enfer sans nom. Pour la plupart d'entre nous, elle a dépassé le plus

horrible cauchemar. Mais nous avons découvert que la mort n'est pas si terrible. Et notre âme survit.

— Que je suis donc content de vous entendre parler ainsi ! s'écria Sandy.

Mais Arthur Lane garda le silence. Ses yeux éblouis admiraient dans Evans le héros ennobli encore par la couronne du martyre. Sa photographie avait repris sa place sur la cheminée. Elle offrait l'image d'un jeune soldat beau et brave dans son uniforme. Devant eux se dressait son ombre, revenue pour proclamer que tous les soldats martyrs n'avaient pas en vain versé leur sang.

Ainsi, Evans s'efforçait de mener à bien la tâche qu'il s'était assignée. Il travaillait, dansait et se faisait le camarade d'enfants. Parfois, il se rendait compte de la folie de sa tentative ; le doute l'assaillait. Il passait alors des heures à genoux.

Décembre s'écoula, et, quelques jours avant Noël, Evans lut dans son journal les lignes suivantes :

Ai dîné chez les Preston. Le Potomac est gelé. Ai patiné au clair de lune avec Florence. Merveilleuses acrobaties. Retour à la maison pour déguster un chocolat bouillant.

Le Potomac était de nouveau gelé. Florence Preston était mariée maintenant. Toutefois, l'idée demeurait, et l'Evans d'autrefois aurait frémi à la pensée de cette rivière prise par les glaces.

C'était après dîner. Le jeune homme était dans sa chambre. Il alla retrouver Baldy :

— Dis, mon vieux, on patine sur la rivière. Veux-tu que nous allions chercher Sandy et Arthur pour faire un peu d'exercice pendant une heure ou deux ? Avec ta voiture, c'est chose facile.

Baldy posa son livre :

— Je n'ai aucune envie de faire mon petit philanthrope par une nuit pareille. Je te conduirai sur la glace, toi et les enfants, mais j'irai ensuite chercher Edith Towne.

Il était déjà debout :

— Je vais lui téléphoner.

Les jeunes garçons accueillirent cette proposition avec un enthousiasme bruyant. Quand ils

furent sur la glace, Evans, gêné par sa jambe malade, faillit devenir un obstacle. Mais les deux petits le prirent par le bras et tous trois s'élancèrent dans un monde féerique, mousquetaires unis par la camaraderie et la gaieté.

Baldy arriva avec Edith et l'aida à chausser ses patins. Puis ils prirent leur vol, tels des oiseaux.

L'heure était avancée quand enfin ils enlevèrent leurs patins. Edith invita tout le monde chez elle.

— Nous mangerons quelque chose. Je suis aussi affamée qu'une bande de loups.

Les jeunes garçons se mirent à rire.

— Moi aussi ! s'exclama Sandy.

Mais Arthur garda le silence, il était trop occupé à admirer Edith. Elle lui faisait l'effet d'un ange venu tout droit du Ciel.

Tous s'entassèrent dans la petite *Ford* de Baldy. Les deux enfants crurent vivre un conte des *Mille et une Nuits* en pénétrant dans le vaste hall, puis dans l'immense cuisine des Towne.

Seul Waldron était encore là ; il offrit ses services.

— Nous nous débrouillerons nous-mêmes, Waldron, répliqua Edith.

Et le domestique se retira majestueusement, suivi des regards ébahis des enfants.

Edith les laissa puiser dans le merveilleux réfrigérateur, aussi blanc que du lait et grand comme une maison. Non sans hésitation, ils en retirèrent des victuailles qui leur parurent aussi irréelles que tout le reste. C'était un poulet froid dont les pattes étaient ornées de papier gaufré et un plat de salade russe décoré avec des grains de poivre rouge et des petits ronds verts, qu'Evans appela des câpres ; puis les restes d'un gâteau tarabiscoté en forme de château et flanqué de fruits confits.

— Vous êtes contents, petits ? demanda Evans, tout heureux des visages épanouis des enfants.

Arthur Lane était immergé dans cette atmosphère de luxe. Il n'avait jamais pénétré encore dans une semblable demeure. Tout cela était aussi merveilleux qu'une description lue dans un conte de fées.

— Mais pourquoi cette cuisine est-elle si grande ?

demanda-t-il enfin à Evans, son grand ami. Ils ne sont que trois dans cette famille.

— Oui.

— Bien, nous, nous sommes six à la maison, et on pourrait faire tenir quatre cuisines comme la nôtre dans celle-ci.

— Mais oui, repartit Evans en souriant. Seulement, quand les gens sont si riches, ils se figurent qu'ils ont besoin de tout ça.

— J'aimerais bien en avoir autant. Pas vous?

— Je n'en suis pas très certain.

— Bien, moi si.

Et le jeune Arthur s'en fut discuter ce sujet avec Sandy.

Evans, demeuré seul, réfléchit. Désirait-il l'argent? Une grande fortune à partager avec Jane? Cette grande demeure peuplée de domestiques?

Etait-ce son idéal pour Jane?

Non. Quand il pensait à elle, il imaginait une petite maison, un salon confortable où pétillait un feu clair et dont les fenêtres donnaient sur un petit jardin. Une bibliothèque remplie de livres où il ferait la lecture à haute voix pour sa femme.

Il n'en désirait pas davantage. N'était-ce pas le bonheur?

XVI

LE BAL COSTUMÉ

La nuit de Noël arriva, amenant avec elle la soirée chez les Towne. Comme Baldy l'avait écrit à sa sœur, six convives prenaient part au dîner. La cousine Annabel gardait encore le lit. Adélaïde Laramore la remplaçait. Edith avait confié à Mme Follette qu'elle eût mieux aimé qu'Adélaïde ne fût pas invitée.

— Mais elle a intrigué, comme elle le fait toujours. Elle flatte oncle Fred, et il se laisse prendre au piège.

Baldy arriva dans sa petite *Ford* avec Mme Follette et Evans. Edith n'était pas encore descendue de sa chambre.

— Elle est toujours en retard et ne s'en excuse jamais, se plaignit Towne.

Baldy demeura dans le hall pour guetter sa venue. Elle parut, jaillie de l'ombre comme un rayon de lumière. Sa robe vert argent, retenue par une ceinture de perles, dessinait son corps. Du gui ornait ses cheveux.

Il se précipita vers elle.

— Vous n'auriez pas dû vous parer de gui! s'exclama-t-il.

— Pourquoi pas?

— Tous les hommes vont être tentés de vous embrasser.

— Il faudra qu'ils résistent à la tentation.

Elle aborda un sujet moins brûlant :

— Je suis en retard pour le dîner. Oncle Fred doit rugir, n'est-ce pas?

— Plus ou moins, et Mme Laramore ronronne.

Cette raillerie lancée à leurs aînés les amusa énormément. Mais, en entrant dans le salon, ils trouvèrent Frédéric muet d'indignation.

Waldron annonça que le dîner était servi. Towne offrit son bras à Mme Follette. Baldy et Edith fermèrent la marche.

— Combien allez-vous m'accorder de danses?

— Pas autant que je le voudrais. Mes devoirs de maîtresse de maison m'obligent à me consacrer à tout le monde.

— Multipliez-vous comme les étoiles. Vous connaissez la phrase de Browning? « Mon étoile m'a dévoilé son âme, et depuis je l'aime. »

Il parlait d'un ton badin, mais Edith s'émut. Que Baldy était donc attirant!

Elle garda pendant le dîner un silence inaccoutumé. Mais, placée entre Evans et Baldy, point n'était besoin qu'elle fît de grands frais de conversation. Les deux jeunes gens avaient de l'esprit, et, en dépit de son habit religieux, M. Follette n'était pas austère.

Il se révéla merveilleux conteur et renvoya la balle à Frédéric. Sa mère se sentit fière de lui. Sa vie prenait un aspect différent : l'amitié des Towne, le changement merveilleux d'Evans. Elle était sereine et satisfaite.

Adélaïde, assise de l'autre côté de Frédéric, n'éprouvait, elle, ni sérénité, ni satisfaction. Plus

jolie que jamais dans ses draperies roses et vert pâle, une étoile en diamants scintillant dans sa chevelure, elle avait murmuré à Frédéric en arrivant :

— J'incarne tout ce que votre imagination vous suggérera : *Etoile du soir; Crépuscule; Reflets du couchant.* Peut-être *Rose d'automne...*

Ceci dit d'un ton pensif.

La réponse de Towne, quoique galante, manquait d'inspiration :

— Vous êtes encore trop jeune pour parler d'automne.

Toutefois, ses yeux démentaient ses paroles. Elle comprit qu'elle avait commis une maladresse en faisant allusion à son âge.

Son inquiétude s'accrut encore quand, au dessert, il proposa un toast :

— Heureux Noël à la petite Jane Barnes.

En silence, tous les convives se levèrent. Evans se recueillit, comme s'il participait à un sacrement.

— C'est presque égoïste, semble-t-il, de nous réjouir pendant que Jane a tant de tracas, dit Edith.

— Je détesterais de passer la Noël à Chicago, intervint Adélaïde, sans souci de logique.

Personne ne dit mot. Elle s'adressa alors à Frédéric :

— Mlle Barnes ne peut-elle donc quitter sa sœur pour quelques jours?

— Non, répondit-il.

— Pourtant, vous désiriez qu'elle ne manquât pas le bal.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'elle vienne.

— Vous avez si bon cœur, Ricky.

Parfois, Towne pouvait être cruel, et cette persistance l'irritait :

— Adélaïde, ce n'était pas seulement pour son plaisir que je désirais sa présence.

Elle demeura rigide, les yeux rivés sur son assiette. Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut pour parler d'autre chose :

— Avez-vous appris le retour de Delafield?

— Qui vous l'a dit?

— Eloïse Harper. Elle est certaine qu'il va épouser l'autre personne. Tout le monde brûle de curiosité de savoir qui elle est.

— A-t-on une idée quelconque ?

— Non ; il parle franchement de son mariage, mais ne prononce jamais le nom de sa fiancée.

— Je ne crois pas qu'il retrouvera Edith le cœur brisé.

Towne lança un regard vers sa nièce. Elle n'avait pas l'air d'une âme en peine. Son oncle se réjouit de ce courage. Il ne s'entendait pas toujours avec Edith ; mais, sapristi ! il pouvait être fier d'elle.

Le ton calme d'Adélaïde le tira de ses réflexions :

— Non, son cœur n'était pas brisé ; elle est en train d'en recoller les morceaux.

— Que voulez-vous dire ?

— La petite Jane et son frère forment un couple bien séduisant. Et ce cher jeune homme est amoureux fou.

— D'Edith ? Elle sort avec lui, mais il n'y a rien de sérieux.

— N'en soyez pas certain ; elle s'intéresse à lui.

Mme Laramore, sous ses airs patelins, cachait des griffes. Mais elle avait raison. Edith venait de comprendre ce que Baldy était pour elle.

En entrant dans la salle de bal, ses amis l'avaient entourée :

— Pourquoi, questionnèrent-ils, portez-vous du gui si vous ne voulez pas vous acquitter du tribut ?

Appuyée contre une colonne de marbre, elle les tint à distance :

— Je veux bien le payer, mais à aucun de vous.

Cette franchise les amusa :

— Quel est l'heureux mortel ?

— Il est ici, mais il ignore son bonheur.

On pensa qu'elle plaisantait. Cependant, de l'autre côté de la colonne, un page tout de rouge vêtu écoutait, la joie et la crainte au cœur. — Comme nous allons vite !

On dansa jusqu'à minuit, puis le rideau qui cachait l'extrémité de la salle se leva, révélant l'arbre de Noël, scintillant, merveilleux. Les branches, qui s'élevaient jusqu'au plafond, étaient chargées de cadeaux pour chacun, jouets fantastiques pour la plupart, coûteux et sans raison d'être.

Evans, à l'écart, sentit le néant de ces frivolités. Dans cette soirée, qu'avait-on fait pour évoquer

le Nouveau-Né de Bethléem? Et, quand Eloïse Harper, revêtue d'un léger costume de dryade, se précipita vers lui en lui tendant un singe grotesque, elle évoqua en son esprit l'image d'une saturnale païenne.

— Monsieur Follette, votre froc vous sied à ravir. Mais vous êtes un sépulcre blanchi! s'exclama-t-elle.

— Pourquoi donc?

— Je gagerais que vous ne faites jamais oraison.

Elle pirouetta et disparut sans se douter que ses paroles avaient pénétré dans le cœur du jeune homme. Pourquoi aurait-elle cru que cette fête représentait pour lui autre chose que pour elle? Avait-il témoigné de sa foi?

Son jouet grotesque dans les mains, Evans demeura figé sur place. La foule rieuse et bruyante tourbillonnait. C'était une bacchanale, non une fête sacrée. Par quel moyen pourrait-il proclamer sa foi?

Edith l'avait prié de chanter de vieilles ballades. Mais il n'était pas d'humeur à évoquer les amours de jolies dames cette nuit de Noël.

Quand tous les présents furent distribués, l'obscurité se fit dans la salle. Seul, l'arbre resplendissait, entouré d'une lueur d'or.

Evans, revêtu de sa robe de moine, apparut dans ce cercle de lumière comme une figure mystique. Ses cheveux prématurément gris, les lignes basses de son visage vieilli avant l'âge, il avait l'air ascétique à souhait.

Cependant, sa voix s'éleva, claire et jeune, imposant à la foule un silence respectueux :

Dans cette étable
Que Jésus est charmant!
Qu'il est aimable
Dans son abaissement!
Que d'attraits à la fois!
Tous les palais des rois
N'ont rien de comparable
Aux beautés que je vois
Dans cette étable.

Il chanta avec la même ferveur que s'il avait été dans quelque chœur d'abbaye, séparé du monde par une grille.

Et, maintenant, il avait l'impression que son chant s'adressait non à ces mondains parés de satin et de soie, non à Jane si loin de lui, mais à tous ceux de ses compagnons d'armes qui avaient franchi le fleuve sans retour.

Assis dans son petit lit d'hôpital, il avait chanté ce même Noël. La plupart de ses camarades de souffrance n'étaient plus. Ce fut vers eux que sa pensée s'envola.

Quand il se tut, son auditoire parut en soupirant s'éveiller d'un rêve. La grande salle s'illumina de nouveau. Le moine avait disparu.

. . . . . .

Evans était venu dire à Baldy qu'il regagnait sa demeure :

— Je ne pourrais être à l'unisson pendant le souper. Voudras-tu ramener ma mère?

— Certainement. Ton *Noël* a été épatant. Edith voudrait bien en entendre un autre.

— Dis-lui que je regrette, je ne puis; la dernière fois que je l'ai chanté, c'était en France. Ce souvenir m'a bouleversé.

— Moi aussi, et un pareil chant montre toute la stupidité de cette fête, confia le jeune Barnes.

Pourtant, pouvait-on, de nos jours, aller dire à une personne comme Eloïse :

— Pour toi, en ce jour est né, dans la cité de David, un Sauveur qui est le Christ.

De telles paroles ne se prononcent pas dans le monde ; et, si l'on osait les dire, qui donc les écouterait?

XVII

NOUVELLES POUR LE CRIEUR PUBLIC

Peu de jours avant le nouvel an, Lucie Logan apporta à Towne une lettre à signer. Avant de se retirer, elle lui dit :

— Je vais me marier, Monsieur.

— Vous marier?

Towne aussitôt la félicita.

Sa curiosité était éveillée :

— Quel est l'heureux mortel? Un gentil garçon, j'espère?

— Très gentil, Monsieur.

Elle rougit, et son ton semblait mettre fin aux questions. Elle sortit. Towne ordonna au caissier d'arrondir le compte de sa secrétaire.

— Elle aura besoin de jolies toilettes. Quand nous saurons la date du mariage, nous lui enverrons un cadeau.

Le samedi soir, Lucie quitta son emploi, et le lundi suivant une carte de visite était remise à Edith Towne.

Elle la lut :

— Lucie Logan? Je ne crois pas la connaître, remarqua-t-elle à la femme de chambre.

— Elle dit qu'elle est employée au bureau de Monsieur et que c'est une affaire importante.

Lucie attendait dans l'antichambre. Elle se leva à l'arrivée d'Edith.

— Allons nous asseoir dans une pièce plus confortable, dit celle-ci en montrant le chemin. Elles s'installèrent au coin du feu, à l'abri du paravent.

Les deux jeunes filles présentaient un contraste frappant. Edith, revêtue d'une robe d'intérieur jaune pâle, offrait l'image du dernier chic. Lucie, dans ses vêtements modestes, ne pouvait prétendre à aucune élégance.

Cependant Mlle Logan paraissait à son aise.

Avec sa franchise coutumière, Lucie alla droit au but :

— Je dois aborder avec vous un certain sujet.

Je ne sais pas si j'agi sagement, mais l'honnêteté le commande.

— Je ne puis imaginer ce que vous avez à me dire.

— Naturellement. C'est...

Elle hésita, puis reprit avec effort :

— Je suis la fiancée de M. Simms. Il désire revenir pour m'épouser.

Edith se cramponna au bras de son fauteuil :

— Est-ce à dire que s'il ne m'a pas épousée c'est à cause de vous?

— Oui. Quand il était à Washington, il avait coutume de venir au bureau pour dicter ses lettres. Nous avons pris l'habitude de bavarder. Bientôt, je songeai à lui sans cesse, sans jamais toutefois le lui faire voir. Il m'a confié depuis que j'étais toujours présente à sa pensée. Le matin de votre mariage, il est venu au bureau pour me dire « adieu ». Une force impérieuse le poussait. Et... il m'a avoué qu'il m'aimait. Je lui déclarai que s'il m'aimait il n'avait pas le droit de vous épouser.

Elle hésita et leva sur Edith un regard implorant :

— Je me demande, Mademoiselle, si vous êtes assez généreuse pour croire que seul mon amour m'a poussée à agir de la sorte.

Mlle Towne était prête à déverser son courroux sur cette fille responsable de toute l'humiliation qu'elle avait subie. Cependant, le courage et la franchise dont elle venait de faire preuve la retinrent.

— Vous croyez l'aimer sincèrement? questionna-t-elle.

— J'en suis certaine. Si demain il perdait jusqu'à son dernier sou, si je devais errer sur les routes avec lui, je partagerais son sort avec joie. C'est ce que vous ne feriez pas, Mademoiselle. N'ai-je pas raison?

La droiture d'Edith lui dicta sa réponse :

— Si j'étais condamnée à une vie misérable avec lui, j'en périrais, reconnut-elle.

— Je crois qu'il se doutait de vos sentiments, Mademoiselle ; il m'a confié que, s'il ne vous épousait pas, votre orgueil seul souffrirait.

Edith eut un accès de gaieté nerveuse. Comme son fiancé et la secrétaire de son oncle avaient discuté sur ses sentiments! Quelle tragédie et quelle comédie!

Elle se pencha un peu en avant :

— Je serais heureuse que vous me disiez tout.

Lucie conta donc la simple histoire. Elle se révéla si naïve et si sincère que Mlle Towne sentit un respect croissant pour elle. Celle qui l'avait supplantée dans le cœur de Del Simms n'était pas venue à elle pour jouir de son triomphe. Elle avait redouté cet entretien et ne s'y était contrainte que par devoir.

— J'ai pensé que si vous étiez prévenue avant tout le monde ce serait moins désagréable pour vous.

— Toute cette aventure a été des plus déplaisantes, riposta Edith, le front contracté. Quand vous mariez-vous?

— Je lui ai dit que ce serait pour la Saint-Valentin (1). Ce jour m'a semblé poétique.

Del et la poésie! Mlle Towne eut une révélation soudaine. C'était ce qu'il recherchait, et elle le taquinait et n'avait été pour lui qu'une bonne camarade.

Edith Towne était incapable de mesquinerie, et elle s'humilia devant la petite Lucie :

— Je crois que j'ai été aussi coupable que Del, je n'aurais jamais dû répondre oui. Deux êtres n'ont pas le droit d'unir leurs vies quand ils n'ont l'un pour l'autre que les sentiments que nous éprouvions.

— Oh! s'écria Lucie avec ravissement. Comme c'est merveilleux à vous de dire cela! Vous êtes tout simplement admirable.

— Pas le moins du monde.

Edith, le regard rivé sur le feu, poursuivit :

— Je suis par nature orgueilleuse et haineuse. Si vous étiez venue une semaine plus tôt...

---

(1) Le 14 février. — Jadis, jour où les soupirants faisaient en grand nombre leur demande en mariage. A cette date, on échange encore, en Angleterre et en Amérique, des lettres et de menus présents, gages d'affection ou plaisanterie.

Lucie l'observa avec curiosité :

— Une semaine plus tôt ?

— Aimez-vous les contes de fées ? Il était une fois une princesse ; un page survint et chanta sous sa croisée, et ce chant plut à la princesse.

— Oh ! murmura Lucie.

— Et c'est tout, reprit Edith. Je ne sais pas la fin.

Elle s'étira, ses manches vaporeuses flottant autour de ses bras nus, pareilles à des ailes. La petite secrétaire la regardait, se demandant par quel sortilège Delafield avait pu détourner les yeux de cette beauté pour voir sa simple joliesse.

Elle se leva :

— Je ne puis vous exprimer combien je suis heureuse d'être venue.

— Vous n'allez pas vous sauver si vite, répliqua Edith. Je désire que nous déjeunions ensemble en toute intimité. Vous me confierez tous vos projets.

— Je n'en ai pas beaucoup, et je ne puis vraiment rester ici.

— Pourquoi pas, si cela me fait plaisir ? Ne dites pas non.

Les deux jeunes filles montèrent donc au premier étage.

La petite Lucie n'avait jamais vu une pièce aussi somptueuse que celle où elle entra. Et pourtant, c'était l'atmosphère luxueuse dont son fiancé allait l'entourer. Elle fut presque prise de panique. Que ferait-elle de domestiques semblables à celles qui, en ce moment, étalaient une nappe de neige et couvraient la table de plats d'argent ?

Aussitôt que les femmes de chambre se furent retirées, Edith, comme si elle devinait la pensée de sa compagne, lui dit :

— Lucie, me permettez-vous de vous donner un conseil ?

— Bien sûr, Mademoiselle.

— N'essayez pas de devenir... comme nous tous..., semblable à l'entourage de Del, veux-je dire. Il s'est épris de vous parce que vous êtes différente de son monde. Vous pouvez ensemble mener une vie sensée si vous le modelez à votre image. Ce que vous avez à faire est d'intéresser

Del à quelque chose. Ne partez pas tout bonnement en croisière sur son yacht. Achetez une ferme en Virginie et aidez-le à assurer le succès de votre entreprise. Astreignez-le à une occupation. Trouvez-lui une marotte. Qu'il s'intéresse à des chevaux pur sang ou à des animaux de race. Il les aime. Et imaginez-vous tous les deux, parcourant la campagne, dessinant vos jardins..., puis un bébé ou deux arrivant.

Edith allait très vite.

— Quel Paradis ! s'exclama Lucie.

— Créez donc cet Eden ! Oh ! Lucie ! Lucie, heureuse mortelle ! Vous allez épouser l'homme que vous aimez, vivre loin du monde et partager avec lui les bons et les mauvais jours.

Elle se leva d'un mouvement brusque :

— Comme je vous envie !

Penchée à la fenêtre, le regard lointain, elle continua :

— Et moi, comme une prisonnière, je demeure derrière ma croisée à regarder les jours s'enfuir..., et mon page chante... Tel a été le commencement du rêve..., et ce sera la fin.

— Mais non, dit Lucie d'une voix sérieuse. Il ne faut pas le laisser finir ainsi. Ouvrez votre croisée, Mademoiselle.

Edith se retourna, haletante :

— Ouvrir ma croisée ! Oh ! Sage petite Lucie !

Mlle Logan partit. La femme de chambre, venue pour habiller Edith, la trouva songeuse.

— Alice, demanda-t-elle pour la première fois, qu'a-t-on fait des toilettes de mon trousseau ? Où est la robe de mariée ?

— Dans une armoire, dans la deuxième chambre d'amis, et soigneusement recouverte d'une enveloppe en lingerie.

— Quand je serai prête, nous irons la voir.

Quand Edith pénétra dans la deuxième chambre d'amis, l'atmosphère était imprégnée d'un parfum de fleurs d'oranger.

La femme de chambre prit la toilette de mariée et l'étala sur le lit.

Edith, en la regardant, fut assaillie de souvenirs pénibles. Pourtant, elle ne haïssait plus ni Del ni Lucie. Cette robe était faite pour une princesse.

BCIU

fiancée à un roi, non pour une princesse éprise d'un page. Un sourire adoucit ses traits.

— Alice, demanda-t-elle soudain, j'avais bien parmi ces robes une petite toilette de dîner héliotrope, n'est-ce pas?

— Oui, Mademoiselle.

— Je désire qu'on y mette des manches longues. Et dites au couturier de m'envoyer un chapeau assorti. Quant à la robe de mariée, décida Edith en la contemplant d'un air pensif, mettez-la dans un carton avec le voile et tout le reste. Je désire que Briggs porte ce colis et une lettre à l'adresse que je lui donnerai.

— Bien, Mademoiselle.

La domestique ne manqua pas d'étudier cette adresse avant de la donner au chauffeur.

Edith venait d'envoyer tous ces trésors, accompagnés d'un mot charmant, à Lucie Logan. Elle éprouva alors un sentiment de délivrance. Toute la honte et l'humiliation de ce mariage manqué étaient dissipées. Que lui importait ce que le monde dirait d'elle? Quelle importance cela avait-il? Seules comptaient les choses dont elle avait parlé avec Mlle Logan : un foyer, des intérêts communs, de l'affection. Le manque d'amour, seul, était terrible.

La sonnerie du téléphone retentit. Eloïse Harper était au bout du fil :

— Delafield est sur le chemin du retour, dit-elle. Benny a reçu une lettre de lui.

— Cher crieur public, répliqua Edith, vos nouvelles sont en retard.

— Pourquoi m'appelez-vous crieur public?

— C'est le sobriquet par lequel nous vous désignons, très chère.

— Pas possible? — Le ton était incrédule. — Dans tous les cas, Delafield revient et se mariera dès son arrivée ici.

— Mais non, pas avant février. Sa fiancée me l'a dit?

— Qui?

— Sa fiancée.

Eloïse était haletante :

— Edith, savez-vous qui c'est?

— Je le sais.
— Dites-le-moi.
— Ma chère, c'est impossible, le monde entier le saurait.
— Je jure de...
— N'en faites rien, Eloïse, vous seriez capable de vous parjurer.
Et Edith raccrocha le récepteur.

XVIII

INTERMÈDE

Le lendemain de Noël.

Baldy chéri, l'opération a eu lieu et le docteur nous donne de l'espoir. C'est tout ce que je puis dire. On ne m'a pas permis de voir Judy. Bob l'a entrevue et elle a souri. Comme tu l'imagines, nous n'avons pas le cœur à la joie. Cependant, les enfants ont eu un beau Noël avec un arbre, les cadeaux merveilleux ont afflué. Cependant, petit frère exquis, ton chèque n'aurait pas dû être si gros. Je ne le dépenserai d'ailleurs qu'en cas d'extrême urgence.

J'aurais voulu que tu voies les enfants. Julia tournait autour de l'arbre, de sa démarche incertaine de bébé. Enfin, elle a saisi un adorable lapin en peluche. Junior n'avait d'yeux que pour l'auto rouge, présent des Towne. Quelle gentillesse de la part d'Edith et de son oncle ! J'ai fait rôtir un poulet pour le déjeuner et... la journée s'est écoulée. Les petits sont couchés, Bob est à la maison de santé, et moi, je t'écris. Mais la crainte est dans mon cœur.

Il ne faut pas que je pense à Judy.

Fais mes amitiés à tout le monde. J'ai reçu des lettres d'Evans, d'Edith et de M. Towne. Baldy, Towne veut m'épouser. Je ne te l'avais pas encore dit. Je ne l'aime pas ; la question est donc résolue. Mais il prétend conquérir mon amour. Baldy, parfois, je désire qu'il le puisse. Ce serait un tel bienfait pour nous tous ! Bien sûr, ce n'est pas une façon de voir la chose ; mais je pense que Judy désire ce mariage.

Mes rêves n'y trouvent plus leur compte. Mais ces rêves, cependant, ne sont pas tout dans la vie...

J'étais tenue de tout t'avouer, petit frère, puisque nous ne nous cachons jamais rien, et tu as été si franc à propos d'Edith ! Les choses sont-elles roses de ce côté-là ? Ta lettre me le fait pressentir.

Prends bien soin de toi et aime-moi plus que jamais.

Jane signa et se leva en s'étirant. L'heure était tardive, elle était lasse. Une tempête furieuse secouait les fenêtres. Le vent qui passait sur le lac battait les murs avec le grondement d'une canonnade. Jane écarta les rideaux. La neige tourbillonnait dans le vent, tous les bruits de la rue étaient assourdis. Elle perdit le souffle, comme si la tempête s'abattait sur elle et la suffoquait. Elle alla dans la chambre des enfants :

« Oh ! que deviendraient-ils s'il arrivait quelque chose à leur mère ? Que ferait Bob ? »

Elle n'osa envisager l'avenir.

Elle revint sur ses pas, toute roidie, luttant contre la peur. Les sifflements du vent faisaient un vacarme infernal. Elle poussa une exclamation de soulagement quand la porte s'ouvrit, livrant passage à son beau-frère :

— Je suis à demi gelé, Janette. Quelle lutte contre l'ouragan ! Les voitures sont bloquées.

— Comment va Judy ?

— Elle se défend. A propos, Janette, votre ami Towne a envoyé d'autres roses. Quelle attention délicate ! Judy a été ravie.

— Il est très gentil.

— Bonté divine ! Je voudrais bien avoir sa fortune.

— L'argent n'est pas tout, Bobby.

— Dans un moment comme celui-ci, il a une importance capitale.

Son visage avait une expression anxieuse. Jane savait que les frais de la clinique étaient épouvantables, et les notes s'amoncelaient.

— J'ai toujours travaillé comme un nègre, dit-il d'un ton lamentable, et nous n'avons encore jamais eu de dettes.

— Quand Judy ira mieux, tout s'aplanira, Bob.

Les yeux pleins de crainte, il la regarda :

— A l'idée de la perdre, je deviens fou, Jane.

— Ne pensons pas à cela. Venez dans la cuisine, je vais vous faire du café.

Toujours pratique, elle savait qu'une fois réchauffé l'avenir lui apparaîtrait sous des couleurs moins sombres.

Cependant, en dépit de sa philosophie, elle demeura cette nuit-là longtemps éveillée.

Et les jours et les semaines s'écoulèrent sans qu'il fût possible à Judy de rentrer à son foyer. Le premier février la trouva encore clouée sur son petit lit d'hôpital. Bientôt, Towne écrivit à Jane qu'il allait la rejoindre à Chicago :

« Je n'y passerai qu'un jour, mais je veux vous voir. »

Quand elle alla à la clinique, elle apprit à sa sœur cette visite inattendue :

— Oh ! Jane, quel bonheur !

— Vraiment ? je n'en suis pas convaincue.

— Ce serait parfait si tu acceptais.

— Mais je ne l'aime pas.

Judy, austère, avec son visage pâle encadré de nattes brunes, s'écria :

— Janette, sais-tu que pas une jeune fille sur mille n'a la bonne fortune d'épouser un homme comme lui ?

L'émotion et la voix haletante de la malade avertirent Jane :

— Mais, ma chérie, qu'y aura-t-il de changé, que je l'épouse ou non ? Il n'est pas le seul au monde.

— Bob et moi, nous en parlions.

Sa voix trahit un empressement douloureux :

— Combien ce serait merveilleux pour nous tous !

« Pour nous tous ! » Judy, Bob et leurs enfants ! C'était la première fois que Jane envisageait son mariage avec Towne comme un moyen de salut pour sa sœur et son beau-frère.

. . . . . .

Dès son arrivée, Towne téléphona à Jane de son hôtel :

— Quand puis-je venir vous voir ? Et combien de temps pouvez-vous m'accorder ?

— Pas bien longtemps. Je ne puis abandonner les petits.

— Les enfants de votre sœur ? N'avez-vous pas confiance dans les domestiques ?

— Les domestiques ? Ecoutez-moi ça ! Mais nous n'en avons pas !

— Nous allons changer tout cela. J'arrive avec une nurse et quelqu'un pour l'aider, plus un chargement de jouets pour faire tenir les petits tranquilles. Quand je veux une chose, Jane, je l'obtiens généralement.

Lui et la nurse arrivèrent de compagnie. Une bonne compétente devait suivre. Mlle Barnes protesta :

— Ce sont des mesures arbitraires.

Ils étaient seuls dans le salon. Mlle Martin avait immédiatement emmené les enfants pour déballer les jouets.

Frédéric se mit à rire :

— Eh bien ! Qu'allez-vous faire ? Vous ne pouvez me mettre à la porte ?

— Mais je puis refuser de rester avec vous.

Et dans sa voix vibrait cet accent de défi qui avait pour lui tant d'attraits.

Il lui tendit la main et l'attira vers lui.

Elle se dégagea, rougissante :

— Je ne sais plus bien ce que je dois faire.

— Pourquoi songer au mot « devoir » ? Nous allons passer quelques bons moments ensemble, Jane, voilà tout. Vous êtes une pauvre petite fille harassée.

Cette sympathie la réconforta :

— Oui, je suis fatiguée. Et si les enfants veulent être sages...

— Fort bien. Courez donc voir Mlle Martin, et je crois que vous serez satisfaite.

Jane trouva Junior enthousiasmé par une arche de Noé. La petite Julia écoutait avidement une belle histoire, blottie sur les genoux de la nurse.

— Tout ira bien, Mademoiselle, dit Mlle Martin en souriant.

Jane poussa un soupir de soulagement.

— Vous voyez comment j'exécute mes volontés, constata Frédéric en l'aidant à monter dans une grande limousine.

— C'est merveilleux pour le présent, admit Jane. Mais ne vous imaginez pas avoir créé un précédent.

— Ne serait-ce pas toujours merveilleux ?

— J'en doute. Vous avez le despotisme d'un... pacha.

Mais elle lança cette boutade en riant, et il sourit. Il était vraiment sympathique, gai, énergique, sans jamais se départir de sa déférence enjouée.

Elle savait que, si elle l'épousait, la vie s'écoulerait toujours ainsi. Ce serait une existence dorée. Un vieil air chanta dans sa mémoire :

Il était une dame Tartine...

— Qu'est-ce qui vous fait rire? demanda Towne.

— Je songeais à une chanson enfantine, répondit-elle.

Son sourire s'accentua.

— Laquelle?

— *Madame Tartine.*

— Je ne m'en souviens pas. Mais si, sapristi! « Mme Tartine dans son palais de beurre frais, les murailles étaient de praline... »

— C'est cela.

— Fort bien. Vous comprenez que je veux ouater votre vie?

— Oui. Mais ne sera-ce pas monotone?

— Que pouvez-vous souhaiter de mieux qu'une affection vigilante?

Jane se redressa :

— Oh! Mais je veux vivre, répliqua-t-elle presque avec violence. J'aurais horreur de considérer mon mari comme une source de confort.

— Est-ce là ce que vous pensez de moi?

Sa vanité ne s'émut pas; Jane ne pouvait penser ces paroles.

— Non. Mais l'amour est la vie. Je ne veux pas en être privée.

— Je jure que si vous m'épousez, Jane, je me ferai aimer de vous.

Il prononça ce serment avec une ferveur ardente, et, en dépit d'elle-même, elle fut ébranlée par une telle conviction.

— Oh! Ne parlons plus de cela, je vous en prie, demanda-t-elle, oppressée.

Ils déjeunèrent dans un restaurant charmant.

Towne savait composer un menu avec art.

— Je ne puis vous dire combien je suis contente, lui dit-elle avec gratitude.

— Cette vie vous plaît ?

— Enormément.

— Pourquoi ne pas la mener toujours ?

Le garçon l'interrompit. Quand il se fut retiré, Frédéric persista :

— Je pars demain. N'aurai-je pas votre réponse ce soir ? Après déjeuner, je vous ramènerai chez vous, puis je reviendrai vous chercher pour dîner, et nous irons au théâtre.

Elle essaya de protester, mais il insista :

— Ne me gâchez pas cette soirée, Jane.

Ils quittèrent le restaurant vers trois heures. Ils étaient loin du domicile de Jane, et la nuit tombait déjà quand ils arrivèrent. Il neigeait toujours.

Bob était rentré et se croyait le jouet d'un rêve.

— Je ne puis vous dire, confia-t-il à sa belle-sœur quand Towne fut parti, quelle impression bizarre j'ai ressentie en voyant les petits avec Mlle Martin et cette imposante vieille femme dans la cuisine. La nurse m'a tout expliqué. Ce Towne, Janette, crée des enchantements.

En retournant à son hôtel, Towne passa devant un magasin brillamment éclairé. Dans une des vitrines s'étalait une robe exquise, bleu et argent. Un sac et des escarpins la complétaient. Towne fit arrêter sa voiture, entra, acheta la robe et ses accessoires. Il transporta le grand carton à son hôtel. Là, il se permit d'imaginer Jane parée de cette toilette.

La soirée qui allait s'écouler lui parut remplie de promesses radieuses.

La sonnerie du téléphone retentit. Mlle Barnes lui parlait.

— Monsieur Towne, dit-elle, il m'est impossible de dîner avec vous. Ne pourriez-vous pas venir un peu plus tard ? Judy est au plus mal. Je vous parlerai plus longtemps quand vous serez là.

XIX

CAPITULATION

En apprenant la nouvelle, Bob avait pleuré. Quel horrible moment ! Jane n'avait jamais vu un homme verser des larmes. Secoué de sanglots, il s'excusait :

— Je suis stupide de me laisser aller ainsi.

Elle essaya de trouver des paroles apaisantes, puis, silencieuse et misérable, elle attendit que son beau-frère eût recouvré son empire sur soi.

Bob n'avait pas la permission de voir sa femme, mais le chirurgien désirait lui parler à huit heures.

— Et je sais ce qu'il va me dire, prononça-t-il tristement : que, si je ne puis faire venir un spécialiste, il ne pourra peut-être pas diagnostiquer le mal. Mais comment me procurer l'argent, Janette ?

Jane était pâle, les traits tirés.

Elle reprit d'un ton pensif :

— Bob, croyez-vous que ce spécialiste puisse sauver Judy ?

— Peut-être. C'est notre dernier espoir.

— Nous nous arrangerons pour payer, mais il faut sauver Judy ! s'exclama-t-elle, farouche.

Elle s'était levée :

— Je vais téléphoner à M. Towne pour lui dire que je ne pourrai dîner avec lui.

— Mais, Janette, pourquoi ne pas tenir votre promesse ?

Elle se retourna, indignée :

— Vous croyez donc que je pourrais m'amuser et oublier Judy ?

Bob détourna les yeux :

— Vous pourriez obtenir l'argent de Towne. N'y avez-vous pas songé ?

— Mais comment pourrais-je le rembourser ?

Un silence de mort plana, puis Bob reprit :

— Il vous aime, n'est-ce pas ?

— Vous voulez dire que je peux... l'épouser ? Mais, Bob..., je ne l'aime pas.

— Vous apprendrez à l'aimer. Il est charmant, Janette. Et, en vous donnant ces conseils, je ne pense pas qu'à nous. Ce serait une vie magnifique pour vous.

Au dehors, le vent hurlait.

« Quel chant railleur et féroce ! » pensa Jane.

Elle eût désiré répliquer à son beau-frère : « J'ai pourtant vécu heureuse dans notre petite maison avec Baldy, Philomèle et les chats. » Mais Bob objecterait : « Vous souffrez à présent, et que pouvez-vous pour Judy ? »

Judy !

Ce fut à ce moment qu'elle téléphona à Towne : « Je ne puis dîner avec vous, Judy est au plus mal... »

Jane but une tasse de café, puis une autre. Frédéric avait juré de se faire aimer d'elle...

Des roses envoyées par Towne ornaient la table; elle en glissa une dans sa ceinture.

Bob se leva :

— Il faut que je parte ; bonne chance, mon petit...

Quand elle fut seule, elle alla regarder ses neveux endormis. Junior n'avait pas voulu quitter les animaux de l'Arche ; ils s'étalaient sur la blancheur des couvertures. La petite Julia étreignait la poupée contre son cœur.

La sonnette retentit. Tremblante, Jane alla ouvrir.

Frédéric entra et lui prit les mains :

— Je suis sincèrement désolé pour votre sœur. Ne puis-je rien faire pour elle ?

Elle secoua la tête, presque incapable de prononcer un mot :

— Si vous voulez, nous allons sortir en auto, nous pourrons parler.

En descendant l'escalier, Towne se tourna vers elle.

— Vous portez ma rose, dit-il avec ardeur. Mais n'êtes-vous pas une rose vous-même ?

Elle n'aurait pas été femme si cette admiration lui eût déplu. Il l'adorait, et il était connu et distingué.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Près du lac. Il est beau par ce temps.

La lune, haute dans le ciel, courait parmi les nuages. Les vagues se tordaient comme des monstres marins déchaînés, tour à tour scintillants et sombres.

— Jane, questionna doucement Frédéric, pourquoi portez-vous ma rose?

Elle était demeurée immobile, assise près de lui.

— Monsieur Towne, dit-elle enfin, dites-moi combien vous m'aimez.

Il eut un sursaut de surprise et, se tournant vers elle, lui prit la main :

— Laissez-moi vous dire qu'aucune femme ne fut jamais plus chérie. Tout ce que j'ai, tout ce que je suis est vôtre si vous le voulez.

Tant de dignité accompagnait cette déclaration que Jane sentit s'accroître la sympathie qu'elle éprouvait pour Towne.

— M'aimez-vous assez, demanda-t-elle précipitamment, pour me venir en aide?

— Oui.

— Monsieur Towne, Judy doit avoir d'urgence la consultation d'un grand spécialiste. C'est l'unique chance que nous ayons de la sauver. Si vous donnez des ordres pour qu'il vienne, si vous vous chargez de tout..., je vous épouserai quand vous le désirerez.

Il la fixa, incrédule :

— Etes-vous sincère, Jane?

— Oui. Oh! Vous me trouvez abominable?

Il eut un rire de triomphe et la prit dans ses bras :

— Abominable? Vous êtes la plus chère, toujours!

Cependant, lorsqu'il sentit les battements tumultueux du cœur de Jane, il relâcha doucement son étreinte. Jane était en pleurs. Towne effleura doucement de ses lèvres la joue humide de larmes.

Une intuition subtile et sa connaissance des femmes l'empêchèrent de demander un gage plus tendre. Tenant la main de Jane dans la sienne, il fit des projets pour l'avenir. Dès que Judy irait mieux ils se marieraient.

Toute rose d'émotion, à peine capable de se reconnaître elle-même, elle rentra avec Frédéric, tandis que la lune éclairait le monde ravagé par la tempête, et elle vit alors Bob passer en un instant du plus farouche désespoir à une joie insensée.

Towne déclara tout simplement :

— Jane m'a dit dans quelle situation vous étiez, Herning. Je vous apporte mon aide.

Puis il demanda le nom du chirurgien, décida qu'il fallait changer Judy de chambre et l'entourer de soins plus empressés.

Frédéric se montrait vraiment sous son meilleur jour. Sincèrement épris de Jane, sa générosité naturelle était stimulée par le désir de lui plaire. Cependant, après son départ, elle ne put trouver le sommeil. Des doutes l'envahirent, et le rouge lui monta au front en songeant au marché qu'elle avait conclu. Mais était-ce seulement un marché? Il était si tendre, si plein de sollicitude. Jane n'avait pas encore appris la différence entre aimer et être aimée. Aux bienfaits dont il la comblait, elle ne pouvait opposer que des rêves de chevaleresques amours, d'aventures héroïques! Et le souvenir... d'Evans Follette.

Elle soupira à cette pensée : Evans serait malheureux. Cher Evans! Les larmes lui montèrent aux yeux. Mais à quoi bon songer à lui? L'irrémédiable était accompli. Elle épouserait Towne.

XX

PAPIER DENTELLE

Deux jours s'étaient écoulés depuis que Jane avait promis à Towne de l'épouser, lorsque Evans acheta pour elle une valentine.

Les magasins en étaient remplis. La plupart d'entre elles étaient en papier dentelle, images fragiles, surannées et redevenues à la mode. Des myosotis, des cœurs transpercés de flèches d'or, des amours roses et potelés les ornaient.

Evans hésita longtemps entre elles. Il les contemplait toutes, amusé. Et il imagina le sourire de Jane quand elle lirait les vers inscrits sur la valentine qu'il choisit enfin :

Roses rouges, ma chère,
Espoir fou.
Le miel est doux, ma chère,
Moins que vous.

Il se rendit à son bureau le cœur léger. Dans le ciel limpide flottait un parfum printanier.

Evans souhaitait la présence de Jane. Si tout continuait ainsi, la guérison devenait un espoir certain. Il le voyait dans les yeux des femmes. Dans leurs regards ne se lisait plus la pitié, mais de coquettes provocations. Il recevait de nouveau des invitations mondaines. Il les acceptait rarement, cependant leur nombre allait croissant.

Et des clients venaient, pas bien nombreux encore, assez toutefois pour présager le succès. De plus, la ferme de Mme Follette était devenue le rendez-vous des gens du monde.

Edith Towne avait fait connaître à ses amis la laiterie de Castle Manor.

— C'est un endroit charmant, disait-elle à Evans. Et votre mère est unique. Laitière aux airs de reine. Je raffole d'elle.

Ce soir-là, Mlle Towne avait décidé de passer la soirée à Castle Manor. Evans rentra de bonne heure. En arrivant, il aperçut Edith et sa mère

sous le porche et la voiture des Towne devant la grille.

— Je suis obligée de retourner chez moi, expliqua la jeune fille. Oncle Fred est revenu de Chicago voici une heure ; il vient de téléphoner qu'il désirait me parler.

Elle embrassa Mme Follette :

— Je reviendrai bientôt, chère Madame. Et surtout, quand vous serez fatiguée de ma présence, dites-le-moi.

Evans l'accompagna à sa voiture, puis grimpa l'escalier quatre à quatre afin de se changer pour le dîner.

Le repas était presque terminé quand l'auto de Baldy se fit entendre. Le jeune homme entra en coup de vent.

— Jane se marie, cria-t-il. Elle épouse Towne !

Evans se leva à demi de son siège. Tout tourna autour de lui, et il se rassit.

Baldy se laissa tomber sur une chaise :

— M. Towne est revenu cette après-midi de Chicago. Il m'a appelé par téléphone. Je me suis rendu à son bureau, et il m'a donné une lettre de Jane.

Baldy tendit la feuille à Mme Follette :

— Voulez-vous la lire? Je n'en puis plus. J'ai conduit à une vitesse folle pour arriver ici. Towne voulait me retenir à dîner et me traiter immédiatement en beau-frère, sans me donner le temps de respirer. Mais je me suis sauvé. Quel type orgueilleux !

Jane eût compris l'humeur de son frère à son regard orageux et à sa pâleur crayeuse.

MON CHER BALDY,

M. Towne t'expliquera tout. Je me marierai avec lui dès que Judy ira mieux. Je sais que tu vas être surpris, mais M. Towne est tout simplement prodigieux, et ce sera pour nous tous un vrai bonheur. M. Towne te dira combien l'état de Judy est grave. Il désire faire pour elle tout ce qui est nécessaire. Ce sera une aide précieuse pour Bob. Et tous nous vivrons heureux.

Petit frère chéri, tu sais combien je t'aime. Télégraphie-moi pour me dire que tu m'approuves. Pré-

viens Evans et Mme Follette. Ce sont mes plus chers amis et ils le demeureront toujours.

Plus affectueusement que jamais.

JANE.

Ces lignes ne ressemblaient en rien à Jane, du moins à celle que Baldy et Evans connaissaient.

Mme Follette leva les yeux de la lettre, ôta ses lunettes et dit d'un ton satisfait :

— C'est très heureux pour elle.

Mais les deux jeunes gens étaient à mille lieues de se réjouir.

— Heureux pour Jane! s'écrièrent-ils.

— Vous ne comprenez donc pas ce qui la décide? demanda Baldy.

Il s'empara de la lettre et souligna certaines phrases d'un doigt accusateur :

Ce sera pour nous tous un vrai bonheur... Il désire faire pour elle tout ce qui est nécessaire... Ce sera une aide précieuse pour Bob...

— N'est-ce pas clair? interrogea-t-il avec fureur. C'est parce que Bob et Judy sont dans la gêne et que Towne peut les aider. Je connais Jane.

Il se prit la tête à deux mains, et ses cheveux hérissés lui donnaient l'aspect d'un aigle en colère.

— Qu'as-tu répondu à Towne? demanda Evans, les lèvres sèches.

— Que pouvais-je dire? J'ai exprimé ma surprise et formulé de vagues souhaits de bonheur. Puis j'ai battu en retraite et suis arrivé ici à toute allure. Il fallait que je vous parle ou que... j'éclate.

Son regard rencontra celui d'Evans. Dans les yeux de son ami, il trouva la sympathie qu'il cherchait.

— C'est un sale tour, dit-il.

— Sortons un peu, Baldy, proposa Evans.

Les deux jeunes gens se dirigèrent vers la pinède. Sur le violet sombre du ciel se détachaient un fin croissant de lune et une étoile paisible.

Là, dans l'ombre des arbres, Evans avoua à Baldy son amour pour Jane :

— Je l'aime! dit-il.

— Je sais! Bonté divine! Que ne l'as-tu épousée?

— Son choix est peut-être sage. Towne lui fera une vie douce.

— Mais je voudrais que tu entendes comment Edith dépeint son oncle. C'est un vieux bougon. Et tu connais Janette, gaie comme un chant d'alouette.

Ils revinrent à Castle Manor. Edith avait téléphoné et priait Baldy de la rappeler dès son retour.

— Oncle Fred, dit-elle au bout du fil, vient de m'apprendre que Jane va devenir ma tante. C'est délicieux, n'est-ce pas?

— Je n'ai rien à reprocher à Towne, mais ce n'est pas le mari qui convient à Jane.

— Ne voulez-vous pas venir vous asseoir au coin de mon feu? Oncle Fred est sorti.

— Je ne l'ai fait que trop souvent.

— Trop souvent pour votre tranquillité d'esprit? Je le sais, mais j'en suis heureuse.

— Ce n'est pas là sujet à railleries.

Elle hésita, puis reprit d'un ton changé :

— Je ne raille pas. Mais je veux vous voir près de moi ce soir.

Il était tard quand Evans se retira dans sa chambre.

Sur sa table de chevet, il trouva la valentine qu'il avait achetée pour Jane. Impossible de la lui envoyer à présent, ni celle-là ni d'autres.

Jane serait à jamais bannie de sa vie. A quoi bon parler d'amitié?

Mais qu'allait-il faire sans elle? Quoi...?

Il arpenta sa chambre d'un pas fiévreux.

La valentine, dans sa fragile beauté, semblait le narguer.

Il étendit la main et déchira en mille morceaux l'éphémère gage d'amour. Papier dentelle...

XXI

VOIX DANS L'OBSCURITÉ

Arthur Lane et Sandy se demandaient ce qui était arrivé à Evans :

— Que s'est-il passé? Il a une mine effrayante!

Les jeunes garçons se dirigeaient vers Castle Manor pour emprunter des livres. La bibliothèque était une mine de richesses pour de jeunes lecteurs : elle comptait toutes les vieilles histoires d'aventures et leur possesseur les connaissait toutes. Il étendait la main vers un rayon, prenait un livre et disait :

— Celui-ci vous plaira sûrement.

Et jamais il ne se trompait.

Arrivés à Castle Manor, ils sonnèrent. La vieille Mary vint leur ouvrir :

— Monsieur est dans la bibliothèque, dit-elle.

Mais ils trouvèrent la pièce vide...

Ce matin-là, Baldy avait reçu une lettre de Jane, et il l'avait communiquée à Evans. Depuis ses fiançailles, c'était la première fois que sa sœur lui écrivait longuement. Dans une lettre violente et passionnée, il lui avait demandé si elle était réellement heureuse, et il n'avait obtenu que cette réponse :

Je le serai quand Judy ira mieux. Quand elle sera tirée de là, je te le dirai, frère chéri. Les jours m'emportent dans leur tourbillon. M. Towne a été plus que généreux, et si l'humble don de moi-même peut le dédommager, j'y consens. Ce ne sera pas un sacrifice terrible, il m'entoure de tant de bontés!

Une nouvelle lettre arriva bientôt :

Baldy, très cher Baldy, je suis heureuse et je veux que tu n'aies plus aucune inquiétude. Je n'épouse pas M. Towne par reconnaissance pour les bienfaits dont il nous comble, mais parce que je l'aime. Crois à mes paroles, je t'en prie. Tu ne peux savoir ce qu'il a été pour moi dans ces sombres jours. J'ai appris à connaître sa bonté et son énergie. Je n'ai pas un souci en tête quand il est présent, et tout est si...

merveilleux. Je voudrais te montrer ma bague, un gros saphir entouré de diamants, Baldy. Il ferait des folies si je ne l'arrêtais.

Judy est si heureuse de mes fiançailles que cette joie l'aide à guérir. Elle me dit qu'elle n'osait pas me donner de conseils, mais qu'elle est sûre de mon bonheur. Bob est aux anges.

Depuis qu'il avait appris le prochain mariage de Jane, Evans vivait comme dans un songe. Rien ne comptait plus. Tout motif d'agir avait disparu. Il ne parlait de Jane à personne, pas même à sa mère. La terreur morbide d'entendre son nom le possédait. Si quelque chose la rappelait à son souvenir, une souffrance aiguë le tenaillait. Et cette lettre était venue!

— Vous voyez ce qu'elle écrit! cria Baldy, fou de rage. Naturellement, elle ne l'aime pas, et elle se croit éprise. Il n'y a plus rien à faire.

Evans emporta la lettre dans la bibliothèque.

Elle aimait... Towne. On ne pouvait en douter : « J'épouse Towne parce que je l'aime. » Rien ne pouvait être plus clair que cet aveu. Baldy avait beau protester, c'était écrit en toutes lettres.

Sans chapeau ni pardessus, il s'élança dans la nuit. Et, dans l'obscurité, il erra sans but, à l'aveuglette, poursuivi par de terribles pensées.

Il parvint à un pont qui traversait un canal desséché. Plus loin, dans le vallon, dormait un étang profond et tranquille.

A la pensée de ces eaux calmes, la hantise qui poursuivait Evans se dissipa momentanément. Ce serait si simple, une seconde de lutte, puis plus rien, la paix...

Evans, penché sur l'arc-boutant du pont, avait perdu toute notion du temps, lorsqu'il entendit des voix jeunes qui se rapprochaient de lui. Il se rejeta dans l'ombre. Sandy et Arthur passèrent à quelques pas de lui :

— Bien sûr, M. Follette n'est qu'un homme.

— Peut-être, répliqua Arthur vivement. Mais je ne sais pas, il a... Eh bien! Quelque chose... — le jeune garçon n'arrivait pas à exprimer sa pensée — de splendide, qui brille comme une lumière...

Leurs pas vifs s'éloignèrent et s'assourdirent dans la boue du chemin, puis le silence retomba.

Une vague d'émotion submergea Evans :

« Quelque chose de splendide..., qui brille comme une lumière ! »

Bien des années après, il raconta cet incident à Jane :

« Leur venue fut miraculeuse. Je fus sauvé, Jane, dans ces ténèbres, par la voix de ces enfants. »

Le jour suivant était un dimanche. Evans téléphona à Arthur et à Sandy :

— La vieille Mary m'a dit que vous êtes venus hier soir, mais que vous ne m'avez pas trouvé. J'ai quelques livres pour vous. Pouvez-vous venir les chercher et rester à dîner ? Mlle Towne et son oncle seront là.

Les gamins ne pouvaient se douter qu'ils serviraient de bouclier à Evans dans le combat que celui-ci livrait contre lui-même. Le jeune homme pensait que jamais il ne pourrait revoir Frédéric Towne. Cependant, cette invitation était logique.

Evans donc, sous une apparence de calme, tint son rôle de maître de maison.

Un peu plus tard, quand les enfants reprirent le chemin de leur demeure, Evans, pour la première fois, s'aperçut que sa mère avait changé.

— Tu sembles lasse, maman chérie, remarqua-t-il après le départ de leurs invités.

— Je suis fatiguée, répliqua-t-elle en se laissant tomber sur un canapé. Je me sens vieille dame.

A l'aveu de cette faiblesse, une grande tendresse pour sa mère l'envahit. Elle avait toujours été si forte et avait refusé tout appui.

Il lui posa la main sur l'épaule :

— Tu devrais consulter Hallan.

— Je l'ai vu.

— Qu'a-t-il dit ?

— Mon cœur...

Il la regarda, inquiet :

— Maman, pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— A quoi bon ? Aucune raison de s'alarmer. Il m'a tout simplement recommandé de ne pas me surmener.

— Je suis tourmenté. Laisse-moi surveiller les hommes de bonne heure le matin. Tu pourras dormir plus longtemps.

— Mais non, Evans, tu as ton travail.

— Cela ne me fera pas de mal, et je vais t'aider un peu.

Il se baissa pour l'embrasser :

— Tu es trop précieuse pour que je te perde, maman.

Elle s'accrocha à lui :

— Que ferais-je sans toi, mon chéri?

Il l'aida à monter l'escalier. Et, tandis que, appuyée à son bras, elle gravissait lentement les marches, le souvenir de ce terrible moment près du pont lui revint à l'esprit.

Si ces jeunes voix ne s'étaient pas fait entendre dans l'obscurité, cette mère si aimante aurait été frappée de douleur et serait demeurée seule au moment où elle avait le plus besoin de son fils.

XXII

« A LA VIEILLE HOSTELLERIE

Une fois de plus, les journaux imprimaient en gros caractères le nom de Delafield Simms. Il venait d'épouser une secrétaire de Frédéric Towne, et c'était la nièce de Towne qu'il avait abandonnée à l'autel.

Fait plus remarquable que tout, Edith Towne elle-même assistait au mariage. Les reporters avaient été informés de cet événement par Eloïse Harper :

— Ils ont été mariés ce matin dans la plus stricte intimité, à la vieille hostellerie, près d'Alexandrie, par le pasteur méthodiste. Mlle Logan est méthodiste, imaginez-vous! Et Edith était demoiselle d'honneur.

Mais Eloïse ignorait que Lucie portait la robe et le voile d'Edith, et que cette parure lui seyait à merveille, et que, la cérémonie terminée, Delafield avait vigoureusement serré la main de Mlle Towne en disant :

— Je ne sais comment vous remercier de ce que vous avez fait pour ma femme. Devinez ce qu'elle

m'a fait faire? Eh bien! nous achetons une ferme en Virginie. Nous allons élever des bêtes de race.

Edith avait envie d'applaudir. Elle réprima néanmoins son enthousiasme et se contenta d'adresser un signe d'approbation à la nouvelle mariée.

Dans une grosse auto grise, les jeunes époux s'enfuirent vers la propriété de Virginie. Edith et Baldy s'attardèrent dans l'hostellerie.

— Vous êtes incomparable! s'écria Baldy dans le jardin de l'auberge où ils se promenaient. J'admire la façon dont vous avez tiré parti de la situation.

— Mais tout a marché tout seul.

— Vous n'avez pas eu de peine, bien sûr?

Sous son grand chapeau, elle lui sourit :

— Pas un brin.

Les bordures de buis montraient de timides pousses d'un vert tendre. Un prunier se couvrait de fleurs prématurées. Le soleil, le long des rives, dessinait des ombres brunes, et des vagues, nées au passage des bateaux à vapeur, se jouaient parmi les roseaux et les joncs.

C'était un décor d'idylle, mais Baldy, fiévreusement, tenait à l'écart tout grave propos. Qu'avait-il à lui offrir? Un amour juvénile en échange d'une fortune.

Il se dit avec amertume qu'un mariage d'argent dans la famille était suffisant. Les fiançailles de Jane avaient changé la face des choses pour Baldy.

Lui et Jane ne pouvaient profiter de la fortune de l'oncle et de la nièce. Il n'accepterait jamais semblable situation.

Il parla de sa sœur :

— Elle ne veut pas que ses fiançailles soient annoncées avant son retour. Je l'approuve.

— Pas moi, repartit Edith paresseusement. Si j'aimais un homme, je voudrais le crier à l'univers entier.

Ils étaient assis sur un banc rustique, à l'ombre du prunier en fleurs. Baldy se leva et alla contempler la rivière :

— Voyez-vous les canards, là-bas? Ce sont des canards sauvages. C'est un signe du printemps.

Elle quitta le banc et le rejoignit :

— Et vous pouvez parler de... canards... en un pareil jour ?

— Oui, répondit-il sans la regarder. C'est un sujet... qui n'est pas dangereux.

Elle rit tout bas :

— Nigaud !

Il se retourna, ses yeux gris chargés de lumière :

— Peut-être. Mais je serais un imbécile de vous dire combien je vous aime et vous adore.

Elle tendit les mains d'un geste suppliant :

— Dites-le-moi. Je veux l'entendre.

Elle était adorable. Pourtant, il recula d'un pas :

— Nous sommes allés trop loin et trop vite. C'est de ma faute, naturellement. Je suis un fou romanesque.

— Je crains que nous ne fassions la paire, Baldy.

Il se retourna et lui posa une main sur l'épaule :

— Edith, je dois me taire.

— Pourquoi ?

— Oh ! Je ne puis analyser, Edith... Je vous aime... infiniment..., plus que... tout au monde. Toutefois, je ne vous demanderai pas de m'épouser.

Elle eut un mouvement d'impatience :

— Vous ne pensez pas à moi. Votre orgueil seul compte.

Il lui prit la main :

— Je songe à mon orgueil. Croyez-vous que ce soit facile de laisser Jane... accepter de l'argent de votre oncle ? De sentir que pas un homme dans notre famille ne puisse acquitter les notes ? Je suis fier et m'en réjouis. Edith, je veux que vous soyez heureuse de voir que je n'accepte pas... l'aumône.

Elle le scruta un moment de son regard grave.

— Bienheureux poète ! soupira-t-elle. Je suis fière de vous ; mais mon cœur pleure sur moi.

Il la prit dans ses bras presque avec violence et relâcha bientôt son étreinte :

— J'ai raison, ma bien-aimée.

— Non. Si vous m'épousiez, nous voguerions vers l'Italie ; nous aurions une villa près de la mer. Et vous peindriez des chefs-d'œuvre. Croyez-

vous que la fortune compte, comparée à votre talent? Moi pas.

Cependant, il refusa de se laisser convaincre :

— Je ne veux pas vous lier par une promesse avant que mes preuves soient faites.

Lorsqu'ils quittèrent le jardin, vers la fin de l'après-midi, ils aperçurent de nouveaux arrivants :

— Adélaïde et oncle Fred! Par tout l'Olympe! s'exclama Edith dans le hall obscur, en jetant un regard dans la salle à manger.

Ils se glissèrent dehors, montèrent dans la voiture du jeune Barnes et prirent le chemin du retour.

— J'oserai dire, proclama Baldy d'un ton sévère, que, pour un homme fiancé, une telle conduite est inqualifiable.

— Oh! Oncle Fred et Adélaïde,... répliqua Edith légèrement. Elle lui aura probablement demandé de sortir avec elle sur un ton dolent. Et ces femmes plaintives obtiennent généralement ce qu'elles veulent.

Telle était la vérité. Mme Laramore, avec sa voix douce et ses manières affectées, eut Frédéric pour elle seule pendant trois heures.

Elle relata les qu'en-dira-t-on d'Eloïse, de Benny, et les commentaires inspirés par le mariage de Del.

Elle s'interrompit pour verser le thé.

Les petits gâteaux de Martha étaient légers à souhait. Adélaïde, avec grâce, se mit à en grignoter un.

— Comment va la petite Jane Barnes? reprit-elle.

— Elle est toujours à Chicago.

— Quand revient-elle?

— Aussitôt que Mme Herning pourra quitter la clinique. Dans peu de temps, j'espère.

Adélaïde avala presque d'un trait sa tasse de thé. Elle sentit une révélation imminente, et elle reçut sans broncher le choc de cette terrible nouvelle :

— Je vais épouser Jane Barnes, Adélaïde. Les fiançailles ne seront officielles qu'à son retour ; mais je désire les annoncer à mes amis.

Elle mit ses deux coudes sur la table et, appuyant son menton sur ses mains jointes, le fixa d'un regard assuré :

— Vous croyez l'aimer, alors ?

— J'en suis persuadé.

Et, bien que cet aveu lui coûtât, il persista vaillamment :

— J'éprouve pour elle un sentiment tout différent... de ce que j'ai éprouvé jusqu'alors.

— Tous les hommes disent cela à chaque fois.

— Ne soyez donc pas aussi... cynique.

Elle haussa les épaules :

— Je ne le suis pas. Comme vous allez me manquer, Ricky très cher.

Frédéric tendit une main compatissante.

Adélaïde prit cette main offerte et y appuya sa joue :

— C'est un adieu, n'est-ce pas, Ricky ? C'est si étrange de nous séparer !

XXIII

LE PRINTEMPS A SHERWOOD

Jane était de retour. Judy allait mieux, et Philomèle chantait. Il faisait bon vivre.

— Quel bonheur d'être ici ! dit Jane à son frère.

Par les fenêtres grandes ouvertes, la senteur des lilas entrait à flots, et des jacinthes roses décoraient la table.

Baldy sourit à sa sœur :

— Je retrouve ma vieille Jane.

— Pas tout à fait la même. L'hiver a été si pénible ! J'ai cent ans de plus !

— Et un mariage en perspective.

— Oui. Es-tu content, Baldy ?

Il se renversa sur sa chaise et la regarda attentivement :

— Pas du tout. Si tu veux ma pensée : je serai jaloux de Frédéric Towne.

— Stupide ! Tu sais bien, Baldy, que je n'aimerai jamais personne plus que toi.

Elle ne comprit pas la révélation qu'elle faisait ainsi, et il fut obligé de lui dire :

— Alors tu ne l'aimes pas.

— Mais si. Il est plus gentil que je ne l'avais imaginé.

Elle était sincère, et Baldy refréna ses critiques par crainte de ternir la joie du retour. La chose était faite, mieux valait l'envisager du bon côté. Il reprit donc :

— L'appelles-tu toujours « monsieur Towvne » ?

— Oui. Il me gronde, mais je ne puis dire Frédéric ou Fred, malgré ses supplications. Je lui ai dit d'attendre que nous soyons mariés, et qu'alors je l'appellerai « cher ami ». C'est ce que bien des femmes font, n'est-ce pas ?

— J'espère que la mienne ne les imitera pas !

— Pourquoi ?

— Je voudrais que ma femme inventât pour moi des noms, et, si elle n'en trouvait pas, j'en découvrirais pour elle.

Jane ouvrit de grands yeux :

— Romance avec un grand *R*, Baldy ?

— Bien sûr. Voilà la vérité, Janette.

— Vraiment ?

Mais elle ne poursuivit pas ce sujet, et, après s'être versé une autre tasse de café, demanda :

— Quand revient Evans ?

— Dans quelques jours. Il ira à Boston quand ses affaires seront terminées à New-York.

— Je comprends. Il va beaucoup mieux ?

— Oh ! oui. Tu ne le reconnaîtrais pas.

Il se leva :

— Il faut que je me sauve. Nous dînons chez les Towne, alors ?

— Oui. Rien que nous cinq. Cela me semble drôle de n'avoir encore jamais vu cousine Annabel. Mais elle fera ce soir les honneurs de la table, et elle désire, paraît-il, faire ma connaissance. Toutefois, je pressens qu'elle n'approuve pas le choix de son cousin. Je ne suis pas assez élégante.

— Tu es bien telle que tu es.

Elle se leva pour l'embrasser :

— Briggs viendra me prendre en voiture, et nous irons tous ensemble au théâtre.

— Edith me l'a dit.
— Baldy, où en es-tu avec Edith?
— Tu veux savoir si je l'aime? Eh bien! oui.
— Tu l'épouseras?
— Dieu seul le sait.
Elle le regarda, surprise :
— Pourquoi prends-tu ce ton? Elle t'a dit qu'elle ne t'aimait pas?
— Bien au contraire. T'imagines-tu, Janette, que je vais accepter son argent?

Il lui donna une tapé amicale sur la joue et s'en fut. Du haut de la terrasse, elle le regarda partir dans sa petite auto. Puis elle se dirigea derrière la maison, vers le bosquet ombreux. Sous le tapis d'aiguilles de pins, une vie nouvelle germait. Plusieurs de ses vieilles poules grattaient l'humus ; les minuscules poussins accouraient à l'appel des mères anxieuses, petites boules de duvet jaune.

Jane cueillit une brindille de pin et la fixa à son corsage. Quel univers adorable! C'était son monde, à elle, Frédéric Towne pouvait-il lui donner rien de meilleur?

Les mots de Baldy résonnèrent à ses oreilles :
— T'imagines-tu que je vais accepter son argent?

N'avait-elle pas accepté celui de Towne? Comme elle eût souhaité ne jamais s'être trouvée dans une pareille nécessité! Elle ne pouvait s'acquitter envers son fiancé qu'en l'épousant, et ils devaient se marier en juin.

Mais pourquoi cette pensée la tourmentait-elle? Elle l'aimait. Pas du même amour, peut-être, que celui de Baldy pour Edith. Mais elle avait pour lui du respect et de l'admiration. En sa présence, elle ressentait son charme et se trouvait entraînée par le flot impétueux de son adoration et de sa tendresse.

Cependant, que de choses à redouter! Il faudrait rencontrer ses amis et être jugée par eux. Puis donner de grandes réceptions.

Ses rêves lui dépeignaient une petite maison, un petit jardin. Elle revint vers sa propre demeure et trouva un volumineux carton empli de roses qui l'attendait. Elle passa une heure à garnir

vases et coupes. La vieille Sophie, arrivant de sa cuisine, s'écria :

— Missié Towne, li paraît bien aveuglé par vous, mademoiselle Janette!

— Ces fleurs sont belles, Sophie.

Jane désirait dire à la vieille servante qu'un jour Towne serait son mari. Mais elle différait encore l'annonce de ses fiançailles.

— J'ai prévenu une ou deux personnes, lui avait pourtant annoncé Frédéric.

— Qui?

— Eh bien! Adélaïde. C'est une si vieille amie! Et j'ai dû naturellement le dire à Annabel. Je ne comprends pas pourquoi cette question vous préoccupe.

— Quand j'entrerais dans un magasin, les gens diraient : « Oh! elle épouse Frédéric Towne et voyez comme elle est râpée! » Je n'y tiens pas!

— Votre mise ne prête jamais à de tels commentaires. Vous possédez le grand art d'être jolie dans les plus simples atours. Mais, un jour, vous porterez une robe que j'ai achetée à votre intention.

Il lui conta alors l'histoire de la délicieuse toilette bleu et argent achetée à Chicago.

Et le souvenir de cette toilette lui vint à l'esprit, lorsque la vieille Sophie annonça :

— Mademoiselle Jane, moi y ai lavé li robe de mousseline blanche. Mais elle tient plus ensemble.

— Je la mettrai une fois encore, Sophie. Une couturière vient la semaine prochaine.

. . . . . .

Jane, habillée de cette fameuse robe blanche, qu'elle avait rehaussée de roses d'or, prit place à la droite de Frédéric, tandis que, à l'autre bout de la table, cousine Annabel la pesait dans la balance.

Et cousine Annabel se disait que Frédéric avait perdu l'esprit. Que pouvait-il voir en cette petite qui n'avait même pas un bijou?

Jane avait attaché la bague de fiançailles à un ruban et la dissimulait dans son corsage.

— Un jour viendra où le monde pourra la voir, avait-elle dit. Mais pas maintenant.

— On dirait que vous en avez honte.

— Pas du tout. Cependant Cendrillon doit attendre la nuit du bal.

Et, pendant qu'ils buvaient le café au salon, un orage éclata. C'était un de ces cyclones qui décapitent les arbres et balayent les toits des pauvres maisons. Le tonnerre grondait sans relâche, et le ciel, embrasé de la lueur rose des éclairs, avait l'incandescence d'une coquille de nacre.

Cousine Annabel ne pouvait supporter les orages.

Elle se retira. Baldy et Edith se dirigèrent vers la bibliothèque, afin d'observer d'autres aspects de la tourmente, déclara Edith. Jane et son fiancé demeurèrent en tête à tête. A ce moment, Towne fut appelé au téléphone.

Jane, ainsi, demeura seule dans l'immense Palais de Glace, tandis que le vent hurlait et que la pluie martelait les vitres.

Et elle eut peur!

Non de l'orage, mais de cette vaste demeure. Elle s'y sentait perdue. Sa petite maison l'enserrait chaudement dans ses murs. Mais cette grande bâtisse se tenait aussi distante d'elle que l'horizon du désert. Et jusqu'à la fin de ses jours elle gravirait cet escalier somptueux, s'assiérait devant cette énorme cheminée, présiderait l'immense table de Frédéric. Et, rapetissée par toutes ces grandeurs, elle perdrait sa personnalité, son individualité, dirait à jamais adieu à la petite Jane Barnes pour devenir la femme de Frédéric Towne, jusqu'à la mort.

Tassée sur sa chaise, les yeux dilatés, elle respirait avec peine.

— Que je suis sotte! dit-elle dans un sanglot.

Le son de sa voix se répercuta :

— Sotte! sotte! sotte!

Au dehors, le vacarme était assourdissant, et le vent secouait les murs.

Un coup de tonnerre terrible, et l'électricité s'éteignit.

— Jane! Jane! appela Frédéric.

— Je suis ici, répondit-elle.

Il craqua une allumette et s'avança vers elle, tandis que Waldron, une chandelle dans chaque main, paraissait à une porte et Baldy et Edith à une autre.

Frédéric souleva Jane dans ses bras robustes.

— Mais vous pleurez! remarqua-t-il. Ma chérie, ma chérie, calmez-vous.

Baldy s'avança :

— Qu'y a-t-il, petit chat? Tu n'as jamais eu peur des orages!

Elle essaya de lui sourire :

— J'ai eu tant de tracas ces derniers temps!

Mais cette réponse ne satisfit pas son frère. Une Jane fondant en larmes était un spectacle inquiétant et désolant. Il lança un mauvais regard à Towne, le tenant responsable du chagrin de sa sœur.

A ce moment, Waldron réapparut pour dire que Briggs avait déclaré les routes impraticables. Des branches et autres obstacles jonchaient le sol.

— Voilà qui arrange tout, dit Frédéric. Vous ferez aussi bien tous deux de passer la nuit ici. Jane, de toute façon, n'est pas en état de sortir.

— Mais je vais très bien, protesta-t-elle.

— Vous feriez mieux de vous retirer, vous et Edith, dit-il. Alice vous montera du lait chaud et je vous enverrai, par Waldron, un cordial pour vous remonter.

Elle secoua la tête :

— Je n'en veux pas.

— Mais je veux que vous le preniez.

Ce ton autoritaire lui fit de nouveau monter les larmes aux yeux. Cependant, quand un peu plus tard le cordial arriva, elle le but.

Elle ne s'endormit pas aussitôt. Edith vint lui tenir compagnie, et elles bavardèrent.

— Je ne devrais pas être là, s'excusa-t-elle. Oncle Frédéric vous a ordonné de vous reposer.

Jane se blottit contre l'oreiller.

— Je ne suis pas encore tenue à l'obéissance, que je sache! s'exclama-t-elle, rebelle.

— N'obéissez jamais, ou vous ferez de lui un tyran.

— J'ai horreur... des disputes.

— Vous n'aurez pas à vous disputer. Vous pourrez arriver à vos fins... en laissant aller les choses. Les câlineries feront le reste.

— Mais je ne désire pas user de ruses envers mon mari.

— Toutes les femmes...

— Voudriez-vous mener ainsi Baldy?

Edith rougit.

— C'est différent, dit-elle d'un ton évasif.

— Pas du tout. Vous savez bien que vous ne voudriez pas passer votre existence à tirer des ficelles et à faire de vous et de lui... des pantins. Vous aspirez à une affection mutuelle, à la compréhension.

Sa voix tremblait. Edith la regarda pensivement :

— Etes-vous heureuse, Jane?

— Je suis fatiguée, je crois. Je ne sais plus.

— Jane, je vais vous dire quelque chose : n'épousez pas oncle Fred si vous n'êtes pas certaine de vos sentiments. J'ai passé par tout cela avec Del. Vous voyez, j'ignorais combien je pouvais aimer. Je l'ai appris... depuis. Et, ma chère Jane..., ne vous inquiétez pas de la vie matérielle. Baldy et moi, nous serons toujours heureux de vous avoir auprès de nous.

Jane se redressa :

— Vous allez épouser Baldy?

— Oui.

Puis, avec un soupir :

— Un jour, quand son navire parviendra au port. Il ne veut pas encore... partager mon cargo.

— Il vous aime profondément, repartit Jane.

Edith l'embrassa :

— Je le sais, reprit-elle, et mon cœur le chante.

Elles se quittèrent sans avoir de nouveau parlé de Towne. Jane, dans l'obscurité, réfléchit qu'Edith ignorait, naturellement, la dette qu'elle avait contractée envers son fiancé.

Le lendemain matin, quand Jane descendit de sa chambre, Frédéric était parti. Par le téléphone intérieur, il lui avait fait ses adieux :

— Je viens de recevoir un télégramme. Je vous verrai dès mon retour.

Et il lui avait expliqué qu'il partait à midi pour New-York.

Jane éprouva un sentiment de répit. Elle allait avoir trois jours de liberté, trois journées à passer à Sherwood, avec les arbres en fleurs, les oiseaux faisant leurs nids, puis Baldy assis en face d'elle, à leur petite table, et la chanson de Philomèle...

Briggs ramena Jane chez elle à midi. La vieille servante vint à sa rencontre et lui annonça :

— M. Evans a téléphoné. Li est revenu de New-York. Li a dit qu'il viendrait ce soir.

Vraiment, ceci était une nouvelle! Ce cher Evans! Elle passa sa robe de guingan lilas et vaqua à ses occupations en chantant. Trois jours! O liberté!

Après le déjeuner, elle dit à Sophie :

— Je m'en vais dans le vallon. Il doit y avoir du chèvrefeuille.

La vieille observa :

— Toute la maison l'est pleine de fleurs, mam'zelle Janette.

— Mais du chèvrefeuille sauvage, Sophie, les fleuristes n'en ont pas, voyons!

Jane mit donc un chapeau à larges bords et s'en fut vers la route qui serpentait à travers les pins. Le ruisseau escaladait les pierres brunes avec des bouillonnements légers, puis se reposait dans de calmes étangs, sous les vieux saules. Dans le vallon butinaient papillons et abeilles. Un silence apaisant régnait. Sur l'autre rive du cours d'eau s'étendaient des pâturages, les vaches paissaient, mais aucune créature humaine n'était visible! Jane, en marchant le long de l'étroit sentier, goûtait une paix complète. Elle se trouvait là dans un cadre familier.

Sur la pente du talus, Jane aperçut le nuage des fleurs qu'elle cherchait. Elle grimpa, cueillit les tiges embaumées et s'assit sous un noyer blanc pour faire un bouquet. De là, la vue s'étendait au-dessus du cours d'eau jusqu'à un pont rustique placé à un coude du chemin.

A ce tournant du sentier apparurent soudain un homme et deux garçonnets. Ils portaient des cannes à pêche. Sur l'éminence d'un roc, ils amorcèrent leurs hameçons.

Jane, avec curiosité, regarda l'homme campé sur le roc. C'était Evans ! Il enroulait son fil contre une ligne ronde.

— Je me suis pris dans une branche, dit-il. Fais attention, Sandy, ça mord.

Avec beaucoup d'agitation, ils amenèrent leur capture. Jane remarqua le maintien assuré du jeune homme, son teint hâlé, son regard brillant quand il s'adressait aux petits.

Il mit fin aux frétillements du poisson argenté d'un coup de son canif. Sandy le déplora :

— Voilà que vous tuez ! Je n'aime pas ça, et vous ? Nous mangeons tout, et les bois sont pleins de meurtres. C'est épouvantable quand on y pense.

— Epouvantable. — Evans s'assit sur le roc, et son regard se porta sur l'enfant. — Mais bien des sentiments sont plus épouvantables que la mort : l'injustice, la cruauté, la haine et, par-dessus tout, la peur.

Sa voix avait toujours été ardente et pleine de vie ; mais cette décision de pensée était une résurrection.

Il s'interrompit net. Une branche venait de craquer. Il regarda dans la direction du bruit. Là, plantée au-dessus de lui, sans chapeau, les yeux illuminés, les mains tendues, se trouvait Jane.

Impétueusement, il escalada la pente pour la rejoindre.

— Très chère, dit-il, très chère...

Il n'en dit pas plus, mais, les mains dans les siennes, il la dévorait des yeux. Puis il abandonna les mains de Jane.

— J'ai cru à une apparition, expliqua-t-il gauchement. Je vous ai téléphoné ce matin, et Sophie m'a dit que vous étiez en ville.

— Je suis revenue à midi. La journée était si belle que j'ai voulu voir le vallon.

— Oui. Quel temps splendide !

Il parlait maintenant d'un ton naturel, en lui souriant. Elle se sentit trembler et craignit de répondre, de peur que sa voix ne trahît son émotion. Elle était, plus que lui, bouleversée par cette rencontre et s'étonna de l'aisance de son ami.

Il la questionna sur son voyage, sur Judy, sur

Bob et ses neveux, mais il ne dit pas un mot de ses fiançailles avec Towne.

Jane, vraie femme, dit, lorsque les gamins les eurent quittés dans le petit bois de pins :

— Vous ne m'avez pas offert vos vœux de bonheur.

— Non, répliqua-t-il en la regardant bien en face. Je pensais que vous pourriez m'épargner cela.

— Oh! dit-elle en rougissant. Je suis désolée.

Il lui posa un instant la main sur l'épaule :

— Ne soyez pas désolée, petite Jane. Nous n'en parlerons jamais. Le silence à ce sujet vaut mieux pour nous deux.

Il resta à dîner et demeura une heure ou deux après le repas, gai et taquin comme autrefois. Jane pouvait à peine en croire ses yeux. Le changement survenu en lui était une résurrection. Il était alerte, plein d'intérêt et, à certains moments, animé. Elle retrouvait tout ce qu'elle avait aimé en lui jadis.

Quand il s'en alla, Baldy et sa sœur demeurèrent sur la terrasse, dans la chaude nuit, et le regardèrent s'éloigner.

— Il boite toujours un peu, observa Jane.

— Oui. Nous rentrons?

— Non. Asseyons-nous sur les marches et regardons la lune se lever.

Ils s'assirent côte à côte.

— Quand Towne rentre-t-il? demanda Baldy.

— Dans trois jours.

Les coassements aigus des rainettes retentissaient, cadence monotone ; au loin traînait la voix triste des engoulevents. Et, tout près, une autre plainte s'éleva.

— Jane, tu pleures! s'écria Baldy vivement. Qu'as-tu, ma chérie?

Il l'entoura de son bras :

— Qu'y a-t-il?

— Je ne veux pas me... marier. Je veux rester avec toi... toujours.

Elle sanglotait sans fin. Il essaya de l'apaiser.

— Petite sœur, petite sœur, dit-il. Tu verses beaucoup trop de larmes depuis quelque temps.

Elle se redressa et essuya ses pleurs :

— C'est idiot, Baldy.

— Pas le moins du monde, Janette. J'ai toujours été sûr que ce mariage était une erreur. Crois-tu que je vais te laisser épouser Towne?

Un long silence régna. Dans le vallon, les cris des engoulevents se répercutaient comme des plaintes : « Hui-i-hui-i. » Les rainettes coassaient, et la lune, naissant sur l'horizon, dessinait une ligne d'or.

Jane dit enfin :

— Baldy, il faut que je l'épouse ; il n'existe pas d'autre solution. M. Towne a tant fait pour moi ! Un jour, peut-être, je l'aimerai.

XXIV

FANTOMES

Dès le lendemain du jour où, dans le vallon, elle avait rencontré Evans, Jane commença à être poursuivie par des fantômes.

L'un d'eux errait dans Sherwood par les nuits de lune ; il boitait, et sa voix indécise murmurait :

— Vous êtes comme le vin, Jane. Il faut chaque jour que je me réconforte en vous.

Puis un autre de ces fantômes, enveloppé de brouillard, disait :

— Vous êtes un fanal, Jane, un fanal tenu très haut.

Enfin, dans le rayonnement de l'âtre, une voix s'élevait :

— Vous êtes la nourriture de mon cœur, Jane...

Et toutes ces ombres tendaient vers elle des mains implorantes. Jane s'était jadis détournée d'elles. Mais voici qu'elle prêtait soudain une oreille attentive à leurs murmures.

Elle subissait son châtiment. Elle n'aimait pas Evans quand il avait besoin d'elle, et, maintenant qu'à son tour elle désirait partager sa vie, elle n'avait plus le droit de l'aimer.

Elle ne se reconnaissait plus. Depuis toujours, elle avait vu juste et avait mis son existence en

harmonie avec son jugement. A l'heure présente, elle ne se leurrait plus. Elle n'aimait pas Frédéric Towne. Quel droit avait-elle donc de l'épouser? Et pourtant c'était une obligation. Aucune autre solution n'était possible.

A son retour de New-York, Towne s'aperçut que Jane avait changé. Elle était plus lointaine, moins vivante. Cependant, il ne s'en émut pas ; sa froideur prime-sautière avait toujours été l'un de ses plus grands charmes.

— Vous êtes fatiguée, ma chérie, lui dit-il. Comme je voudrais que vous m'épousiez immédiatement et que vous me laissiez vous rendre heureuse!

Ils déjeunaient au Capitole. Elle redoutait qu'il proposât de hâter le mariage, et ses craintes se réalisaient.

— Oh! s'exclama-t-elle. Vous m'aviez promis d'attendre jusqu'à ce que Judy pût venir, en juin. Je voudrais qu'elle assiste à mon mariage. Je n'ai pas d'autre sœur.

— Je comprends — sa voix trahit sa contrariété. — Mais il me semble que votre famille vous a assez accaparée. Ne pouvez-vous un peu songer à vous... et à moi?

Elle mangea en silence. Bientôt, il dit d'un air contrit :

— Vous devez me prendre pour un ours, Jane. Mais vous ne savez pas combien je désire que vous soyez ma femme.

Il ressemblait à un écolier repentant, et elle s'efforça de lui sourire :

— Je vous trouve très patient, monsieur Towne.

— Je suis au contraire très impatient. Et quand cesserez-vous de m'appeler « monsieur Towne? »

— Quand vous serez... mon mari.

— Je ne veux pourtant pas attendre jusque-là, bien chère.

— Mais « Frédéric » est si long, « Fred » est si court, et « Ricky », c'est un nom de cocktail!

Elle avait secoué son abattement et étincelait.

— Personne, à part Adélaïde, ne m'appelle Ricky. J'ai toujours détesté ce nom.

— Vraiment? — Elle prit un air modeste. —

Je pourrais dire « mon amour », comme les héroïnes romantiques.

Il rit, enchanté :

— Dites-le.

Prise à l'improviste, elle y consentit :

— Mon amour, nous sommes invités à aller passer le week-end chez les Delafield Simms, dans leur nouvelle propriété de Grass Hill.

— Vraiment?

Puis, dans un flot ardent de paroles :

— Jane, je vous embrasserais si tous ces gens ne nous regardaient pas.

— Les reporters seraient en extase. Quel article sensationnel!

— Les reporters m'ennuient. Voulez-vous aller chez Delafield Simms?

— Ils invitent une foule d'amis. Il veut présenter sa femme à ses anciennes relations. Le succès dépend d'Edith et de vous. C'est Edith qui m'a demandé de... vous faire accepter cette invitation.

Elle jugeait mieux de lui dire la vérité plutôt que d'avoir recours à la diplomatie :

— Je lui ai répondu que je ne pouvais vous obliger à venir. Mais, peut-être, si vous savez que je le désire...

Elle s'interrompit et lui jeta un regard interrogateur. Il se pencha vers elle à travers la table :

— Demandez-le-moi gentiment, et j'accepte.

— Vraiment?

Elle rit, rougit et s'exécuta :

— Viendrez-vous, mon amour?

— Puis-je répondre non à cela? — Il rayonnait de contentement. — Savez-vous combien vous êtes charmante, Jane?

— Le suis-je? Comme vous êtes gentil de dire oui! Je sais combien cela vous ennuie.

— Non, si vous y êtes. Quels sont les autres invités?

— Oh! Mme Laramore, Eloïse Harper et bien d'autres. Lucie déclare qu'elle sera comme un poisson hors de l'eau, mais Delafield ne veut pas que ses amis s'imaginent qu'il rougit de sa femme.

Quand les glaces et le café furent sur la table, Frédéric dit :

— Je suis obligé de passer une demi-heure à une réunion de comité. Vous conduirai-je à la Galerie du Sénat ?

— Non. Rien d'intéressant à y voir, je crois. Je vous attendrai dans la salle des marbres.

Jane aimait les statues qui peuplaient cette salle. Elles étaient moins nombreuses, mais on apprenait à les mieux connaître. Enfant, elle avait fait ses favoris des coloniaux, pittoresques pionniers aux tuniques de cuir et aux toques de fourrure. Mais les héros qui avaient le plus frappé son imagination étaient Fulton (1) avec son petit navire, et le Père Marquette (2) avec sa croix, quaker à la charité pacifique, qui avait été un si grand conquérant ; aventuriers, pionniers, prêtres et prophètes avaient bâti le Nouveau-Monde.

A son retour, Frédéric la trouva en contemplation devant la statue minaudière de Frances Willard. (3)

— Fatiguée, mon amie ?

— Non.

— J'ai été retenu plus longtemps que je ne pensais.

— Le temps ne m'a pas semblé long. J'étais en bonne compagnie.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il, intrigué.

De la main, elle indiqua les marbres :

— Tous ces héros.

Il rit :

— Des fantoches !

— Non, des dieux !

— Tout dépend absolument du point de vue auquel on se place.

---

(1) FULTON : Inventeur des bateaux à vapeur.

(2) MARQUETTE : Missionnaire Jésuite (1637-1678) écrivit : *Voyages et découvertes de quelques pays et nations de l'Amérique septentrionale;* étudia les marées des grands lacs américains.

(3) FRANCES-ELIZABETH WILLARD : Réformatrice et journaliste. Elle fut directrice de l'*Evening Post* de Chicago en 1875.

— Je les aime tous, répondit-elle hardiment, même ceux qui portent ces hideuses redingotes.

— Ce n'est pas possible, chérie?

— Mais si. L'artiste n'était peut-être pas fameux, mais ce sont de bons citoyens.

Towne eut un rire indulgent :

— Après quelques visites à l'étranger, vous serez moins provinciale.

— Si « provinciale » signifie aimer mon pays, je le demeurerai.

— Les voyages élargissent l'esprit et modifient le jugement.

— Mais pourquoi devrais-je moins aimer ma patrie? Je connais ses fautes comme je connais celles de mon frère. Je ne l'en aime pas moins.

Tout en cheminant, il capitula :

— Nous ne discuterons pas. Vous avez probablement raison. Et, sinon, vous êtes trop jolie pour que je vous contredise.

Sa galanterie était impeccable, mais elle désirait plus que de la galanterie. Elle avait eu avec Evans des discussions acharnées, de grands combats; leur jeunesse avait croisé le fer, et, de leurs querelles, la lumière avait jailli.

Une fois de plus, Frédéric lui donna une impression de confort étouffant. Il se rangerait probablement toujours à son avis... et son âme s'étiolerait.

XXV

ENCORE LE FANAL

Ce matin-là, Jane préparait sa valise pour se rendre chez les Delafield Simms. Elle se sentait étrangement déprimée. Pendant ce week-end, ses fiançailles allaient devenir officielles. Et, quand Judy viendrait, son mariage serait célébré dans l'église de Sherwood.

Et ce serait la fin de tout! Son fiancé avait projeté leur voyage de noces avec enthousiasme :

— Dieppe, la Côte d'Azur, puis la mer du Nord. Jane, le soleil couchant y est magnifique.

Elle se disait qu'elle ne se souciait pas le moins du monde du soleil couchant et des voyages à l'étranger. Son esprit aurait dû planer bien haut. Mais, dans sa poitrine, son cœur était lourd comme du plomb.

Elle comprenait à présent la vérité. Une lumière qu'elle avait prise pour le soleil l'avait aveuglée. Et ce n'était pas même un astre, mais un globe artificiel qui ne dispenserait aucune chaleur.

La vie avec Frédéric Towne consisterait tout juste à gravir de somptueux escaliers, à prendre des repas sous l'œil d'un domestique majestueux, à se promener assise sur les moelleux coussins d'une voiture, derrière un chauffeur imposant, et à être aux côtés d'un homme scrupuleusement et éternellement correct.

La moitié de la joie de vivre ne consiste-t-elle pas dans le combat contre l'adversité? Elle en était certaine à présent. Sa vie, dans sa petite maison, avait paru à de certains moments terriblement dure. Mais on eût dit une lutte contre un vent violent, et l'on sort de la tempête exalté par cette résistance aux éléments.

Pouvait-elle cependant dire de telles choses à Frédéric? Il était satisfait de son bien-être. Elle était jeune, et sa jeunesse l'avait charmé. Jamais la pensée qu'il pouvait paraître à Jane méticuleux et rassis n'avait effleuré son esprit. A Chicago, il avait été pendant un moment animé par une ardeur presque juvénile. Mais, à le voir chaque jour, elle avait découvert ses habitudes immuables, ses opinions arrêtées, son programme de vie que rien ne devait changer. Elle s'était aperçue, en vérité, que son opinion comptait peu dans les projets que Frédéric faisait pour elle.

Et des toilettes! Frédéric s'en préoccupait beaucoup. Jane savait déjà qu'elle aurait un manteau d'hermine et un autre d'astrakan. La plupart de ses vêtements viendraient de Paris. Il s'était même procuré des échantillons de soie et de satin pour qu'elle pût mieux voir l'harmonie de couleurs qu'il désirait pour elle. Des échantillons!

L'esprit d'un homme ne devrait pas s'arrêter à ces préoccupations... Evans, par exemple. L'autre soir, il avait décrit le club de jeunes garçons qu'il fondait à Sherwood.

Baldy et elle avaient été très intéressés, et tous trois avaient échangé leurs idées sous le porche de la petite maison, tandis que la lune argentait le monde et que là-bas, sur les marais, les engoulevents se lamentaient.

Très animés, ils avaient fait des projets, et chaque mot était plein d'enthousiasme.

Voilà l'intérêt d'une vie : l'idée, l'effort ! C'était le pain quotidien dont son existence s'était nourrie. Cependant, un moment, elle avait oublié son idéal ; elle s'était vue dans l'opulence : Dame Tartine dans un palais de beurre frais !

Elle leva les bras, accablée par une sorte de désespoir. Impossible de sortir de cette impasse. Elle était liée à Frédéric Towne par toutes les faveurs qu'elle avait acceptées de lui. C'en était fait !

Elle se mit fiévreusement à emplir sa vieille valise dont le délabrement la réjouit.

« Au moins, elle ne doit rien à personne », se dit-elle.

Briggs ne devait venir la chercher qu'à quatre heures. Elle décida d'aller voir Mme Follette. Des fraises serviraient de prétexte à cette visite. Les fruits de son jardin étaient bien plus beaux que ceux de la ferme.

Donc, chargée d'un panier de fruits succulents et vermeils, Jane suivit le sentier sous les pins qui menait à Castle Manor. Une lumière verte régnait sous les arbres. Jane en jouissait comme d'une eau fraîche. Elle respira plus vite. Dans quelques courtes semaines, des lieues la sépareraient de ce site enchanteur et calme, tout empli de souvenirs sacrés.

Jane trouva Mme Follette sous le vaste porche. Elle portait une robe de linon, blanche comme la neige. Une broche d'émail noir ornait son corsage.

— Ma chère enfant, dit-elle, déjeunez avec moi. Mary vient de faire le pain. Nous le mangerons avec vos fraises; puis nous aurons du fromage de Hollande et de la crème.

— J'accepte avec joie, répondit Jane. J'avais espéré que vous m'inviteriez. Je pars à quatre heures. Nous allons passer le week-end chez les Delafield Simms. Je vais être mondaine pendant quarante-huit heures, et j'ai horreur de cela.

Mme Follette sourit avec indulgence :

— N'essayez pas de poser à la mondaine, demeurez vous-même. Ce sont les gens qui manquent de personnalité qui s'ingénient à copier les autres.

— Eh bien ! reprit Jane, je n'ai pas grande personnalité, je suis tout bonnement la petite Jane Barnes.

Sa voix basse avait un accent poignant.

La vieille Mary apporta le plateau du déjeuner, et, quand elle fut partie, Mme Follette demanda :

— Dites-moi ce qui vous trouble.

— J'ai peur.

— De quoi ?

— Oh ! de la grande demeure de M. Towne, et... peut-être... de lui aussi.

— Que craignez-vous ?

— Tout ce qu'il attend de moi. Tout ce que j'attends de moi-même. Je ne puis m'expliquer. C'est un... pressentiment.

Mme Follette, en versant du lait glacé d'un pichet d'argent, répliqua :

— Ce sont vos nerfs, ma chère enfant. Toutes les jeunes filles éprouvent vos sentiments quand le jour de leur mariage approche. Elles s'étonnent. C'est la nouveauté..., la...

— La pensée d'appartenir corps et âme à un homme..., dit Jane, haletante.

— Je n'emploierais pas ces termes, répliqua Mme Follette avec quelque sévérité. Nous ne parlions pas ainsi quand j'étais jeune fille.

— Vraiment ? s'écria Jane. Je sais bien que vous étiez un amour, Madame, et que vous étiez jolie. Votre portrait en robe rose le prouve.

— Le rose m'allait très bien, dit la vieille dame pensivement. Mais le meilleur portrait est la miniature qu'Evans possède.

Jane n'avait jamais vu cette miniature. Elle demanda la permission d'aller la chercher.

— J'y vais moi-même, dit Mme Follette en se levant.

Elle disparut dans l'entrée sombre et fraîche et commença à gravir l'escalier. De l'ombre, Jane l'entendit appeler.

Ce cri était faible et troublé. Jane vola vers

elle. La vieille dame, appuyée à la rampe, chancelait.

— Je ne puis aller plus haut, dit-elle, haletante. Je vais m'asseoir sur une marche pendant que vous irez me chercher ma potion. Elle se trouve sur la toilette de ma chambre.

Mlle Barnes revint une minute après avec le médicament, une cuiller et un verre d'eau. Passant le bras autour de la taille de Mme Follette, elle la soutint jusqu'à ce que les couleurs fussent revenues.

— Comme c'est bête ! s'exclama enfin Mme Follette en se redressant. Je me suis presque évanouie. J'ai eu peur de tomber dans l'escalier.

— Laissez-moi vous aider à gagner votre chambre. Vous vous étendrez sur le divan. Vous avez besoin de repos et de calme.

— Je ne veux pas de calme, mais je m'allongerai si vous voulez bien vous asseoir à côté de moi. Nous causerons.

Avec l'aide de sa jeune compagne, Mme Follette gravit donc l'escalier, franchit le hall et se laissa confortablement installer sur le divan au pied de son lit.

— Je puis peut-être vous dire où trouver la miniature, dit la vieille dame, tandis que Jane l'éventait. Elle est dans le bureau d'Evans, sous les casiers. Vous ne pouvez vous tromper, et je désire la voir.

Mlle Barnes traversa le hall et entra dans la chambre d'Evans.

Le bureau se trouvait dans un renfoncement près de la fenêtre, et rien dans ce meuble ne pouvait justifier la pâleur subite de Jane ni lui faire porter la main à son cœur. Mais, au-dessus de ce bureau, à un endroit où le regard se portait quand on levait la tête, se trouvait la vieille lanterne. Elle la reconnut immédiatement. C'était un ancien fanal de navire dont son frère et elle s'étaient toujours servis, héritage d'un ancêtre qui avait couru les mers. Et, à l'aide de cette lanterne, elle avait rejoint Evans dans le brouillard. Depuis son retour de Chicago, elle n'avait pu la retrouver. Baldy s'en était plaint :

— Sophie a dû l'emporter un jour chez elle.

Mais la vieille servante ne l'avait pas prise,

elle était là. Jane comprit pourquoi, avec une certitude qui balayait tous les doutes.

Elle trouva la miniature et l'apporta à Mme Follette :

— Je vous disais bien que vous étiez jolie! Vous n'en avez d'ailleurs pas perdu l'habitude.

Elle avait retrouvé son éclat. Sa vieille amie se dit avec complaisance que les jeunes filles étaient ainsi faites, leur tristesse était passagère. Déjà, c'était la même chose de son temps.

Elle en parla, le soir, à Evans :

— Jane a déjeuné avec moi. Elle était fatiguée et déprimée. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter. C'est naturel que l'avenir l'effraye. Le mariage est un devoir si sérieux!

— Le mariage est plus que cela, mère.

— Que veux-tu dire?

— Oh! C'est une grande aventure, la plus grande de toutes. Si une femme m'aimait, je désirerais qu'elle vînt à moi portée par des ailes. Si Jane aimait Towne, elle ne redouterait pas l'avenir.

— Mais elle l'aime. Elle ne l'épouserait pas pour son argent.

— Non, bien sûr, dit-il avec une trace de lassitude. C'est une des choses que je ne puis m'expliquer clairement. Et je préfère n'en pas parler, maman.

Ils étaient dans la chambre de Mme Follette. Elle avait raconté à son fils sa crise cardiaque, et il n'avait pu cacher son inquiétude. Mais elle était remise et plaisantait de son malaise.

— Je ferai venir Hallan demain matin, avait insisté le jeune homme.

— Je n'ai pas besoin de lui et ne le verrai que pour te tranquilliser, avait-elle déclaré.

Evans lui souhaita « bonne nuit » et gagna sa chambre. Le clair de lune entrait à flots par la fenêtre. Il s'installa sur les coussins de la banquette qui courait le long de la fenêtre et, les bras autour de ses genoux, songea à Jane.

XXVI

LA NOTE DISCORDANTE

Lucie demeurait toujours pour Eloïse Harper la sténographe de Frédéric Towne, déplacée, bien sûr, dans cette belle maison de campagne avec ses jardins bien entretenus, ses vastes communs, sa domesticité nombreuse.

— Comment passez-vous le temps tous deux? demanda-t-elle à son hôtesse en descendant, parée, pour le dîner, d'une draperie abricot qui révélait les formes de son corps. Lucie, toute fraîche, portait une robe d'organdi blanc et un ruban de velours noir était noué autour de son cou.

— Ce que nous faisons? répondit la jeune femme avec un sourire spirituel. Nous sommes fort affairés, Del et moi. Nous nourrissons nos pourceaux.

— Vos pourceaux?

Eloïse la regarda, ébahie. Elle s'était imaginée qu'une femme du type de Lucie prendrait de grands airs d'oisive. Et voici qu'elle révélait, au contraire, une activité de bon goût.

Elle disait la vérité : ils nourrissaient leurs porcs.

— Pas les gros, bien sûr! Mais nous donnons le biberon aux petits. Ils sont dix, et leur mère est morte. Il faut nous voir, Del et moi! Il porte les biberons dans une gaine ronde de métal. — D'un geste, elle dessina la forme. — Et, quand les petits le voient arriver, ils crient tous. C'est adorable.

Lucie avait l'air grave. Elle était très heureuse. C'était une femme à l'esprit solide, et déjà elle avait créé pour son faible époux une vie qu'il n'avait jamais connue dans les jours instables de son célibat.

— Après dîner, dit-elle à Eloïse, je vous montrerai les roses de Del. Ce sont des merveilles. Je pense que sa collection sera unique dans toute la contrée.

Delafield, survenant soudain, ajouta :

— C'est la roseraie de Lucie. Mais elle désire que je fasse tout le travail.

Delafield semblait rayonnant de joie :

— Je baptiserai ma première rose : « La petite Lucie Logan ».

Un peu plus tard, Edith, le bras passé sous celui de Jane, se promenait sous les arceaux de glycine qui menaient au bassin. Elle dit à son amie :

— Lucie fait de son mari un homme parce qu'elle l'aime. Et, moi, je me serais moquée de lui. Nous nous serions ennuyés l'un et l'autre à en mourir.

Elles avaient atteint la fontaine. C'était un bassin à l'ancienne mode, avec son mince jet d'eau jaillissant du bec d'un échassier en bronze. Des poissons rouges s'ébattaient dans la vasque, et une grosse grenouille verte plongea de la feuille d'un nénuphar. Au delà du bassin, les arceaux de glycine recouvraient l'allée baignée d'une lumière pâle. Un paon s'avançait lentement vers elle, sa longue queue balayant le sol de sa beauté éclatante.

— Songez à tout cela, dit Jane, et aux journées de Lucie passées au bureau.

— Et cependant, reprit Edith d'un ton méditatif, elle m'a confié que s'il n'avait pas eu un centime, elle aurait été heureuse avec lui.

— Je le crois. Avec une chaumière, un seul cochonnet et un rosier, ils auraient trouvé le bonheur. Ils sont ainsi faits.

Les deux jeunes filles s'assirent sur la margelle de marbre de la vasque. Le paon déambulait autour d'elles, et le soleil embrasait les joyaux de son plumage rutilant.

— Cet oiseau me fait penser à Adélaïde.

Edith traîna sa main dans l'eau, effarouchant les petits poissons.

— Pourquoi ?

— Cette robe qu'elle portait ce soir, tulle bronze et bleu vert. Je dois reconnaître qu'elle sait s'habiller.

— Ne pense-t-elle jamais à autre chose qu'à ses toilettes ?

— Aux hommes.

— Oh !

— Les femmes comme Adélaïde, expliqua Edith, désirent être belles et admirées. Elles ne vivent que pour cela. Elles s'éveillent le matin et s'endorment le soir avec cette idée, et les hommes s'y laissent prendre.

— Vraiment ?

— Oui. Adélaïde sait faire vibrer les cordes de leur vanité. Vous et moi ne savons pas... ou ne voulons pas.

Elle se leva en riant :

— Je crains que l'annonce de vos fiançailles, demain, ne heurte ses sentiments.

— Elle est prévenue, repartit Jane tranquillement. M. Towne le lui a dit.

— Pas possible !...

Edith s'interrompit, puis reprit d'une voix plus basse :

— Quand on parle du loup..., la voici !

Adélaïde, dans son tulle éclatant, grande, élancée et souple comme un jonc, s'avançait de sa démarche harmonieuse. Le paon marchait à ses côtés.

— Quel tableau Baldy pourrait tirer de cela ! remarqua Edith : *La Dame au Paon.*

— Savez-vous, dit Jane à voix également basse, quand je la regarde, je me dis que c'est elle que devrait épouser votre oncle.

— Je la détesterais, et lui aussi après un mois de mariage. Elle est factice ; et vous êtes si adorablement naturelle, Jane ! répondit Edith avec franchise.

Adélaïde était arrivée dans le cercle de lumière qui entourait la vasque.

— Ces messieurs sont arrivés et sont montés se changer. Votre oncle, Edith, vient de téléphoner qu'il ne pourra être ici qu'après dîner. Il a une réunion importante.

— Il avait prévenu qu'il serait peut-être en retard.

— Je pensais que votre frère viendrait... — Mme Laramore observait Jane campée sur le rebord du bassin comme un bleu papillon. — Mais il n'est pas arrivé avec les autres.

— Baldy ne pourra pas être ici avant demain matin. Il doit aller à son bureau.

— Qu'allez-vous devenir, Edith, pendant ce temps ?

Adélaïde était d'humeur à froisser les gens. Elle-même ne se sentait pas à son aise. Jane, en bleu ciel, avec des rubans roses flottant à la ceinture, était la jeunesse incarnée. Et c'était cette jeunesse qui avait séduit Towne.

Les trois femmes se dirigèrent ensemble vers la maison. En quittant les charmilles, elles aperçurent des nuages noirs à l'horizon.

— J'espère qu'il ne va pas pleuvoir, dit Edith, Lucie a l'intention de faire servir le dîner sur la terrasse.

Mme Laramore était d'une humeur irritable :

— Je souhaite qu'elle n'en fasse rien. Nous serons infestés de pucerons et d'autres insectes.

Cette perspective d'un dîner en plein air réjouit Jane.

— Comme c'est gai ! dit-elle. Pourvu que la pluie ne nous gâche pas ce dîner !

La vaste pergola était déserte quand elles y arrivèrent. Le vent soufflait avec persistance. Edith alla chercher une écharpe.

Jane et Adélaïde se trouvèrent seules. Mme Laramore s'assit dans un grand fauteuil. La jeune fille avait jeté un coussin sur un des degrés de marbre et s'était laissée tomber dessus. Le vent s'engouffrait dans les volants de sa robe, et l'on eût dit qu'elle flottait dans un nuage. Elle rit et rabattit autour d'elle ses flottantes draperies.

— J'aime le vent. Pas vous ?

Mme Laramore n'aimait pas le vent le moins du monde, il défaisait l'ordonnance de sa coiffure. Elle se sentit méchamment prête à blesser Jane :

— C'est dommage que Ricky ne puisse dîner avec nous.

Mlle Barnes acquiesça :

— M. Towne est toujours très occupé.

Adélaïde tenait un petit éventail de gaze monté sur des baguettes de laque.

— L'appelez-vous toujours « monsieur Towne » ? demanda-t-elle sans cesser de regarder son éventail.

— Naturellement.

— Mais pas quand vous êtes seuls ?

Jane rougit :

— Si. Pourquoi pas ?

— Mais, ma chère, c'est si protocolaire! Et vous devez l'épouser.

— Je sais qu'il vous l'a dit.

— Ricky me dit tout. Nous sommes de très vieux amis, voyez-vous.

Elle ne répondit rien, et, vraiment, rien n'était à répondre. Elle n'était nullement jalouse d'Adélaïde et se demandait bien pourquoi Towne avait dédaigné cette belle femme pour choisir une insignifiante petite fille. Mais tel avait été son choix, et la question était donc réglée en ce qui concernait Mme Laramore.

Toutefois, Adélaïde ne l'envisageait pas ainsi :

— C'est vraiment amusant que vous l'appeliez « monsieur Towne ». Pauvre Ricky! Ne soyez pas cruelle pour lui.

— Pourquoi donc?

— Eh bien! Jamais aucune de nous ne l'a été, repartit Adélaïde avec intention.

Jane la regarda :

— Aucune de vous? Que voulez-vous dire, madame Laramore?

— Oh! Les femmes que Ricky a aimées, reparti-elle d'un ton léger.

Le vent agita les rubans de Jane et fit voler sa robe autour d'elle. Le paon, sur la pelouse, poussa un cri discordant. Mlle Barnes, inconsciemment, établit une parenté entre Adélaïde et l'oiseau éclatant. Elle dit de celui-ci :

— Comme il a une voix désagréable!

Mme Laramore ouvrit de grands yeux :

— Qui?

— Le paon, répliqua Jane.

Puis Eloïse et Edith revinrent, suivies bientôt des hommes, et Lucie et Del rejoignirent leurs invités, après une petite visite faite à leurs jeunes pourceaux. Adélaïde, passant à table avec son hôte, se dit que Mlle Barnes avait, soit par naïveté, soit par habileté, évité de parler avec elle des amours de Frédéric Towne.

Le dîner était délicieux.

— Ce sont les produits de notre ferme, disait Delafield avec fierté.

Jane mangea sans appétit. Elle avait refusé de discuter avec Adélaïde les aventures amoureuses

de son fiancé. Mais ces mots résonnaient à ces oreilles : « Les femmes que Ricky a aimées. »

Elle était jeune, et la jeunesse croit à l'éternité de l'amour. Songer qu'elle-même faisait partie de cette longue suite de Dulcinées était une pensée dégradante. Elle était trop pure pour admettre que mieux vaut être le dernier amour d'un homme que le premier. Jane eut l'impression que l'on traînait dans la poussière le serment qui les unissait. La force du vent s'accrut. Delafield se décida à dire :

— Nous ferions mieux de rentrer. La pluie arrive. Le café sera servi dans le hall.

Ils battirent en retraite précipitamment, comme des gens pris de panique. Les domestiques et les servantes se précipitèrent pour enlever la vaisselle et le linge.

Le paon arriva en poussant des cris rauques et trouva un abri sous les marches.

Du hall spacieux, ils regardèrent tomber la pluie en nappes d'argent. Après le café, on apporta les tables de bridge. Ils étaient assez nombreux pour former deux tables sans Jane. Elle s'en réjouit. Elle erra dans le salon et se pelotonna enfin sur la banquette qui encadrait la fenêtre.

Au bout d'un moment, la pluie cessa, le paysage apparut clair comme du cristal sur la splendeur opaline du couchant. Le paon sortit de sa cachette et, sur les pelouses détrempées, traîna sa lourde queue. Il faisait frais, et l'air était suave. Jane, la tête appuyée contre un coussin, regardait dehors. Elle se sentait seule et souhaitait que Towne arrivât. Peut-être, en sa présence, ses doutes s'évanouiraient... Le crépuscule fit place à la nuit. Jane ferma les yeux et s'endormit bientôt.

La voix de Towne l'éveilla. Il était sous le porche :

— Il n'y a personne ?

Adélaïde vint à sa rencontre :

— Ils sont partis en auto pour se rendre au cinéma à Alexandrie. Eloïse le voulait. Mais je suis restée... pour vous attendre, Ricky.

— Où est Jane ?

— Elle s'est retirée de bonne heure, comme une enfant qui a sommeil.

Jane l'entendit rire :

— C'est une enfant, une enfant adorable.

— Ne l'appelez pas ainsi, dit Adélaïde dans l'ombre.

— Pourquoi pas ?

— Ne vous souvenez-vous pas que j'étais pour vous, jadis,... une enfant adorable ?

— Vraiment ? Peut-être, en effet. Vous êtes, en tout cas, une charmante femme.

Jane écoutait, haletante. Elle se dit que, naturellement, il devait se montrer poli.

Adélaïde reprit :

— Ainsi, vous allez, demain, annoncer vos fiançailles ?

— Qui vous l'a dit ?

— Edith.

— Ce sera plus correct, Adélaïde. Le jour du mariage n'est plus si éloigné, et le monde doit l'apprendre.

Un silence embarrassant, puis :

— Oh ! Ricky, Ricky !

— Adélaïde, ne le prenez pas ainsi.

— Je ne peux m'en empêcher. Vous allez disparaître de ma vie. Et vous avez toujours été un appui si fort, si robuste, si sûr ! Aucun homme ne vous égalera jamais !

Un accent nouveau et plus tendre se glissa dans la voix de Towne :

— Je ne m'imaginais pas que vous pouviez souffrir.

— Vous auriez dû vous en douter.

Les éclairs embrasaient l'horizon de lueurs rapides et découvrirent Adélaïde tout près de la chaise de Towne.

Ces mots murmurés à voix basse parvinrent aux oreilles de Jane :

— Ricky, embrassez-moi pour me dire adieu.

XXVII

LA FUITE

Le jeune Baldwin Barnes, le samedi matin, déjeuna tout seul. Il lut son journal et but son café. Mais la saveur des choses avait fui. Jane, avec son bavardage engageant, ses attaques spirituelles et même l'irritation de ses taquineries, lui manquait.

« C'est un tel trésor! » pensait-il avec nostalgie.

Oh! un homme a besoin d'une présence féminine à sa table. Et quand Jane sera mariée?

Edith!

Si c'était possible! Si Philomèle pouvait chanter pour elle! Le thé et les rôties seraient transformés en nectar et ambroisie! La petite maison en château!

« Mais ces murs ne m'appartiennent pas, songea le jeune poète. L'hypothèque existe toujours. »

Redescendu sur terre, il débarrassa la table, donna à manger aux chats, puis se dirigea vers la boîte aux lettres.

Le courrier des Barnes était rarement volumineux. Une facture ou deux, une lettre de Judy, quelques prospectus sans importance.

Ce matin-là, pourtant, apparut une longue enveloppe. Sur l'un des coins était imprimé le nom de la revue à laquelle, six mois plus tôt, Baldy avait envoyé une esquisse. Depuis longtemps déjà il avait cessé d'espérer un succès. L'argent ne tombe pas ainsi miraculeusement du ciel. En hâte, il ouvrit l'enveloppe. Elle contenait une lettre écrite à la machine et un chèque rose.

Ce chèque était de deux mille dollars. Il avait gagné le prix.

Haletant et anéanti par la violence de l'émotion, il s'assit sur les marches de la terrasse. *Merry-maid* et son petit arrivèrent et cherchèrent à attirer son attention, mais il ne prit aucunement garde à eux. La lettre était stupéfiante. La revue lui accordait non seulement le prix, mais désirait

d'autres dessins. Ces messieurs consentaient à payer un bon prix, et, si le jeune artiste voulait bien se rendre à leurs frais à New-York, l'éditeur d'art serait heureux de s'entretenir de ses projets avec lui.

Cette aubaine allait peut-être lui permettre d'épouser Edith.

Il franchit les degrés de la terrasse, porté sur les ailes de la félicité. Rapide comme le vent, il allait s'élancer vers la Virginie, trouverait Edith dans un jardin empli de roses et se jetterait à ses pieds ! Il lui annoncerait sa bonne fortune et verrait briller ses yeux.

Il arriva à Grass Hill à l'heure du déjeuner. Sa petite *Ford* s'avança dans l'allée carrossière aussi fièrement qu'une *Rolls-Royce*. Baldy, en descendant de son auto, avait galante et gaie tournure. Il ne trouva personne, à part le domestique qui prit son sac et conduisit sa voiture au garage. Une servante vêtue de toile rose vint lui dire que M. et Mme Simms étaient aux étables. Mlle Towne était sur le terrain de golf avec les autres invités et reviendrait à deux heures pour le déjeuner. Mlle Barnes, ayant la migraine, n'était pas descendue de sa chambre.

— Voudriez-vous lui dire que je suis ici ?

La soubrette s'éloigna et revint le prier de bien vouloir monter.

Jane était étendue sur une chaise longue, elle était pâle et de grands cercles ombraient ses yeux.

— Dis donc, Janette, s'écria précipitamment Baldy, tu es vraiment souffrante ?

— Je paresse, tout simplement.

Elle se mit sur son séant et l'embrassa. Puis, cachant son visage sur l'épaule fraternelle, elle fondit en larmes.

Il lui tapota l'épaule :

— Pour l'amour du Ciel, Jane, qu'y a-t-il ?

— Je veux rentrer à la maison.

Il prit un air déconcerté :

— Chez nous ?

— Oui.

Elle cessa de pleurer :

— Baldy, un événement s'est produit, je vais tout te raconter.

Raidie et les mains crispées, elle lui raconta la scène qui s'était produite entre Adélaïde et Towne. Elle termina son récit en disant :

— Je ne puis l'épouser.

— Naturellement. Une jeune fille comme toi..., tu serais très malheureuse avec lui. La question est réglée.

Il se leva, renonçant durement à tous ses rêves :

— Prends tes affaires, Jane, je t'emmène à la maison. Nous déciderons un peu plus tard du meilleur parti à prendre.

— Je ne vois pas comment je puis reprendre ma parole. Il a tant fait pour nous ! Je ne pourrai jamais... le rembourser.

Dans la poche de Baldy reposait le chèque rose. Il le prit et le tendit à sa sœur :

— Jane, j'ai gagné le prix : deux mille dollars !

— Baldy !

Sa voix était incrédule.

Leur fuite fut précipitée. Un mot pour Lucie, un mot pour Towne, un autre pour Édith.

Ils donnèrent comme prétexte à leur hôtesse la santé de Jane. La lettre destinée à Frédéric en disait plus long. Et le message pour Édith contenait... une renonciation.

Mlle Towne, en rentrant pour le déjeuner, trouva cette lettre dans sa chambre. Toute la matinée avait été pour elle une joyeuse attente. Baldy dans quelques heures serait là.

Mais elle ne devait pas le voir. La lettre disait :

MA BIEN-AIMÉE,

Je ne m'excuse pas de vous appeler ainsi... C'est le nom que toujours en mon cœur je vous donne. Jane vient de décider qu'elle ne peut épouser votre oncle. Nous nous en allons immédiatement. Je ne puis vous dire ce que la pensée de ces deux jours à passer auprès de vous signifiait pour moi ! Maintenant, je dois renoncer à mes rêves et, qui sait, renoncer aussi à vous peut-être ! Je suis venu avec de merveilleux espoirs. Je m'en vais prêt à désespérer. Mais je vous aime.

Edith relut deux fois des phrases, puis porta le papier à ses lèvres. Elle osait à peine s'avouer à elle-même la violence de sa désillusion.

Pendant un long moment, elle demeura à la fenêtre, les yeux fixés dehors. Pourquoi Jane s'était-elle décidée à ne pas épouser oncle Frédéric? Que s'était-il passé depuis la veille?

La croisée donnait sur la pelouse méridionale. Les domestiques y dressaient un buffet pour le déjeuner. De petites tables et des sièges d'osier étaient disposés sur l'herbe. Adélaïde, grande et blonde, vêtue de son bleu favori et d'un large chapeau noir, se tenait à côté de l'une de ces tables. Elle lançait au paon de petits morceaux de pain. Elle formait un plaisant tableau, et les fenêtres de Towne ouvraient de ce côté.

— Je me demande..., dit Edith sans achever sa pensée.

Elle se souvenait qu'au retour du cinéma, la nuit précédente, elle avait trouvé Adélaïde et son oncle sous le porche. Où était Jane?

Towne partit sans déjeuner. Il prétexta une affaire importante et monta dans sa voiture. Mais chacun savait qu'il courait à la recherche de Mlle Barnes. Un mystère planait dans l'air. Adélaïde était inquiète. Seule Edith connaissait la vérité.

Après déjeuner, elle prévint Lucie :

— Jane n'épousera pas oncle Fred. J'ignore pourquoi. Mais je crains que cet événement n'ait dissout votre réunion d'amis.

— Je l'espère, répondit Lucie avec calme. Mon mari s'ennuie à mourir. Il désire revenir à ses animaux et à ses roses. Je vous parle franchement, parce que je sais que vous me comprenez. Je désire que nos vies soient plus fécondes et plus remplies qu'elles ne l'auraient été si nous ne nous étions pas rencontrés. Quant à vous... — sa voix trembla un peu, — vous serez toujours la déesse tutélaire de notre foyer.

Edith se pencha, tout émue, pour l'embrasser.

— Votre foyer est béni sans moi, repartit-elle. Mais je serai toujours heureuse d'y venir.

Towne, conduit par le compétent Briggs, passait

en trombe sur les routes de Virginie en relisant la lettre de Jane :

Je n'étais pas montée dans ma chambre hier soir quand vous êtes arrivé. J'étais endormie dans le salon, sous la fenêtre qui ouvre sur le porche. Votre voix m'éveilla et j'entendis ce que vous dîtes à Mme Laramore. Je ne puis vous épouser. Je sais que je vous dois beaucoup... Je n'oublierai jamais votre bonté. Baldy me ramène chez moi.

Un chèque rose était dans la lettre. Towne blâmait furieusement Adélaïde. Quelle sentimentalité stupide ! Et il avait été assez faible pour se laisser prendre au piège.

Cependant, en reprenant un peu son calme, il se réjouit que Jane eût montré son ressentiment. Son innocence avait été effarouchée par de tels sophismes. Peut-être aussi une pointe de jalousie s'était-elle glissée en elle.

Malgré leur allure folle, quatre heures avaient sonné quand ils atteignirent Sherwood. Towne portait encore son costume de golf. Il n'avait rien pris depuis le petit déjeuner. Cette course l'avait fatigué.

Il s'élança sur la terrasse qu'une première fois il avait parcourue sous la neige. Il tira la sonnette. Elle retentit sans fin dans le silence. La maison était vide.

XXVIII

DANS LA PINÈDE

Ce fut sur le chemin du retour que Jane dit à son frère :

— J'ai l'impression d'être une terrible égoïste.

— Pourquoi, ma chérie?

— M'emparer de ton prix avant qu'il ait eu le temps de refroidir, comme c'est mal!

— Il ne s'agit pas de ce qui est bien ou mal. Si les choses tournent avec ces gens comme je l'espère, je peindrai comme un fou pendant deux mois. Et tu auras ta tâche toute tracée comme modèle. Tu leur as plu, Jane, ils le disent.

Il conduisit assidûment pendant quelque temps, puis dit :

— Je n'ai jamais désiré que tu l'épouses.

— Pourquoi, Baldy?

Il fixa son regard lumineux sur elle :

— Janette, je voulais que tes rêves soient réalisés.

Quand ils arrivèrent chez eux, Baldy, aussitôt, se dirigea vers le garage :

— Je vais répondre à cette lettre et passer une après-midi à faire des croquis.

Il ne dit pas combien morne se traînait devant lui cette journée..., cette journée étincelante commencée avec de si magnifiques espoirs. Jane avait remis sa petite robe droite en cotonnade orange. Sans chapeau, et éprouvant un allégement physique par la rupture des liens qui lui pesaient, elle se dirigea par le sentier vers le petit bois. L'air était embaumé par la chaude senteur des pins, et une ombre fraîche s'étendait au cœur du boqueteau. Elle avait pris des bas à raccommoder et se mit à cette tâche domestique en souriant. Quelle différence entre cette après-midi et hier, quand, assise sur le rebord de la fontaine, elle avait observé Adélaïde et le paon! Elle n'éprouvait aucune rancœur contre Mme Laramore et ne ressentait qu'une immense gratitude.

A ce moment même, elle savourait une joie sans

mélange. Elle avait retrouvé les lieux auxquels elle appartenait et goûtait un sentiment de miraculeuse délivrance.

Merrymaid s'avançait le long du sentier, la queue en panache. Son petit la suivait. Un papillon aux reflets de bronze flotta devant eux. Ils bondirent pour l'attraper, mais l'insecte s'élança hors de leur atteinte vers l'espace libre du ciel. Les deux chats le suivirent du regard, puis avec soin se composèrent une attitude, lions en miniature, allongés, les pattes devant eux, l'œil endormi, mais guettant d'autres papillons ou le fil diligent de leur maîtresse.

Ce fut dans ce décor que Towne trouva Jane. Convaincu que la maison était vide, il s'était dirigé vers l'atelier de Baldy. Mais là-bas, dans le bois de pins, une tache orange avait frappé son regard, et il s'était avancé vers elle.

Elle posa son ouvrage et le regarda :

— Vous n'auriez pas dû venir, dit-elle.

— Pourquoi pas, ma chère enfant? Jane, vous faites une montagne d'un rien.

— Non.

Il s'assit à côté d'elle. Les chats s'éloignèrent, soupçonneux.

— Il est naturel que vous ayez éprouvé du ressentiment. Une chose pareille est très difficile à expliquer pour un homme sans faire figure de... goujat.

— Vous n'avez rien à m'expliquer.

— Mais si. Je vous ai fait de la peine, et je le regrette.

Elle secoua la tête et dit d'un ton pensif :

— Je crois que je suis... heureuse, monsieur Towne, votre sphère n'est pas la mienne. J'aime une vie simple, plaisante et honnête. Et j'aime un homme capable d'un seul amour.

Il essaya de plaisanter :

— Vous êtes jalouse.

— Non, répliqua-t-elle tranquillement. Ce n'est pas cela, bien qu'un homme comme vous puisse le croire. Une femme a le respect d'elle-même et veut pouvoir respecter son mari ; elle veut avoir confiance en lui.

— J'ai pas mal flirté, je l'avoue. Mais jamais

je n'ai désiré épouser une autre femme que vous. Je vous promets mon avenir.

— Je regrette. Mais, même si l'incident de l'autre soir ne s'était pas produit..., je crois que..., j'aurais renoncé à vous. J'avais commencé à m'apercevoir que je ne vous aimais pas. A Chicago, vous m'avez éblouie. Je le regrette, monsieur Towne, et vous suis reconnaissante de tous vos bienfaits...

Elle rougit et continua :

— Vous savez, naturellement, que je ne goûterai aucune paix jusqu'à ce que je me sois acquittée.

Sa main se posa sur la sienne :

— Comme je désirerais que vous ne me parliez plus de cela. C'est insignifiant.

Il la regarda, jeune, svelte, infiniment désirable :

— Ne croyez pas que je vais renoncer à vous, dit-il.

— Je crains que vous n'y soyez obligé.

Il s'emporta soudain :

— Je suis capable d'un grand amour, plus que vous ne le croyez. Si vous ne voulez pas m'épouser, je ne me marierai jamais et finirai ma vie seul. Quant à Adélaïde..., une femme de son espèce ne peut exiger plus que ce que je lui ai donné. C'est tout ce que j'en puis dire. Jamais je n'ai songé sérieusement à elle. Ce n'est qu'un jeu.

Il parut las et vieilli :

— Demain, je pars pour l'étranger. Quand je reviendrai, peut-être votre décision aura-t-elle changé ?

— Jamais ma décision ne changera, dit-elle. Jamais.

Il se leva :

— Jane, j'aurais pu vous rendre heureuse, insista-t-il en retenant sa main prisonnière dans la sienne.

Elle le regarda et comprit qu'il se trompait. Ses rêves l'avaient reprise... : Galahad..., Robin Hood... Un monde enchanté lui ouvrait de nouveau toutes grandes ses portes.

Après le départ de Towne, elle demeura pensive un long moment et se blâma. Elle avait manqué

à sa parole. Lui aussi, cependant, avait manqué à une promesse.

Elle vit s'avancer dans le sentier les deux gamins qui, depuis peu, étaient devenus les compagnons assidus d'Evans.

— Ne pouvez-vous rester un peu? leur dit-elle quand ils furent près d'elle. Je vous ferai de la limonade.

Ils s'arrêtèrent et la regardèrent d'un air étrange.

— Ce n'est pas possible, repartit Arthur. Nous allons chez les Follette dans l'espoir que nous pourrons aider un peu.

Elle ouvrit de grands yeux :

— Aider? Que voulez-vous dire?

Sandy murmura avec effort :

— Oh! Vous ne savez donc pas? Mme Follette est morte ce matin...

XXIX

LES RÊVES DE JANE

Evans trouva sa mère étendue sur le divan, au pied du lit. Il resta chez lui pour l'aider, et à dix heures elle monta se reposer un peu avant le déjeuner. La vieille Mary l'appela, et elle ne répondit pas. Son fils entra dans sa chambre et découvrit qu'elle avait paisiblement quitté ce monde.

Evans essaya par téléphone de joindre Baldy, mais n'y parvint pas. Jane était à Grass Hill. Il l'appellerait plus tard. Pourquoi lui confier sa peine en ce jour particulièrement heureux pour elle?

Il fit donc face à sa tâche dans la maison endeuillée. Le Dr Hallan arriva, puis d'autres visiteurs. Il les reçut et les vit se retirer. Il agissait comme en un songe. A tout moment, il avait l'impression que sa mère, habillée de toile blanche et coiffée de son chapeau noir, allait revenir du jardin pour s'asseoir au bout de la table et lui conter les nouvelles du jour. Il ne toucha pas au déjeuner que la vieille Mary avait préparé pour

lui sur un plateau. Il ne but qu'un peu de lait. Puis, accompagné de *Rusty*, il reprit sa marche errante dans les pièces silencieuses. La servante, fidèle aux traditions, avait tiré tous les rideaux et fermé la plupart des fenêtres, et la maison paraissait plongée dans une sorte de crépuscule doré. Evans entra dans le petit cabinet de sa mère, situé au premier étage, et s'assit à son bureau. Tout y était en ordre. Sur le bureau s'étalaient le papier à lettres orné d'une couronne d'or et la boîte des cachets dorés. Comme il l'avait taquinée! Avec angoisse, il se dit que jamais plus ils ne riraient ensemble. Il était seul.

Il se demanda pourquoi de telles catastrophes surviennent. La vie est-elle donc sinistre, toujours? Doit-on trouver des tragédies à chaque détour du chemin?

Mais, avec la grâce de Dieu, il supporterait jusqu'au bout ces épreuves...

Il referma doucement le bureau et sortit dans l'antichambre assombrie. A l'autre bout de la pièce, une porte s'ouvrit. Se détachant en ombres chinoises sur la clarté du dehors, il reconnut ses deux jeunes amis. Ils s'avancèrent vers lui, hésitants ; mais, quand ils aperçurent son visage, ils oublièrent toute contrainte.

— Nous avons appris et désirons nous rendre utiles.

Sandy était le porte-parole. Mais Arthur, incapable de parler, saisit le jeune homme par sa manche et le regarda. Ses yeux exprimèrent ce que sa voix se refusait à formuler. Evans, leur entourant les épaules de ses bras, les attira à lui :

— C'est bon à vous d'être venus.

— Mlle Barnes nous a dit, reprit Sandy, que peut-être nous pourrions cueillir quelques branches de pin dans le petit bois. Votre mère les aimait.

— Mlle Barnes? Est-elle de retour? Sait-elle?

— Nous l'avons prévenue. Elle va arriver tout de suite.

Baldy conduisit sa sœur dans la petite auto. La lumière sembla pénétrer avec elle. Sa présence illumina toute la maison.

Elle s'avança rapidement vers Evans et retint sa main dans la sienne :

— Mon cher ami, je suis peinée...

— Je vous croyais à Grass Hill.

— Nous sommes revenus à l'improviste.

— Je suis si heureux que vous soyez venue...

Mais il ne put continuer, sa voix trahit son émotion.

Jane s'adressa aux gamins :

— Avez-vous parlé des branches de pin? Rien que cela et des roses du jardin, Evans.

Baldy serra avec effusion la main de son ami :

— Je pars cueillir les branches de pin avec les enfants. Edith Towne va venir, je lui ai téléphoné pour la prévenir...

Il se tut, ne pouvant pas en ce moment parler de l'immense joie qu'il ressentait.

— Si la mort frappait l'un de nous, Edith? Cette pensée n'efface-t-elle pas toutes les autres? avait-il demandé.

Et Edith avait répondu :

— Oui, toutes.

Maintenant, elle allait venir, ensemble ils cueilleraient des roses. L'amour et la vie se feraient les serviteurs de la mort.

Après le départ de Baldy et des enfants, Jane et Evans ouvrirent les fenêtres et tirèrent les rideaux. La maison s'emplit d'une lumière fluide et devint fraîche sous la brise.

Cette tâche terminée, Jane dit :

— C'est tout ce que nous avons à faire. Nous pouvons nous reposer un peu, puis l'heure de dîner arrivera bientôt.

— Je ne veux pas dîner.

Ils étaient dans la bibliothèque. Dehors s'étendait un crépuscule mauve et un fin croissant de lune montait dans le ciel. Evans et Jane, près de la fenêtre, contemplaient le jardin. Elle questionna d'une voix étouffée :

— Vous ne voulez prendre aucune nourriture parce qu'elle ne sera pas à l'autre bout de la table?

— Oui.

Il détourna la tête et serra les mains l'une contre l'autre. Sa gorge était sèche. Pendant un moment, il regretta de n'être pas seul afin de pouvoir pleurer sa mère.

Jane reprit :

— Laissez-moi m'asseoir à sa place.

Il se tourna vers elle et vit son regard. Il y lut tant de sympathie et de tendresse immense qu'à tâtons il chercha sa main.

— Oh! Evans, Evans, dit-elle, je n'épouserai pas Frédéric Towne.

— Pourquoi?

— Je ne l'aime pas.

— M'aimez-vous, Jane?

Elle fit un signe d'acquiescement, sans pouvoir prononcer un mot. Ils s'étreignirent, et le jeune homme pleura sans honte. Debout, la tête d'Evans cachée sur son épaule, Jane comprit qu'elle avait trouvé le vrai bonheur. Le mariage n'est pas une question de luxe, de vie facile, d'émotions violentes et éphémères : c'est l'adversité partagée, une union spirituelle, une communauté de rêves. A son entrée, quelques heures auparavant, dans le hall sombre, Jane avait suffoqué d'émotion en apercevant Evans entre les deux minces garçonnets. Un jour, peut-être, dans la vieille maison, elle verrait ainsi... leurs fils!

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

ALBUM N° 4. — *Les Fables de La Fontaine* en broderie anglaise et en filet. 36 pages. Grand format.

ALBUM N° 5. — *Filet et Milan.* (*Filets anciens, filets modernes.*) 300 modèles. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 8. — *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous stytes, Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 9. — *Album liturgique.* 42 modèles d'*aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc.* 36 pages. Grand format.

ALBUM N° 11. — *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.

ALBUM N° 11 *bis*. — *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Grand format.

ALBUM N° 12. — *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 13. — *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

ALBUM N° 14. — *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour *lingerie, draps, taies, serviettes, etc.*

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1).
TRICOT CROCHET (Album n° 2).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).
TRICOT et CROCHET (Album n° 5).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : **3 fr. 75** ; franco : 4 francs.

Éditions du " Petit Écho de la Mode ", 1, rue Gazan, PARIS (XIV°).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :
France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :
France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir, en *prime gratuite*, *UN RELIEUR MOBILE cartonné* permettant de relier facilement un volume de la Collection "STELLA"

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-*poste* ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07), à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*, 1, rue Cazan, Paris (14e).

* * * * * * * * * * * * *

Le gérant : Jean LUGARO. — Imp. de Montsouris, Paris-14e. — R. C. Seine 53879